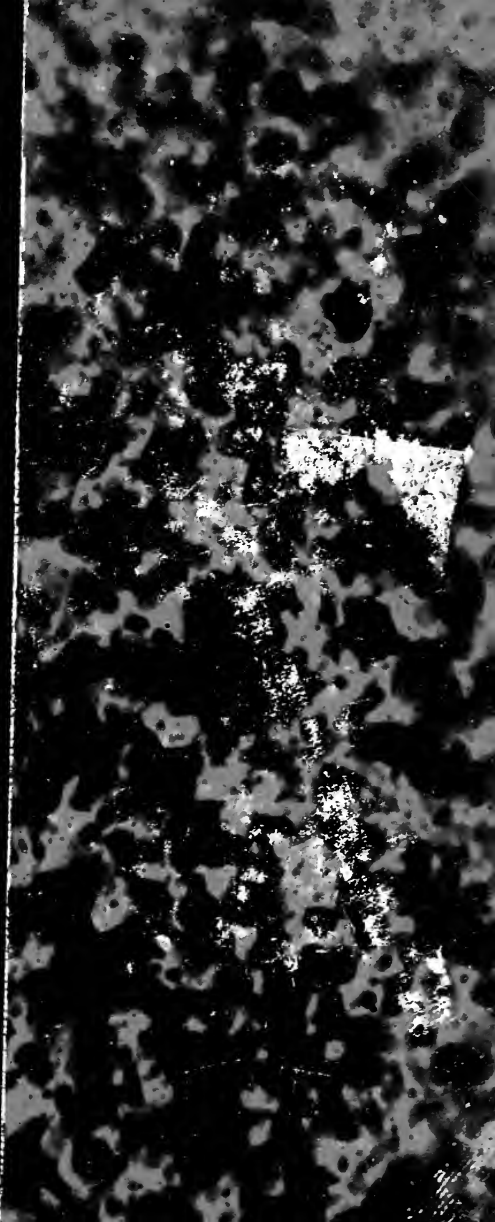


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 05027477 8



repositorum vestrorum.

1771

SCIENTIARIS 187

7801

7801



JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
**The Redemptorists of
the Toronto Province**
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED



TRAITÉ

DE LA PERFECTION

DE L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

1

Handwritten scribbles and lines



Imprimatur.

Tornaci, 1 Julii 1852.

A.-P.-V. DESCAMPS , v.-g.

TRAITÉ DE LA PERFECTION

DE L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE

OU CONSIDÉRATIONS

SUR LES DEVOIRS DU CLERGÉ,

PAR LE P. BELON, JÉSUITE.

TOME PREMIER.



TOURNAI

TYPOGRAPHIE DE J. CASTERMAN ET FILS,
LIBRAIRES-ÉDITEURS.

1852

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR



AVERTISSEMENT.

Les devoirs du Clergé sont si étendus et si importants , qu'on ne saurait trop écrire sur une matière si riche et si intéressante. C'est ce qui a fait entreprendre et publier ce Traité. L'empressement avec lequel on l'a recherché , en a épuisé plusieurs Editions. Nous en donnons une nouvelle, sur la demande d'un grand nombre d'Ecclésiastiques.

Ce n'est point ici une critique amère où l'on déplore le relâchement du Clergé. C'est encore moins l'ouvrage d'un zèle outré et d'une humeur austère , qui , sous prétexte de porter les Ecclésiastiques à la perfection de leur état, leur trace l'idée d'un héroïsme de vertu, auquel ils ne sauraient atteindre. L'auteur n'a rien négligé pour éviter ces deux défauts ; il sait que la plupart des Ministres du Sanctuaire ne s'y distinguent pas moins par leur piété que par le rang qu'ils y occupent. La gloire qu'ils se sont justement acquise d'être le *modèle du Troupeau* , les met fort au-dessus des traits de la censure la plus mordante. Comme ils portent au-dedans d'eux-

mêmes , les sources de la vraie sagesse, ils n'ont pas besoin d'en recevoir des leçons , ils sont aussi trop éclairés pour n'être pas révoltés si on leur présentait un fantôme de vertu , qui leur serait à juste titre , suspect et odieux , dès qu'il se montrerait trop épineux et trop sévère.

On ne peut dissimuler que dans leur état , ainsi que dans tous les autres , il se trouve des fervents et des tièdes, des parfaits et des imparfaits. Dans un champ si fertile en fruits de sainteté, il peut y croître de l'ivraie, et s'y introduire de nouveaux Phariséens qui ne s'attachent qu'à l'écorce de la Loi , et qui n'ont qu'une foi dépourvue de bonnes œuvres. C'est pour remédier à ces maux qu'on a composé ce Traité de la Perfection de l'État Ecclésiastique.

Ceux qui s'engagent dans un état si saint auront dans cet Ouvrage une espèce d'Abrégé des principales obligations qu'ils contractent. Ils y trouveront des règles sûres et invariables de conduite, pour se préserver de la contagion du monde sans en être éloignés ; ils pourront y puiser des sentiments conformes à la sainteté de leur état ; ils y verront les nombreux écueils qu'il faut éviter , et les sages précautions qu'ils doivent prendre.

Un autre avantage que pourront tirer de ce

Traité ceux qui sont chargés de la conduite des âmes, ce sera de s'en servir pour les Conférences Ecclésiastiques qu'ils tiennent ensemble dans plusieurs Diocèses. Assemblés pour se communiquer mutuellement leurs lumières dans la décision des cas de conscience, ils sont dans l'usage de prononcer des Discours de piété, pour s'édifier et se perfectionner dans l'art de parler et d'instruire. Comme il convient qu'ils prennent pour sujet de ces Discours, des matières qui soient propres à leur état, ils les trouveront exposées dans cet Ouvrage, d'une manière qui pourra leur fournir des desseins. Par ce moyen ils s'exhorteront utilement les uns et les autres, et ils n'en deviendront que plus capables d'exhorter les Peuples.

Comme cet ouvrage n'est composé que pour rappeler aux Ecclésiastiques ce qu'ils doivent à Dieu, au Prochain et à eux-mêmes, on espère qu'en le lisant ils en deviendront plus zélés que jamais pour la gloire du Seigneur, plus ardents à la conquête des âmes, et plus appliqués à leur propre sanctification.

TRAITÉ DE LA PERFECTION

DE L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

De la fin que Dieu s'est proposée en nous appelant à l'état ecclésiastique.

§ I.

La foi et la raison nous apprennent , que tout ce qui est l'ouvrage des mains de Dieu , fait aussi l'objet des soins de sa Providence. Attentive à tout ce qui existe , elle veille particulièrement sur les hommes , pour les conduire à la fin pour laquelle ils sont créés. Quoiqu'elle pourvoi au salut de tous , parce qu'il n'en est point dont Dieu ne soit le père , cependant elle ne veut pas les sauver tous par les mêmes voies. Comme il y a dans le Ciel différentes demeures et divers degrés de béatitude , on trouve aussi sur la terre plusieurs états de vie qui peuvent y conduire. Parmi ces différents états , il en est de plus parfaits et de plus sublimes les uns que les autres : tel est en particulier le Sacerdoce de la Loi nouvelle , auquel , par une faveur spéciale , Dieu a élevé les Apôtres et leurs successeurs pour servir ses Autels, pour maintenir la sainteté de son culte, et couronner leurs mérites à proportion de leurs travaux pour l'accroissement de sa gloire.

Ce Sacerdoce est une école de piété pour ceux qui en sont revêtus , et une source de bénédictions pour

les peuples. Les obligations en sont saintes ; les fonctions augustes , redoutables aux Anges mêmes ; la fin toute divine , et qui élève l'homme au-dessus de lui-même , autant que les rois sont au-dessus des autres hommes , par l'éclat et le pouvoir du trône où Dieu les a placés. Un état si saint et si distingué n'est point établi pour offrir , comme autrefois , le sang des animaux au Créateur de l'univers. Des milliers de victimes égorgées dans l'appareil le plus pompeux , des autels ruisselants de sang , des hommes prosternés et tremblants aux pieds de ses autels , des sacrificeurs armés du glaive , ou l'encensoir à la main , conjurant à haute voix le Ciel de se rendre propice aux hommes : voilà , si l'on y joint une foule de cérémonies légales , à quoi était borné le sacerdoce de l'ancienne Loi , si respectable à tous les peuples. Il acquérait aux Prêtres et aux Pontifes le droit d'entrer dans le Sanctuaire , d'y offrir seuls de l'encens au vrai Dieu , de lui immoler des victimes , qui , n'étant par elles-mêmes d'aucun prix à ses yeux , lui plaisaient néanmoins par la pureté des mains qui les offraient , et les cérémonies de religion qui les accompagnaient , surtout par le rapport qu'elles avaient avec Jésus-Christ , dont elles étaient la figure.

Rien de tout cela dans le Sacerdoce de la Loi nouvelle. Jésus-Christ seul véritable Pontife suivant l'ordre de Melchisédech , a substitué à tous ces sacrifices anciens un holocauste tout nouveau , un sacerdoce éternel , une hostie pure , sans tache , et aussi sainte que le Dieu à qui elle est offerte. Il a chargé les Prêtres d'offrir à Dieu son propre Verbe incarné , l'émanation de sa propre substance , une victime sortie de toute

éternité de son sein , faisant par elle-même sa plus chère gloire , et dans qui seule il trouve la consommation de tous les honneurs et de tous les sacrifices à la fois. Il les a introduits dans son sanctuaire pour y faire un peuple particulier , pour y être ses ministres , ses ambassadeurs , ses favoris ; les dépositaires de son pouvoir et de ses trésors , les dispensateurs de ses grâces , les médiateurs entre le ciel et la terre : enfin il les a créés ses propres coopérateurs dans l'ouvrage de la rédemption et du salut des hommes.

Quelle fin plus noble et plus excellente ! mais aussi quelle sainteté et quelle perfection n'exige point une aussi haute dignité ! A la vue de cette élévation de la nature humaine , saint Pierre n'avait-il pas raison d'appeler notre Sacerdoce , le royal Sacerdoce des Chrétiens ? *regale Sacerdotium* (1). Si tout y contribue à honorer , à distinguer les Prêtres du reste des hommes , tout y tend en même temps à les sanctifier , et à les rendre capables de perfectionner les autres. C'est là le double devoir que leur impose le choix gratuit et volontaire que Dieu a fait d'eux , en les attachant au culte de son tabernacle. *Separavit vos Deus Israël ab omni populo , et junxit sibi , ut serviretis et in cultu tabernaculi* (2). S'il les a , pour ainsi dire , tirés de la masse de corruption , séparés et distingués du commun des fidèles , il a aussi prétendu qu'ils fussent plus parfaits et plus saints qu'on ne l'est communément dans le monde : et comme on attend davantage de ceux à qui l'on a plus donné , plus il les a favorisés en les préservant des vices qui régnaient dans le monde

(1) Pet. 9. — (2) Num. 16. 9.

et des embarras qu'on y trouve , plus il veut qu'ils lui soient unis par les liens indissolubles de la religion et de la piété.

§ II.

Ainsi le Seigneur en usa-t-il autrefois envers les enfants d'Israël. Il les vit esclaves en Egypte , comme on l'est dans le siècle sous le voile de la plus trompeuse liberté. Touché de leur malheur , il les affranchit de la servitude , et les conduisit dans une terre de délices , afin qu'ils pussent à loisir et en liberté lui élever des autels , lui consacrer leurs victimes , lui rendre enfin des hommages , sinon proportionnés à la grandeur de son nom , dignes du moins de leur gratitude , et du bienfait dont il venait de les combler. Dans cette vue le Seigneur leur intima ses lois ; il leur prescrivit des cérémonies ; il établit parmi eux des Pontifes , des Prêtres , des Lévites , qu'il sanctifia , afin que , purs et parfaits eux-mêmes , ils fissent de tous les Israélites *une nation sainte et un peuple d'acquisition*.

Si ces desseins tournaient à la gloire du Très-Haut , ils avaient aussi pour objet le bonheur de son peuple. Aux promesses que Dieu lui fit , il ne manqua que des sujets dignes d'en voir l'accomplissement. Loin de le mériter , leur ingratitude les fit périr dans le désert ; l'idolâtre et le murmureur trouvèrent la mort dans leur révolte. Le même Dieu qui avait entassé prodiges sur prodiges pour les soustraire à la tyrannie de Pharaon , accumula aussi châtimens sur châtimens pour les exterminer dans sa colère. Il n'épargna ni le prêtre ni le peuple , parce que les uns et les autres

méprisèrent ses bienfaits ; et que les vues de clémence qu'il avait sur eux , ne servaient qu'à en faire , ou des ingrats ou des rebelles.

Faut-il que nous ne pensions plus à l'Auteur de tous les biens , quand nous sommes comblés de ses dons , et que la grandeur de ses bienfaits nous en fasse méconnaître la source ? Combien d'ecclésiastiques incapables d'ingratitude à l'égard des hommes , ne rougissent pas de l'être envers Dieu , comme s'il y avait moins de honte de le paraître à son égard. Peu touchés du choix qu'il a fait d'eux en les adoptant pour ses Ministres , ils n'y répondent que par une vie peu conforme à une si noble adoption ? Consacrés à son service par le caractère de l'Ordre , et par la sainteté de leur état , ils ne devraient plus ni aimer le monde , ni entrer dans les divertissements du monde , ni s'embarrasser dans les affaires du monde. Leur vie devrait être de prier , *de gémir entre le vestibule et l'Autel* (1) ; leur occupation de consacrer à la lecture , ou à l'oraison , le temps que la nécessité ou la charité ne les oblige pas de donner à d'autres exercices. Cependant , contents de s'abstenir de certains vices d'éclat qui les décrieraient , ils s'imaginent satisfaire aux devoirs de leur état , et entrer dans les vues de Dieu , lors même qu'ils vivent d'une vie tiède qui n'est , à le bien prendre , ni Ecclésiastique ni Laïques , et ils se croient exempts de tout reproche , lorsqu'ils gardent une espèce de neutralité entre le monde et l'autel.

Ennemis de la retraite , ils ne goûtent point les

(1) Joel, 2. 17.

choses de Dieu ; ils ne connaissent point ce qui est de l'esprit de Dieu ; ils ne s'acquittent même qu'avec un mortel dégoût du service de Dieu. Bien plus , malgré le divorce qu'ils ont fait avec le monde , il en est qui s'y répandent autant et plus que les mondains eux-mêmes. Ils s'y engagent tous les jours par mille visites de vanité , d'intérêt , de plaisir , d'oisiveté : visites où , loin de chercher Dieu , on se cherche , et l'on ne se trouve que trop soi-même : visites où le plus souvent on perd Dieu , si l'on ne contribue pas toujours à le faire perdre aux autres.

Est-ce là l'esprit du Sacerdoce où Dieu les a élevés ? Les aurait-il dégagés des pièges et de l'esclavage du siècle , pour les voir courir à de nouveaux dangers , et contracter avec le monde des engagements que le monde lui-même désapprouve ? Devenus par leur consécration les enfants de Dieu , les habitants de sa maison , les successeurs de ses Apôtres et de ses Prophètes , comment , au lieu de le servir dans son Sanctuaire , osent-ils se montrer sans nécessité au milieu d'une nation perverse , où le Dieu , dont ils sont les ministres , est traité en ennemi ? Le moyen qu'ils deviennent , ainsi que Jésus-Christ l'a prétendu , des hommes irrépréhensibles et comme sans passions , dans l'empire des passions mêmes ; et qu'éclairés des rayons du Soleil de Justice , ils ne perdent pas quelque chose de cette divine splendeur , au milieu des ténèbres de l'impiété ? Les plus douces consolations leur étaient réservées dans la maison du Seigneur , comme dans une terre de sainteté et de justice. S'ils en sont dépourvus malgré la fidélité de ses promesses , qu'ils ne l'imputent qu'à eux-mêmes. Le serviteur paresseux

n'est pas digne de salaire : il est juste de le priver d'un bien qu'il ne sait ni estimer ni mériter.

§ III.

Le Ciel n'eut-il fait autre chose en faveur de tant d'Ecclésiastiques , que de les séparer du monde pour les sanctifier , ce serait déjà un bienfait inestimable et sans prix. Mais il y a plus ici : ce sont des hommes adoptés par Jésus-Christ même , pour servir de flambeaux à son Église, et éclairer par leurs paroles, autant que par l'éclat de leurs vertus. *Vos estis lux mundi* (1) Ce sont des villes placées sur le sommet des montagnes , afin qu'on puisse de toute part les apercevoir. *Civitas supra montem posita* (2). On les a spécialement choisis pour être des copies vivantes d'un Dieu Sauveur , et des règles vivantes de perfection , capables de toucher , de convertir , d'édifier les peuples. Leur consécration a dû les rendre ennemis du faste et de l'orgueil dans la gloire, pauvres au sein des richesses, chastes dans une chair fragile ; Anges de paix dans les troubles et les divisions, modèles de patience dans les persécutions, de probité dans le commerce des hommes, de religion et de piété dans leurs devoirs envers Dieu. Car telle est la fin que Jésus-Christ s'est proposée, en créant les prêtres de la nouvelle alliance. Il a voulu non-seulement en faire des Saints , mais s'en servir comme de modèles pour en former d'autres : ensorte qu'ils pussent dire comme saint Paul le disait aux Corinthiens : *Soyez mes imitateurs , comme je le suis moi-même de Jésus-Christ.*

(1) Matth. 5. 14. — (2) Ibid.

Demander, après cela , si les Ministres des autels doivent aspirer à la perfection, et servir de flambeau au reste des Fidèles, c'est demander si, ayant le caractère du Sacerdoce , ils doivent aussi en avoir l'esprit; et si, chargés par leur vocation de sanctifier l'univers il leur est permis de négliger leur propre sanctification? On sait que tout Chrétien qui ne va pas en avant en fait de perfection , recule; et que ce n'est pas assez pour le simple Fidèle de s'abstenir du mal, s'il ne pratique encore le bien. Que sera-ce donc à cet égard de l'obligation des Ministres des autels? Et quelle perte pour eux que le gain qu'ils pouvaient faire , en servant de colombe à la sainte Cité de Dieu , et en travaillant à l'édifice du Corps mystique de son Eglise? *Ad consummationem Sanctorum , et ædificationem Corporis Christi (1)*

Vous donc , que Dieu a associés au Sacerdoce de Jésus-Christ , n'oubliez jamais que votre état est une école de perfection , où vous êtes spécialement obligés de lui assurer vos hommages , et , autant qu'il est en vous , ceux de tous les Fidèles. Pour cela , et uniquement pour cela , il vous a transplantés du monde dans son Sanctuaire : il saura vous en arracher comme des arbres stériles , si vous n'y portez pas les fruits de vie qu'il attend de votre fidélité. Souvenez-vous que votre engagement dans l'état Ecclésiastique, est un mystère de consécration et de séparation tout ensemble : de consécration aux autels, de séparation d'avec le monde. Or , comme le sceau dont Dieu vous a marqués ne s'effacera jamais , de même le divorce

(1) Ephes. 4.

que vous avez fait avec le monde ne doit jamais finir.

L'esprit du siècle et celui du Sacerdoce sont absolument incompatibles. On ne peut être esclave du monde , et Ministre de Jésus-Christ , servir ensemble deux maîtres si opposés , boire en même temps le calice du Seigneur et le calice des démons. *Non potestis calicem Domini bibere , et calicem dæmoniorum* (1). Point de milieu , ni de ménagement à garder avec l'ennemi du Dieu que vous servez. En renonçant au monde pour servir à l'autel , vous êtes entrés dans le royaume du Seigneur , vous en sortez si vous entrez dans le monde. Soyez donc parfaits comme Jésus-Christ , Pontife éternel et sans successeur, et parfait. Etudiez sans relâche non point la science de la chair qui enseigne la volupté ; non la science du monde qui n'inspire qu'orgueil et que vanité ; mais la science du salut , la science des Saints , la science du Seigneur ; cette science qui , ayant Dieu pour principe , pour objet et pour fin, rendra votre salut plus assuré, et votre vocation à l'Etat Sacerdotal plus certaine.

CHAPITRE II.

Que la sainteté est le caractère le plus marqué de l'état ecclésiastique.

§ I.

C'est Dieu même , nous dit saint Paul, *qui a établi dans l'Église en premier lieu des Apôtres , puis des Prophètes, après des Docteurs* (2), et généralement tout ce qu'on appelle ses Ministres.... *Il a choisi ce qui est*

(1) 1. Corint. 10. 21. — (2) 1. Cor. 12. 28.

plein de folie devant le monde, pour confondre les sages; et ce qui est faible aux yeux du monde, il l'a choisi pour confondre ce qu'il y a de plus fort (1) Mais plus il a distingué ces hommes faibles, en les appelant au Sacerdoce préférablement à des millions d'hommes, plus ils doivent craindre de ne pas répondre à la dignité de son choix. La place qu'il leur a accordée dans son Sanctuaire les élève, il est vrai, et les rend presque égaux aux intelligences célestes : mais c'est précisément ce qui doit les faire trembler. Comment des vers de terre s'acquitteront-ils du ministère et des fonctions des Anges, si Dieu, qui les en charge, ne leur donne en même temps la force et le courage de les remplir? Daignez donc fortifier votre serviteur, disait saint Augustin à Dieu, à la veille d'entrer dans ce périlleux ministère. Eclaircz-le sur ce que vous lui commandez, et commandez-lui tout ce que vous voudrez. *Da quod jubes, et jube quod vis* (2).

Prière vraiment digne d'Augustin, et de tous ceux qui sont appelés comme lui à la dignité du Sacerdoce. Dieu leur dit comme autrefois aux enfants d'Aaron : Soyez saints, parce que je le suis, moi qui suis le Seigneur et le Saint qui sanctifie ceux qui me servent : *Sint ergò Sancti, quia et ego Sanctus sum Dominus qui sanctifico eos* (3) Je vous regarde, et vous devez vous-mêmes vous envisager comme des sujets qui sont à moi, et que j'ai consacrés à mon service. Tout ce qui m'est consacré ne doit plus servir à des usages ordinaires et profanes; il doit servir, mais uniquement à moi. Par conséquent votre esprit, votre

(1) 1. Cor. 1. 27. — (2) August. (3) Levit. 21. 28.

cœur , votre langue , vos mains , tout doit s'employer aux choses saintes , et nullement à ce qui peut être criminel ou même indifférent ; il faut que tout se rapporte à moi et soit digne de moi. Je vous ai destinés à m'offrir un agréable encens , à me présenter l'offrande et les vœux de mon peuple ; à porter , à toucher , à consacrer dans la nouvelle alliance ce qu'il y a de plus redoutable et de plus divin. Vous avez entre les mains le Mystère des Mystères , le Corps de l'Homme-Dieu, un bien infini , le présent que l'Eglise militante fait au Père celeste sur la terre , présent dont l'Eglise triomphante fait ses délices dans le ciel. Si mes Prêtres devaient se purifier autrefois pour m'offrir de l'encens et du pain commun ; s'ils devaient être Saints pour porter l'arche de mon ancienne alliance : Vous que j'ai chargés d'offrir le pain des Anges , le pain de vie, le pain descendu du Ciel ; vous qui devez porter le Seigneur même de l'arche , le Dieu d'Israël , comment ne seriez-vous pas obligés d'être Saints , et de mettre tout en œuvre pour le devenir.

§ II.

Vous serez Saints encore , dit le Seigneur , parce que je le suis , et que je ne puis souffrir que d'autres que des Saints approchent ni de moi , ni de mes autels. *Non appropinquabunt ad me ut Sacerdotio fungantur, neque accedunt ad omne sanctuarium meum* (1). Le défaut de sainteté est un vice que je ne puis passer à mes Ministres. Que ceux qui n'auront pas le courage

(1) Ezech. 43 44.

de l'acquérir, n'aient pas la témérité de s'ingérer dans mon Sanctuaire; je leur en interdis l'entrée, jusqu'aux moindres fonctions. S'ils y entrent avec leurs péchés, ils flétrissent la gloire de mon nom; ils souillent mon temple, mes autels, mon sacrifice; ils deviennent le scandale de mon Eglise, se blessent eux-mêmes, en faisant à ma Religion les plus mortelles plaies.

Du reste, ce n'est pas une sainteté médiocre que Dieu exige de ses Ministres, ni une perfection d'un jour qui ne diffère en rien de la lâcheté, ou qui se borne à quelques lieux et à certaines circonstances. Ils ne doivent pas être Saints à demi et pour un temps seulement; Dieu veut qu'ils courent dans les voies de la vertu, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à l'état d'un homme parfait. C'est le conseil ou plutôt le commandement de l'Apôtre. *In virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi* (1). Il prétend qu'ils soient saints en tout temps et en tout lieu, dans le temple et hors du temple, à l'autel et dans leurs maisons, au chœur et dans les compagnies, dans leurs prières comme dans leurs études, au sein même des affaires et jusque dans leurs divertissements. Pourquoi? parce qu'ils sont en tous lieux ses Ministres, et qu'ils en portent toujours l'auguste caractère. Or comme ils le portent partout, ils doivent être Saints partout; et quelque parfaits qu'ils soient, Dieu leur ordonne par l'organe de son Disciple bien-aimé, de travailler à le devenir toujours davantage. *Sanctus sanctificetur adhuc* (2).

(1) Ephes. 4. 13.— (2) Apoc. c. 22. v. 11.

Si nous trouvons que ce soit là nous demander beaucoup , dit Tertullien, avons-nous oublié que c'est un Dieu qui parle , et qui veut être obéi ? Enrôlés sous ses drapeaux par notre consécration, ne nous sommes-nous pas engagés à le servir en Saints, comme l'homme de guerre est obligé à porter les armes au service de son prince ? *Vocati sumus ad militiam Dei vivi , jam tunc enim in Sacramenti verba respondimus* (1). Comme un soldat librement engagé ne peut plus s'excuser du service , ni sur les dangers de la guerre , ni sur la dureté du commandement , ni sur son peu de courage ; de même un Ministre des autels engagé à servir Dieu en Saint , par le plus inviolable des serments , ne peut plus prétexter ni les difficultés de la sainteté , ni la contagion du siècle , ni les dangers de son état , ni sa propre faiblesse : tout doit céder à son premier engagement. Si la sainteté dont il s'est fait une loi , passe les forces de la nature, elle n'est et ne sera jamais supérieure aux forces de la grâce de J.-C. , et cette grâce , que Dieu accorde si libéralement au simple fidèle , la refusera-t-il aux Prêtres qui lui sont unis par les liens les plus indissolubles et les plus sacrés !

§ III.

Quand les ministres des autels sont saints , ils portent la lumière et le feu partout ; ils font plus de fruit par un mot , que plusieurs autres n'en feront par des discours entiers. Les fidèles reçoivent leurs paroles comme des oracles : tout ce qu'ils disent porte

(1) Tertul.

d'heureux coups. On dirait que ce ne sont pas des hommes qui parlent , mais que c'est l'Esprit-Saint qui s'énonce par leur bouche. S'ils exhortent à la pénitence , ils en inspirent bientôt l'esprit , parce qu'ils en connaissent par expérience la pratique : s'ils ordonnent le mépris du siècle , ils le fuient : s'ils exigent l'innocence des mœurs , les leurs , qui sont chastes et connues pour telles, persuadent mieux que toute l'éloquence humaine : leurs exemples font les plus vives impressions ; et comme une douce rosée entre , s'insinue dans la terre pour la fertiliser, leurs exhortations les plus simples pénètrent dans les esprits et dans les cœurs , pour les rendre de plus en plus fertiles en bonnes œuvres.

Tels et plus grands encore sont les prodiges que Dieu opère par la voie de ses Ministres , lorsque la sainteté de leur état leur est devenue personnelle ; et que , devenus eux-mêmes des hommes sans tache , ils portent dans leurs cœurs la loi de leur Dieu. Mais dégénèrent-ils de la perfection du Sacerdoce , ou portent-ils , dans le Sanctuaire , des cœurs gâtés et corrompus , aussitôt ils répandent la contagion dans le troupeau , et ne servent plus que de funeste piège aux brebis de la Maison d'Israël ? Elevés sur la sainte Montagne , ce sont comme autant de filets tendus pour envelopper les âmes simples , pour les engager dans le péché ou dans l'erreur , pour les y retenir et pour les perdre. Quels ravages , en effet , ne causent-ils point dans le cœur des laïques , lorsque ceux-ci, après les avoir vus dans les compagnies, plus dissipés , plus libres , plus laïques qu'eux-mêmes , les trouvent ensuite à l'autel , portant le Corps ado-

nable de J.-C. dans des mains souillées , le recevant sur des langues indiscretes , et dans des cœurs vendus à l'iniquité ? Quel attrait peut-on avoir en pareil cas pour se confesser à eux ? quelle dévotion à entendre leur messe ? quel respect pour la divine parole, lorsqu'elle part de leur bouche ? C'est bien alors que ces ministres infidèles sont cet airain sonnante , dont parle saint Paul , et ces cymbales retentissantes qui frappent l'air inutilement : *Factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens* (1). Alors d'intelligence avec les ennemis du Seigneur , ces faux prophètes entraînent son peuple dans l'abîme par le scandale de leur vie , comme par un torrent contre lequel peu d'âmes justes entreprennent de se roidir.

Aussi leur demandera-t-on tôt ou tard un compte exact , mais terrible , non-seulement des crimes qui les auront personnellement déshonorés, mais de ceux où ils auront engagé les autres. Doublement coupables et d'être tombés eux-mêmes de bien haut , et d'avoir procuré, par leur chute, celles de tant d'âmes faibles , ils seront aussi doublement punis. La sainteté de leur état , qui devait être l'abondante source de leurs mérites , se changera pour eux en un abîme de malheurs. Et en effet , s'il est horrible pour tout homme de tomber entre les mains du Dieu vivant , combien le sera-t-il davantage pour un Prêtre prévaricateur , dont les fautes toujours grièves , parce qu'elles sont presque toujours accompagnées de scandale , auront autorisé le vice et enhardi le libertinage

(1) 1. Cor. 13. 1.

à se montrer , parce qu'il se sera vu introduit jusque dans le Sanctuaire ?

Fuyez donc , Ministres des autels , évitez ces voies larges et mondaines , où marchent tant de faux prophètes : craignez le terme fatal où elles vont aboutir. Comprenez qu'être revêtus du Sacerdoce , et être Saints , ne doit précisément être qu'une même chose dans la loi nouvelle. Respectez désormais un état , où , bien loin qu'il vous soit permis de vous borner à une sainteté médiocre , il n'est point de vertu si héroïque à laquelle vous ne deviez aspirer. Respectez votre Dieu , qui est le Saint des Saints , et qui ne veut être abordé que par les Saints. Respectez son peuple : il a les yeux sur vous ; vous êtes à sa tête , non pour le perdre , mais pour le sauver ; non pour le scandaliser , mais pour l'édifier ; non pour en faire une victime des vengeances célestes , mais pour offrir en sa faveur l'Hostie sainte et sans tache , sur laquelle on vous a transmis l'autorité. Respectez-vous enfin vous-mêmes : élevés à la dignité de Prêtres du Dieu vivant , pourriez-vous , sans vous dégrader , vous remettre au niveau des peuples de la terre , en prendre les manières , en contracter les passions , les désordres , les vices , la corruption ? La lumière ne dut jamais avoir rien de commun avec les ténèbres , et l'on foulera aux pieds le sel , qui , devenu insipide , n'aura plus la force de préserver la terre de sa corruption.

CHAPITRE III.

Qu'un ecclésiastique doit estimer son état , et travailler sans relache à en acquérir la perfection.

§ I.

Plusieurs Prêtres , instruits des prérogatives de leur Sacerdoce , en ont une très-haute idée ; mais ils en deviennent plus sensibles et plus délicats sur le point d'honneur , au lieu d'en devenir plus humbles. Tels dans la condition où ils sont nés , auront conservé la modestie de leur état, qui n'ont commencé à la perdre , que du moment où ils ont reçu un caractère qui devait les rendre encore plus modestes. Il semble que l'habit respectable dont ils sont revêtus , bien loin de leur inspirer cette modestie qui sied si bien au Sacerdoce , suffise pour la leur ravir. Semblables en ce point aux Phariséens , ils exigent, comme eux , des distinctions marquées ; ils aiment les premières places , et s'arrogent le droit de juger de tout , de décider de tout , de l'emporter en tout et partout. Sans doute l'on aurait pour eux les déférences qu'ils exigent , s'ils en paraissaient moins jaloux ; mais plus ils se prévalent des honneurs qu'on se pique de rendre au Sacerdoce , plus on prend à tâche de les leur contester : et la vivacité qu'ils font éclater sur le respect dû à leur caractère , n'a souvent d'autre effet que celui de faire mépriser leur personne.

C'est ainsi que Dieu et le monde concourent à élever les humbles , et à humilier les esprits vains et

superbes. Tout dépravé qu'il est, ce monde sera toujours avare de distinctions pour qui en paraît affamé. Il ne donne qu'à regret , et comme goutte à goutte , ce que la vanité des hommes semble vouloir lui arracher : comme au contraire , il prodigue des honneurs à qui les méprise.

Connaissez donc la grandeur de votre état , vous que Jésus-Christ a associés à son Sacerdoce : défendez-en les privilèges, sentez-en toute la dignité ; mais que ce sentiment ait toujours l'humilité pour base. Ne cherchez pas à dominer dans l'Église , beaucoup moins à dominer dans le monde : vous n'y êtes que pour l'édifier. Ce n'est point par un esprit de domination que vous soutiendrez le rang où Dieu vous a élevés , mais par un esprit de perfection également ennemi de l'enflure et de la bassesse.

Si votre état est digne de toute votre estime , ce n'est pas , comme vous pourriez le croire, parce qu'il vous ouvre la porte aux honneurs et aux dignités ; mais parce qu'il vous sert d'abri contre les vices , les passions et les embarras du siècle ; qu'il vous met d'ailleurs en état de commander à votre souverain Seigneur ; et qu'enfin il vous rend l'arbitre , le pacificateur entre Dieu offensé et l'homme pécheur. Trois avantages inestimables , dont bien des Ministres des autels en jouissent sans en sentir le prix , et qui, bien pénétrés , leur apprendront tout ensemble , et à connaître l'éminence de leur dignité, et à la soutenir par la perfection de leur vie.

§ II.

Depuis que je vous ai choisis , dit Jésus-Christ à ses Disciples , vous n'êtes plus du monde : *De mundo non estis , sed ego elegi vos de mundo* (1). Heureuse séparation qui , attachant les Ministres des autels à la suite de Jésus-Christ , les affranchit à jamais du joug de l'esclavage des enfants du siècle. Ceux-ci , toujours en proie aux différents objets de leurs passions , toujours déterminés à ne leur rien refuser , en deviennent enfin les esclaves ; et leurs chaînes , pour être volontaires , n'en sont ni moins pesantes , ni moins dignes de leur aversion. Grandeur , établissement , fortune , entreprises , pénibles soins : voilà ce qui trouble leur vie , ce qui la rend triste , amère , et presque toujours coupable ; ce qui occasionne ces jalousies , ces procès , ces inquiétudes qui règnent dans le siècle , et qui font qu'on n'y voit que des mécontents , et peu ou point de gens heureux. La pauvreté réelle ou imaginaire désespère les uns ; les richesses font le tourment des autres : mille soucis , et des soucis de toute espèce les dévorent. Éternellement en butte aux procès et à l'intrigue , aux jalousies et aux craintes , à la fourbe et à l'injustice , ils sentent les peines de leur condition , et toute la dureté du maître dont ils ont fait choix.

Aussi , lorsque les gens du monde comparent le poids de leurs affaires , ou de leurs criminelles intrigues , avec le bonheur dont on jouit dans le Sacerdoce , ils s'écrient très-souvent : Qu'ils sont heureux

(1) Joan. xv. 19.

ces Ecclésiastiques ! Que manque-t-il à leur bonheur, que de le bien connaître ? Le Seigneur est leur héritage : ils n'ont à servir que lui , à penser qu'à eux-mêmes , à veiller que sur le Tabernacle du Très-Haut ; hors de là tout souci , tout autre soin leur est interdit ; s'ils servent l'autel , ils vivent de l'autel : éloignés par leur état de ce qui cause parmi nous de si grands mouvements , de ce qui excite de si violentes passions , ils vivent tranquilles dans le port , tandis que nous sommes battus éternellement de la tempête. Quelle heureuse paix que la leur : quel état plus digne d'envie ! Les fausses douceurs du nôtre ont-elles rien qui puisse l'égaliser ?

O vous ! qui êtes les vrais héritiers de la tribu de Lévi , les chefs et les pasteurs du troupeau de Jésus-Christ , comparez aujourd'hui la sainte liberté de votre état , avec la pesanteur des chaînes des enfants du siècle ; la paix dont vous jouissez, avec le trouble des passions qui les agitent ; le dégagement qui vous suit , avec les peines et les soucis qu'ils moissonnent dans le funeste champ des richesses : et convenez avec les mondains eux-mêmes , que si le Sacerdoce paraît d'abord un désert aride , la manne en couvre cependant la terre ; les rochers les plus durs s'y changent en source de lait et de miel ; et qu'une main libérale s'y répand tous les jours en bienfaits , sur ceux qui la servent. Convenez qu'un Ecclésiastique , qui sait fouler aux pieds la cupidité , et faire son partage du Dieu dont il est le Ministre , se trouve par cela même au-dessus des craintes , des désirs , des révolutions , des décadences de fortune. L'embarras des affaires , les vicissitudes du sort , l'injus-

lice des hommes ne l'aborderont point : *Non accedet ad te malum* (1). Les revers , les malheurs du riche ne le toucheront point ; les fléaux du monde , quels qu'ils soient , n'approcheront point de sa demeure : *Et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo* (2). Affranchi de mille nécessités importunes , il est dans le Sanctuaire du Seigneur , comme dans une île élevée au milieu de la mer , où il vit en paix , quoique entouré des plus affreuses tempêtes.

§ III.

Toutefois ce n'est là qu'une légère ébauche de la gloire et du bonheur inestimable que Dieu réserve aux héritiers de son Sacerdoce. Affranchis par leur état du joug et des misères communes au reste des hommes , ils sont encore infiniment au-dessus d'eux par le pouvoir immense dont Dieu les a revêtus. Il les a constitués agents et substitués de Jésus-Christ son Fils unique , en tout égal à lui-même. Tout esclaves qu'ils sont , ils tiennent à l'autel la place de Dieu , ils parlent comme lui, ils agissent comme lui, ils opèrent le même Sacrement avec lui. Leur empire s'étend jusque dans le Ciel. La Majesté divine en descend à leurs ordres ; elle se soumet à eux , et leur rend tous les jours à l'autel la plus prompte et la plus exacte obéissance. Quel pouvoir plus étendu ! quelle plus haute élévation pour la nature humaine ! est-il rien de plus respectable que la dignité d'un homme qui commande à son Dieu ? *O veneranda Sacerdotum dignitas , in quorum manibus , velut in utero Virginis ,*

(1) Ps. xc. 10. — (2) Ibid.

Filius Dei incarnatur (1)? Au souvenir de cette redoutable fonction, comment un Prêtre pourrait-il ne pas estimer son caractère et son état ?

Enfin Jésus-Christ a revêtu les ministres de ses autels d'une juridiction souveraine sur le Corps mystique de son Eglise. Tout serviteurs qu'ils sont , il les a établis juges entre lui et son peuple. Il veut qu'ils portent des arrêts sur la terre , et il se charge de les ratifier dans le ciel : Liez , leur a-t-il dit , et déliez les pécheurs; rendez-les des Saints , jugez-les, conférez-leur ma grâce ; je pourrais les juger moi-même , mais je m'en rapporte à vous , et je vous remets mes intérêts : il n'y aura désormais aucune puissance au monde qui ne relève de votre autorité ; grands ou petits , pauvres ou riches , rois ou sujets , je vous les ai tous assujettis; tout ennemis qu'ils sont, je les tiendrai pour amis , dès que vous les aurez déclarés tels : rendez-les seulement dignes de ma grâce ; je leur pardonne du moment que vous leur aurez pardonné ; et il n'y aura point de miséricorde pour eux , si vous ne les en jugez pas dignes : en un mot je vous confie les clefs du ciel ; vous l'ouvrirez et vous le fermerez à votre gré , sans oublier jamais que, revêtus de toute l'étendue de mon pouvoir, vous devez être aussi de fidèles dispensateurs de mes grâces.

Tel est le ministère tout divin que Jésus-Christ a confié aux Prêtres de la loi nouvelle. Il les a délégués pour porter ce jugement de réconciliation et de paix , qui peut seul mettre les âmes à couvert des

(1) Aug.

rigueurs du Jugement dernier. C'est à eux à leur rendre leur première innocence , à la leur faire retrouver lorsqu'elles l'ont perdue ; à leur faire part du pain de vie qui doit les nourrir ; à leur tenir lieu de juge , de père et de guide fidèle dans les voies du ciel ? Fut-il jamais de pouvoir plus respectable et tout ensemble plus absolu ?

§ IV.

Allez , adressez-vous à Joseph , dit autrefois Pharaon à son peuple. *Ite ad Joseph* (1). Dépositaire de toute ma puissance, il est aussi chargé de vos intérêts et des miens ; obéissez-lui comme à moi-même : regardez ses volontés comme mes ordres : je veux que toutes mes faveurs passent par ses mains ; qu'il ouvre et ferme mes trésors à son gré , qu'il assigne des peines et des récompenses, et qu'il ait seul, après moi , le pouvoir de faire des heureux et des malheureux. En conséquence de cet ordre , Joseph devient le maître de toute l'Égypte; il en reçoit les hommages, il y est honoré comme le souverain. Lui-même, pénétré de reconnaissance envers Pharaon , respecte plus que personne la dignité du rang où il se voit élevé : plus il en sent les avantages , plus il en étudie les devoirs ; l'esclavage d'où on l'a tiré , l'empire qu'il exerce , bien loin de le rendre plus vain , ne servent qu'à le rendre de jour en jour plus sage et plus circonspect; il trouve cet art merveilleux, de faire aimer et respecter tout à la fois l'autorité qu'on lui confie ; sans négliger les intérêts du peuple , il maintient les

(1) Genes. xli. 55.

droits et les prérogatives du Souverain ; et , en resserrant de plus en plus les nœuds secrets et puissants qui unissent les cœurs des sujets à celui du Prince , il fait tourner à la gloire de Pharaon et à sa propre gloire , un pouvoir que la jalousie souffre impatiemment entre les mains d'un sujet , parce qu'il est bien peu de sujets qui n'en abusent.

Or , si Joseph , appelé au premier ministère de l'Egypte , respecta lui-même son autorité sans s'en prévaloir, s'il sut la faire envisager aux peuples comme un dépôt précieux , dont l'éclat différerait peu de celui du sceptre et de la couronne , quelle idée ne devront point avoir de leur Ministère, des hommes à qui Dieu a donné un pouvoir sans bornes et sur son humanité sainte , et sur les membres de son Eglise ? De quel œil doivent-ils s'envisager eux-mêmes , lorsqu'ils pensent qu'ils sont les ambassadeurs de Dieu , pour conclure cette grande paix qui se traite entre le ciel et la terre ; qu'ils ont l'honneur et l'avantage de commander à Dieu même ; de juger , d'absoudre , de condamner les dieux de la terre , et de voir à leurs pieds ceux devant qui tout fléchit le genou ? *Pro Christo ergò legatione fungimur* (1).

Voilà ce qui relève le Sacerdoce de la loi nouvelle, bien plus que toutes les prééminences et les distinctions extérieures. Ces distinctions suivent communément le cours du caprice ou du hasard ; le crédit les obtient , l'inclination les accorde bien plus que le discernement et la raison. Aussi un Ministre des autels pour qui l'on a de l'attention et du respect , ne

(1) II. Cor. v , 20.

doit-il se croire ni élevé par les honneurs et la gloire que le monde donne , ni ravalé par ses mépris ; mais ce qui doit lui faire sentir la dignité de son état , c'est qu'indépendamment des honneurs , des mépris ou du caprice des hommes , il est toujours dépositaire de toute l'autorité de son Dieu ; et que tel , qui le méprise aujourd'hui , aura peut-être besoin demain , ou à l'heure même , de son Ministère tout divin. Son caractère ne le quitte point , son pouvoir sur Jésus-Christ et sur ses membres ne meurt point : on pourra bien , au risque de se déshonorer soi-même , manquer et à l'honneur et au respect qu'on lui doit ; mais il n'en sera pas moins ce qu'il est , je veux dire l'agent et le ministre du Dieu vivant : titre d'autant plus digne de respect , qu'il est indépendant de toute puissance humaine , et que personne , comme dit saint Paul , n'a droit d'y prétendre , que celui qui y est appelé de Dieu comme Aaron. *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo tanquam Aaron* (1).

§ V.

Mais de là , quelle obligation pour un Ecclésiastique de ne rien faire qui avilisse un caractère si excellent ? Pénétré d'estime pour son Sacerdoce , il ne doit plus s'y occuper que du beau soin de se rendre parfait. Faire fond , en pareil cas , sur sa dignité , sans penser à la soutenir par sa vertu , c'est l'avilir et se déshonorer soi-même , c'est outrager la Majesté divine , lors même qu'on est chargé de la représenter ; car enfin , comment un Prêtre osera-t-il tenir la place

(1) Hebr. v. 4.

de Dieu , lui commander , le porter entre ses mains , sans cette sainteté qui fait et qui fera toujours l'objet de ses divines complaisances ? S'il faut des qualités éminentes pour commander à des hommes , que faudra-t-il pour exercer d'une manière digne de Dieu , un empire qui s'étend jusqu'à Dieu même ? Convient-il d'ailleurs de porter les mains sur les plaies d'autrui , sans avoir premièrement pensé à refermer les siennes , de verser sur les Fidèles les mérites et le sang d'un Dieu Sauveur avec des mains impures , et de se porter pour pacificateur entre les pécheurs et Dieu , si l'on est soi-même en guerre avec Dieu.

Vainement donc un Prêtre envisagerait sa puissance comme supérieure à toute grandeur , s'il ne découvre dans les prérogatives de son Sacerdoce , autant de puissants motifs d'une sainteté à toute épreuve. A la vue du poste qu'il occupe dans le Sanctuaire , il est difficile de dire qui des deux doit plus l'accabler , ou le poids de sa dignité , ou celui de ses devoirs : tous deux , également redoutables , ne lui permettent plus d'opter entre une vie tiède et une justice parfaite. Lorsqu'on pense que tous les Fidèles doivent , suivant le conseil de Jésus-Christ , travailler à devenir parfaits , non point comme les patriarches et les justes de l'ancienne loi , non comme les Prophètes et les Anges mêmes , mais comme le Père céleste est parfait, quelle perfection doit-on attendre d'un homme destiné par son état à perfectionner les autres ? comment leur communiquera-t-il des vertus dont il sera lui-même dépourvu ?

C'est néanmoins ce qui arrive quelquefois , par un

terrible jugement que Dieu exerce ici-bas sur ses Ministres. Il permet que quelques-uns d'entr'eux échauffent par le feu de sa divine parole, tout ce qu'il y a de plus froid ; qu'ils amollissent les cœurs les plus durs , qu'ils embrasent tout , et qu'ils demeurent néanmoins eux-mêmes froids comme glace. Mais malheur à ces flambeaux , qui se consomment et se perdent ainsi en éclairant les autres : malheur à ces faux prophètes qui *disent et qui ne font pas* , qui ont toujours le Seigneur dans la bouche , et qui ne l'ont point dans le cœur. Placés sur la hauteur des saintes montagnes , ils n'y auront paru que pour leur perte ; et le Sacerdoce dont ils auront été revêtus , tout grand , tout respectable qu'il était , au lieu de relever leur gloire par son lustre , ne servira tôt ou tard , s'il n'est pas soutenu par leur vertu , qu'à mettre le comble à leur confusion.

CHAPITRE IV.

Que la perfection d'un ecclésiastique consiste non-seulement à s'acquiescer de ses fonctions extérieures, mais à régler son extérieur.

§ I.

Les Saints , qui ont le plus efficacement travaillé pour le salut des peuples , ne se sont jamais reposés sur leurs travaux , du soin de leur propre salut. Ils pouvaient penser que tout le temps qu'ils donnaient à la prière , était dérobé au bien public , et pris sur l'utilité certaine de l'Eglise. Cependant sans tomber dans une semblable illusion , ils n'ont jamais oublié de vaquer à l'oraison , de nourrir leur âme par de

fréquentes lectures, et ils ont offert le très-saint sacrifice de la Messe aussi souvent qu'ils ont pu le faire. On les a vus reprendre sur la nuit ce que les travaux du jour dérobaient à leurs exercices de piété, ne se délasser des plus rudes fatigues, et ne se préparer à en essayer de nouvelles, que par la pratique de ce que le Christianisme a de plus pénible ou de plus humiliant : ne respirer que la plus pure spiritualité, en même temps qu'ils se donnaient d'utiles mouvements pour le bien du prochain ; ne rapporter du commerce du monde qu'un accroissement de ferveur : en un mot, ils ont été distraits par mille soins au dehors, et constamment occupés au dedans du seul nécessaire. Par cette admirable conduite, ils ont appris aux Ministres des autels à posséder leurs âmes dans la paix au milieu des plus grandes agitations ; à ne pas se dispenser de ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, quelque occupés qu'ils soient de ce qu'ils doivent à l'Église ; et que, quelque difficile qu'il leur paraisse d'allier la prière et l'action, le commerce des Anges et celui des hommes, ce n'est que la cupidité, ou une criminelle nonchalance pour leur salut, qui les leur rend incompatibles.

Malgré des leçons si salutaires, il n'est que trop ordinaire de voir des Ecclésiastiques qui abandonnent leur propre perfection pour assurer celle d'autrui ; ou qui, ne cherchant qu'à se distinguer au dehors par leurs bonnes œuvres, se mettent d'ailleurs fort peu en peine d'y chercher Dieu. Pourvu qu'ils travaillent avec éclat, qu'on parle d'eux, qu'ils fassent du bruit, qu'ils s'attirent les yeux et l'attention de

tout un public , peu leur importe qu'ils aient d'ailleurs le temps ou non de vaquer à la méditation ou à la lecture , d'entrer en jugement avec eux-mêmes , d'examiner si , engagés dans le siècle par leur ministère , ils n'y ont rien perdu de leur ferveur. La vie active fait toute leur étude ; comme elle semble être devenue leur unique devoir : prêcher , instruire , reprendre , corriger , administrer les Sacrements , entrer dans les intérêts des familles, sous prétexte d'y porter la paix , se trouver à la tête de certaines bonnes œuvres , qui dissipent dans la pratique , autant qu'elles flattent l'amour-propre par les succès ; être dans une agitation continuelle , sans penser à se faire une solitude intérieure, et comme un sanctuaire secret au fond de son cœur : voilà leur vie, où parmi tant d'heures de communication avec le monde , ils ne sauraient en trouver pour communiquer et s'unir avec Dieu.

Ce qu'il y a de surprenant en cela , c'est que pour s'autoriser dans cette vie dissipée , et même peu chrétienne , à laquelle ils ne veulent plus renoncer , quand ils y ont une fois pris goût, ils se disent à eux-mêmes , qu'ils ne sauraient faire autrement , et que quelque envie qu'ils aient de penser à Dieu ou à eux-mêmes , ils n'en ont pas le temps. Ils ajoutent que le moindre bien doit céder au plus grand : que c'est quitter Dieu pour Dieu que de quitter l'oraison pour travailler au salut du prochain ; et que l'on doit tenir pour suspect tout exercice qui rend ce travail impossible.

Cette maxime est véritable en elle-même ; mais l'application qu'ils en font est presque toujours le

fruit de l'amour-propre , et ne sert d'ordinaire qu'à justifier les Ecclésiastiques dans l'oubli de leurs devoirs , par la nécessité prétendue de certains travaux très-équivoques , qu'ils envisagent par l'éclat , bien plus que par le fruit. Si l'on était de bonne foi avec soi-même , et qu'on ne cherchât point à se tromper , on reconnaîtrait bientôt la vanité de tous ces prétextes ; et , loin de s'en autoriser pour ne penser ni à Dieu ni à soi-même , en se prêtant si volontiers au prochain , on puiserait continuellement pour soi à la source des grâces qui est Jésus-Christ pour pouvoir ensuite répandre , sans rien perdre , de la plénitude qu'on aurait acquise.

§ II.

C'est là , en effet , le devoir le plus cher d'un véritable Ecclésiastique. Pour faire les affaires d'autrui , il ne néglige point les siennes , et dans la persuasion où il est , qu'il ne lui servira de rien de sanctifier le monde , s'il ne se sanctifie pas lui-même , il n'a pas de soin plus pressé que celui de régler les mouvements de son cœur ; ses prédications sont ordinairement l'heureux fruit de ses oraisons ; s'il entre dans l'intérieur d'une conscience , c'est pour lui une occasion de s'unir de plus en plus à Dieu , et de se tenir en garde contre le vice , à la vue des désordres qu'il produit dans la conscience d'autrui : s'il fait que toutes les âmes doivent lui être chères , il n'ignore pas que la sienne lui doit être seule plus précieuse que toutes les autres ; et que , pour procurer le salut de tous les hommes , il ne doit ni oublier le sien ,

ni perdre le plus petit degré de grâce et d'amour de Dieu.

Dans cette idée, il envisage la multitude des affaires dont il est surchargé, non point comme une dispense légitime de ses devoirs personnels, mais comme une obligation plus étroite de rentrer de temps en temps en lui-même, et de se servir de l'oraison comme d'un préservatif contre ses fréquentes occupations et contre la dissipation qu'elles peuvent lui causer. Il se regarde comme un bassin destiné à porter la fertilité sur tout ce qui l'environne, mais qui doit acquérir sans cesse pour n'être jamais à sec, qui ne donne de l'eau qu'à mesure qu'il est plein, et qui demeure toujours plein lorsqu'il déborde.

Si, au contraire, un Ministre des autels est toujours au dehors, et jamais à soi-même, on peut dire qu'il ressemble à ces canaux qui donnent toute l'eau qu'ils reçoivent, et n'en conservent point pour eux. Il arrose, il est vrai, le champ du père de famille; mais il demeure enfin lui-même dans une extrême aridité. Plus d'esprit intérieur qui le guide dans ses entreprises, plus de ces exercices de piété où l'âme trouve sa nourriture. La moindre affaire l'en détourne, le plus léger empêchement lui sert de prétexte pour les interrompre, ou même pour s'en exempter. Plus de ces revues exactes, où, à la vue des faiblesses qu'on éprouve et des dangers qu'on court, on apprend à expier le passé, à prendre des mesures pour l'avenir, à ne pas présumer de ses forces, à se défier, non point de son état, mais de soi-même dans son état. Un Ecclésiastique de ce caractère, ne faisant rien de tout ce qu'il faut pour se fortifier et pour

s'animer, se dégoûte insensiblement de son ministère. Si le brillant de ses fonctions lui sert encore comme d'aiguillon pour le piquer, c'est une faible ressource qui ne saurait être de durée. Bientôt, ou il se laisse abattre à la tristesse, ou il s'abandonne à la vaine joie. Sa conversation devient toute mondaine, ses manières libres, ses liaisons suspectes, ses parties de plaisir fréquentes, ou peu séantes à son état. Le monde, qui s'en aperçoit, et dont ce Prêtre a été établi juge par Jésus-Christ, juge à son tour ce Prêtre sur mille choses qu'il se permet, et qu'il devrait se défendre : il le dégrade dans son esprit ; il n'a plus la même vénération pour son caractère ; il condamne sans pitié son relâchement ; ou, s'il fait tant que de ne le pas condamner, ce n'est que pour tirer de là une prétendue justification de ses désordres.

Remontez à la source d'un changement si prodigieux. Pourquoi cet Ecclésiastique, dont les commencements étaient si édifiants, ce Pasteur, qui donnait l'âme et le mouvement à toute une Paroisse, et dont le bercail n'était jamais assez plein, se voit-il aujourd'hui sans la confiance de ses ouailles ? Comment cet or si pur a-t-il perdu tout son éclat ? *Quomodo obscuratum est aurum* (1) ? A-t-il cessé de rompre le Pain de la divine parole, de presser dans l'occasion, et sans occasion d'employer les réprimandes, les prières, les menaces, sans manquer jamais de patience, comme le veut saint Paul (2) ? Non, sans doute. Mais c'est qu'en ayant l'œil uniquement sur son troupeau, il s'est perdu de vue lui-même, et qu'en se livrant sans réserve

(1) Jerem. Thren. Aleph. iv. 4. — (2) 1 Tim. iv. 2.

aux fonctions extérieures , il a entièrement négligé le soin intérieur. C'est que dans un état où il devait communiquer plus souvent et plus intimement avec Dieu , il s'est dégoûté de tous les exercices qui pouvaient le porter à Dieu. C'est qu'au lieu de se recueillir de temps en temps en lui-même, et d'entrer en compte avec son propre cœur , il a vécu dans une dissipation continuelle qui lui a fait perdre presque tout sentiment de Dieu. C'est que , bien loin de lire et de méditer, pour se préserver, autant qu'il le pouvait , des taches les plus légères ; au lieu de pratiquer lui-même la sainteté du Christianisme qu'il prêchait aux autres , par le défaut de ces précautions , il a fait en mille rencontres de mortelles plaies à son âme , ou tout au moins il s'est jeté dans des embarras de conscience très-dangereux. Prévenu en faveur de son état, il a cru y trouver un préservatif infaillible contre les désordres du siècle , et , plein de cette confiance présomptueuse , il a négligé de prendre de justes mesures pour s'établir , par une vie tout à la fois pénitente et agissante , dans une piété solide et de durée. Faut-il s'étonner si, au milieu de ses fonctions, qui , quoique saintes , le distrayaient et le dérobaient à lui-même , il s'est enfin oublié ; et si , attaqué par le démon jusque dans le Sanctuaire , il a succombé à ses attaques , entre les bras du Seigneur , comme le premier Ange tomba jusque dans le ciel ? Dépourvu de tout secours et de toute arme spirituelle , comme les Juifs, qui ne trouvèrent ni lance, ni épée, lorsqu'il fallut marcher au combat , que pouvait-il lui arriver que d'être tôt ou tard vaincu , et de scandaliser le monde par sa défaite , après l'avoir édifié par sa

vertu ? *Cùmque venisset dies prælii , non est inventus ensis et lancea in medio totius populi* (1).

§ III.

Un Ecclésiastique , que Dieu appelle au gouvernement des âmes , doit , il est vrai , envisager ses fonctions extérieures comme autant de devoirs de justice, dont rien au monde ne peut le dispenser. Son zèle industrieux et inépuisable ne doit point se borner à un petit troupeau chéri , à un cercle étroit d'âmes d'élites, pour lesquelles seules il ait les attentions et les soins d'une charité plus qu'officieuse. Son cœur ne doit pas être ainsi ouvert aux uns et fermé aux autres. Il faut qu'à l'exemple de saint Paul , il se fasse *tout à tous , pour les sauver tous* (2) ; qu'il apprenne à ménager tous les esprits , à étudier tous les faibles , à se proportionner à tous les caractères, à compatir à tous les maux, à entrer dans tous les besoins, à s'oublier, à se compter pour rien , à sacrifier sa liberté pour devenir esclave et débiteur de tous ses frères , sans prédilection , sans acception de personne.

Tels sont les devoirs d'un bon pasteur à l'égard de son troupeau : devoirs qui , faisant son mérite aux yeux de Dieu , s'il n'y cherche que lui , seront aussi le sujet de l'admiration des hommes, quand il s'efforcera de les remplir.

Mais il est d'autres devoirs qui le touchent personnellement , sans lesquels, après avoir prêché et converti les autres , il ne peut que devenir lui-même un réprouvé. Ces devoirs sont de se recueillir souvent ,

(1) 1. Reg. XIII. 22. — (2) I. Cor. IX. 22.

de se purifier au Tribunal de la pénitence des souillures qu'il peut avoir contractées, en lavant ses frères de leurs péchés; de ne se point trop dissiper dans l'exercice de son zèle, de traiter, s'il le peut, aussi souvent avec Dieu qu'avec les hommes, et cela pour l'intérêt des hommes, autant que pour ses propres intérêts; de *se revêtir*, suivant le conseil de saint Paul, *des armes de Dieu, afin de pouvoir résister dans le temps fâcheux de la tentation aux embûches du démon, de prendre pour ceinture la vérité, la justice pour cuirasse, la foi pour bouclier* (1), la mortification chrétienne pour antidote contre le fatal poison de la volupté, dont le monde est si universellement infecté. Que, tandis qu'il lie des fardeaux sur les épaules d'autrui, il ne craigne point de porter le sien, et se fasse même un devoir de partager celui des autres. Que l'innocence de sa vie et la délicatesse de sa pudeur ferment la bouche à la plus mordante critique; qu'elle ôte tous les faux prétextes aux libertins, et découvre aux hypocrites l'image d'une dévotion sincère, aux infirmes la force de la grâce de Jésus-Christ, aux lâches le bonheur inséparable de l'accomplissement de leurs devoirs, à tous la possibilité de les accomplir. Que, plein d'horreur pour le libertinage du siècle, il évite ces conversations libres, où l'on fait briller son esprit aux dépens de la religion, ou de la pudeur. Qu'extrêmement sobre dans ses divertissements, il apprenne aux laïques, par son exemple, à mépriser les plaisirs, ou à les sanctifier, à ne faire jamais du jeu une occupation, beaucoup moins une passion.

(1) Ad Eph. vi. 13.

Enfin , l'Apôtre veut (1) qu'un Ministre des autels travaille à devenir irrépréhensible , sage , doux , modéré , plein de mépris pour le monde parmi tout ce qui peut le rendre agréable à ses yeux ; qu'il ait de la science sans enflure , de la bonté sans faiblesse , de la piété sans fard , du zèle sans amertume , de l'humilité sans bassesse : en un mot qu'il tâche de se rendre maître de toutes ses passions. Autrement , il aura beau s'acquitter , au dehors , de toutes ses fonctions , travailler sans cesse à la conversion des pécheurs et à la perfection des justes , se produire en mille endroits à la fois , pour ne rien laisser tomber en friche dans le champ du Père de famille ; si , à travers des dehors si imposants , on découvre , en le suivant de près , un homme semblable aux autres hommes , un homme faible ou passionné , un homme impatient et colère , un homme sensuel ou amateur de lui-même , un homme enfin sujet aux médisances , aux ressentiments et à la vengeance ; dès lors , tous ces talents si vantés , tous ces travaux si éblouissants disparaîtront d'eux-mêmes , et laisseront à découvert les faiblesses auxquelles ils servaient de voile. L'illusion qu'avait faite un zèle ou trop sévère , ou trop ardent , se dissipera. On avait cru voir un grand homme , un saint , un pasteur : on ne verra plus qu'un homme ordinaire ; et cet homme ordinaire paraîtra même quelquefois absolument inutile , ou positivement mauvais.

Ainsi le public rend-il justice à ceux qui sont chargés de le conduire dans les voies de Dieu. A la vue des plus brillantes fonctions , exercées avec une apparence

(1) 1. Tim. iii. 2.

de zèle , il applaudit d'abord , il préconise , il admire , mais bientôt ce public revient sur ses pas , et s'il ne trouve la plus solide piété dans ceux qui veulent la lui inspirer , après leur avoir donné sa confiance qu'ils ne méritaient pas , il leur refuse son estime. A peu près comme un homme qui , séduit par la beauté d'un fruit , le cueille à l'instant , le goûte , et , le trouvant extrêmement amer ou gâté au-dedans , le jette loin de lui, honteux de s'être laissé tromper par les plus belles apparences.

De tout ce que nous avons dit jusqu'ici , il résulte qu'un Ministre des autels n'est parfait dans son état qu'autant qu'il sait allier la bonne odeur de ses vertus, aux paroles de vie qu'il porte ; que s'il doit sa vigilance et ses soins au prochain , il en est encore redevable à lui-même. S'il ne travaille sans cesse à devenir , comme les Prêtres que choisit Judas Machabée, un homme sans tache , et qui fait ses délices de la loi du Seigneur , *Sacerdotes sine maculâ , voluntatem habentes in lege Dei*, (1) toutes ses fonctions extérieures passeront , sans laisser aucune trace : elles ne lui serviront au plus qu'à se perdre au milieu de l'éclat d'une réputation toujours chancelante et peu méritée.

(1) I. Matth. vi. 42.

CHAPITRE V.

Combien le péché mortel est énorme dans les ecclésiastiques.

§ I.

Que le Dieu que nous servons est bon , qu'il est aimable. Hé ! pourquoi l'offensons-nous ? Comblés de ses bienfaits, secourus de sa grâce, animés par ses récompenses, excités par ses menaces , ne devrions-nous pas lui être toujours fidèles ? Pouvons-nous dire que nous le sommes ? observons-nous la loi du Seigneur ? est-elle l'unique règle de nos désirs et de nos actions ?

Quoi qu'il en soit de notre propre conduite, il n'est que trop vrai de dire que Dieu n'est pas aimé, qu'il n'est pas obéi par la plupart des hommes. On le quitte, on l'offense, on l'oublie dès qu'on est en état de le connaître. Les péchés augmentent avec les années. Chaque jour est marqué par de nouvelles infidélités.

En cela , ce qu'il y a de plus déplorable , c'est que les Ministres des saints autels , établis pour détruire le règne du péché et pour le bannir du cœur des autres , ne le souffrent que trop souvent dans le leur. Ils introduisent la désolation dans le lieu saint et l'abomination dans le Sanctuaire. C'est ce qui afflige l'Eglise , ce qui scandalise les Fidèles et fait triompher l'erreur et le libertinage. Je sais qu'il est un grand nombre d'Ecclésiastiques qui sont l'ornement du Clergé par toutes les vertus qu'ils réunissent en eux ; mais on ne peut dissimuler qu'il s'en trouve qui,

bien loin de s'opposer à l'empire du péché, ne souffrent que trop qu'il domine dans leur âme. Lorsqu'ils sont assez aveugles et malheureux pour tomber dans un état si déplorable, c'est sans doute parce qu'ils ne pensent pas à la grièveté de l'injure qu'ils font à Dieu en l'offensant mortellement : tâchons de leur en faire sentir l'énormité. Considérons-la d'abord en général, nous verrons ensuite ce qui l'augmente dans un Prêtre.

Quel motif et quel prétexte avez-vous pour m'offenser, dit le Seigneur en parlant au pécheur. Tout grand et tout puissant que je suis, tout vil et tout méprisable que vous êtes, je veux bien m'abaisser jusqu'à écouter vos reproches, voyez si vous pouvez m'en faire. Qu'est-ce donc qui peut justifier l'outrage que je reçois de vous, *Narra si quid habes ut justificeris* (1). Je vous ai tiré du néant où je pouvais vous laisser. Dès le premier instant de votre vie, vous avez été l'objet de mes soins et de ma vigilance. Je vous ai placé dans ce monde où rien ne manque à vos besoins et à vos innocents plaisirs. J'ai éloigné de vous les dangers qui ont été funestes à tant d'autres. Je vous ai préservé de l'enfer où de moins coupables que vous souffrent, brûlent, gémissent, se désespèrent depuis tant d'années. J'ai fait mourir mon propre Fils pour vous procurer un bonheur éternel. Sont-ce là des motifs pour rejeter mes lois, pour s'opposer à ma volonté, pour me déplaire et se séparer de moi ainsi que vous le faites toutes les fois que vous m'offensez ? *Narra si quid habes ut justificeris*. Quelle perfection me manque-t-il pour mériter que vous me

(1) Is. XLIII. 26.

soyez fidèle ? Grandeur et majesté , puissance et beauté , sagesse et bonté , ne possède-je pas toutes ces qualités que vous pouvez chercher ? Dans quel autre que moi les trouvez-vous pour lui donner la préférence que vous me refusez ? Votre cœur est mon ouvrage , n'est-il pas juste que je le possède ? Ne l'ai-je donc formé , ne l'ai-je racheté au prix de mon sang , qu'afin qu'il s'attache à des objets que je déteste et qui sont infiniment au-dessous de moi ? Je ne le veux , ce cœur , je ne le demande que pour le rendre heureux. Je suis l'unique source de tous les biens , c'est de moi seul qu'il veut les recevoir , et vous le livrez au monde , vous l'abandonnez aux démons , qui ne le veulent que pour le perdre. Qu'est-ce qui peut vous excuser d'en agir de la sorte : *Narra si quid habes ut justificeris.*

Vous ne voulez pas obéir à Dieu , vous qui obéissez aux hommes , de qui vous dépendez ? Les Anges , ces Esprits si nobles et si sublimes , exécutent ses ordres ; les créatures insensibles se soumettent aux lois qu'il leur prescrit ; serez-vous le seul qui ne voudrait pas obéir au Législateur le plus sage et le plus puissant , qui ne commande rien qui ne soit juste , doux et avantageux ? *Dixisti : non serviam* (1). Obligé de vous déclarer pour Dieu , ou pour le péché , vous ne balancez pas. Un modique intérêt , un frivole avantage , un plaisir d'un instant l'emportent sur votre Dieu. Il parle ce Dieu si aimable , il n'est pas écouté ; il presse , il sollicite , il conjure , et il n'est pas respecté , vous l'outragez : le péché s'offre , il plaît , il gagne , vous

(1) Jerem. II 20.

le commettez : vous lui donnez dans votre cœur une place qui n'est due qu'à Dieu.

§ II.

Ce qui augmente la malice du pécheur , c'est qu'il joint l'ingratitude à l'injustice. Comblé des bienfaits de Dieu , non-seulement il les reçoit sans reconnaissance ; mais il en abuse encore , il les tourne contre le souverain Bienfaiteur qui les répand si libéralement sur lui. En vient-on à l'égard des hommes à cet excès d'ingratitude ? Dès qu'ils nous obligent , nous leur sommes fidèles, ou du moins il n'arrive pas qu'on emploie pour les offenser les faveurs que l'on tient de leur générosité. Ah ! s'il se trouvait dans le monde une âme assez noire pour en venir là , quelle idée en aurait-on ? Ne serait-ce pas un monstre dans la société ; car quel autre nom peut-on lui donner ? Ne trouvera-t-on des exemples d'une ingratitude si criante et si odieuse que lorsqu'il s'agira de Dieu ? On tourne contre lui tout ce qu'on reçoit de sa main bienfaisante , et c'est de quoi il se plaint amèrement dans'un Prophète : *Servire me fecisti in peccatis tuis* (1). Oui , dit ce Dieu plein de bonté , vous vous servez de mes propres dons pour m'offenser. Il semble qu'en vous rendant heureux j'aie contribué à vous rendre coupable. Je vous ai donné un esprit , il ne s'occupe que de pensées criminelles ; je vous ai donné une volonté , elle ne forme que des désirs injustes ; je vous ai donné une mémoire , elle ne vous rappelle que des faits odieux ; je vous ai donné un cœur , il se

(1) Is. XLIII. 43. 24.

livre à des sentiments honteux : *Servire me fecisti in peccatis tuis.* J'ai organisé votre corps , je l'anime , je le nourris , et vous en faites sans cesse l'instrument de vos péchés. Il semble que vous n'ayez reçu des yeux que pour satisfaire votre curiosité ; des mains , que pour assouvir votre vengeance ; une langue , que pour manifester votre malignité ; des pieds , que pour courir où la passion vous porte : *Servire me fecisti in peccatis tuis.*

C'est ainsi que les bienfaits de Dieu servent sans cesse aux péchés de ceux qui l'offensent ; il donne de la santé , et on l'épuise dans la débauche , on s'en prévaut pour s'obstiner dans le crime , elle inspire la présomption , elle fait qu'on diffère la pénitence. Dieu donne de la beauté , elle est un piège pour séduire ; il donne de la gloire , elle est une source d'orgueil ; il donne de l'autorité , on l'emploie pour opprimer les autres ; il donne des richesses , on les dissipe dans les plaisirs : *Servire me fecisti in peccatis tuis.*

Quoi donc ! Dieu , par un pur effet de son amour pour nous , sans aucun mérite de notre part , sans aucune obligation de la sienne , nous a fait tout ce que nous sommes , nous a donné tout ce que nous avons ; il n'a jamais discontinué de nous combler de ses bienfaits pour nous engager à le servir , pour nous mettre en état de le glorifier davantage , et les dons qu'il nous accorde seront entre nos mains des armes pour l'outrager !

L'ingratitude du pécheur ne se borne pas là. Il semble qu'il ne serait pas satisfait , s'il était seul à offenser le Seigneur ; il engage les autres à le faire ,

il les y porte par ses exemples et ses maximes , par ses sollicitations et ses menaces. Ah ! perfide ! si l'amour de Dieu est éteint dans votre âme , laissez-le vivre dans le cœur des autres ; si vous ne voulez pas le servir , souffrez au moins que les autres lui soient fidèles ; si vous voulez vous damner , n'empêchez pas que les autres se sauvent.

§ III.

Ce n'est pas assez pour le pécheur , ver de terre , honteux néant ; il s'élève , il se roidit , il s'arme contre le Tout-Puissant : *Nihilum rebelle et armatum*. Quel attentat ! voir la créature lever la main et la porter contre son Créateur , pour me servir des expressions de l'Esprit-Saint : *Tetendit enim adversus Deum manum suam* (1). Un Dieu dont la majesté est infinie , dont la grandeur est immense , dont la puissance n'a point de bornes , dont la bonté est sans mesure , devenir l'objet des rebuts , des mépris , des outrages d'un misérable mortel qui n'est que cendre et poussière : *Ipsi autem spreverunt me* (2). Quel serait le crime d'un vil esclave qui s'opposerait aux ordres de son Roi et qui les mépriserait sous les propres yeux du Monarque , lors même que le Prince presserait , promettrait , menacerait pour se faire obéir ? voilà ce que fait le pécheur. Quelque part qu'il commette son péché , Dieu l'observe , il lui commande ou il lui défend. Les regards et la voix du Tout-Puissant ne font aucune impression sur lui. Quelqu'infâme que soit l'action , il la commet sous les yeux de Dieu , qui sont si purs et si

(1) Job. 25. 25. — (2) Isaï. c. 1. v. 2.

saints. N'en vient-il pas même à ce point d'insolence , de s'applaudir lorsqu'il a péché , de se faire un sujet de joie de ce qu'il a pu satisfaire sa passion. Combien de fois s'en glorifie-t-il , jusque-là même qu'il s'impute le mal qu'il n'a pas commis , au lieu d'en rougir , de s'en humilier et d'en gémir. *Lætantur cum malefecerint, et exultant in rebus pessimis... (1) peccatum suum quasi Sodoma prædicaverunt (2).*

Pour pécher avec plus de liberté , il voudrait qu'il n'y eût point de Dieu ; il le désire au fond de son cœur : *Dixit insipiens in corde suo : non est Deus (3).* Il voudrait que Dieu ne fût pas infiniment éclairé pour connaître nos péchés , infiniment saint pour les haïr , infiniment sage pour les défendre, qu'il n'eût ni justice pour les condamner , ni puissance pour les punir.

La foi nous apprend qu'on renouvelle la Passion et la mort de Jésus-Christ chaque fois qu'on offense Dieu mortellement. *Rursùm crucifigentes sibimetipsis Filium Dei (4).* Le pécheur , instruit de cette vérité n'en est point touché. Il prépare dans son cœur une croix à notre aimable Sauveur , beaucoup plus honteuse que celle où les Juifs l'attachèrent. Qu'aurait-on dit , si après la résurrection de notre Seigneur il se fût trouvé un nouveau Judas , assez perfide pour vouloir le livrer une seconde fois à la fureur des Juifs ? Le pécheur est ce cruel disciple , qui livre encore notre divin Rédempteur à ses plus grands ennemis. Les passions déréglées , les habitudes criminelles , les péchés mortels , qui sont dans l'âme de ce pécheur , sont

(1) Prov. c. 2. v. 14. — (2) Isaï. c. 3. v. 9.

(3) Psal. 13. v. 1. — (4) Hebr. cap. 6. v. 6.

autant d'ennemis de Jésus-Christ qui renouvellent sa mort : *Rursùm crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.*

Oui , pécheurs , dit saint Pierre Damien , vous renouvelez la passion du Fils de Dieu. Vos désordres sont des épines pour lui. Vous clouez ses mains par vos actions criminelles , vous percez ses pieds par vos mauvaises démarches , vous lui ouvrez le côté par votre obstination dans le mal : les péchés que vous commettez , sont autant de coups qui le déchirent , autant de plaies que vous lui faites , ainsi qu'il s'en plaint lui-même : *Suprà dorsum meum fabricaverunt peccatores* (1). Cet aimable Rédempteur est mort pour détruire le péché , et vous le faites revivre ; ses tourments , qui devraient vous toucher , ne servent qu'à vous rassurer dans le crime. Jésus-Christ a donné son sang pour nous racheter ; il ne veut pas nous perdre , dites-vous , il est plein de miséricorde , il nous pardonnera. Sous ce prétexte vous multipliez vos péchés , vous différez votre pénitence. Quelle malice et quelle cruauté ! Se servir de la bonté de celui qu'on outrage , s'en prévaloir pour l'offenser avec plus de hardiesse et de liberté !

Ceux qui en agissent ainsi ne pensent pas qu'ils sont entre les mains de Dieu , qui peut se venger et les perdre. Ce Dieu puissant dont la volonté s'exécute quand il lui plaît , sans délai et sans obstacle , n'a qu'à vouloir , et ces pécheurs ne seront plus , la mort les enlèvera , l'enfer les engloutira. Chaque jour en fournit des exemples ; il n'est point de pécheur qui ne puisse l'éprouver et qui ne le mérite, plusieurs l'éprou-

(1) Ps. 428. v. 3.

vent en effet à l'instant qu'ils offensent le Seigneur ; comment peut-on s'y exposer ! Quoi ! je ne suis qu'un atome en la présence de mon Dieu ! Un désir et un instant lui suffisent pour m'enlever , me juger et me condamner ! Peut-être qu'il a résolu de le faire , et qu'il n'attend que ce péché pour éclater sur moi ! cependant je provoque sa colère et j'irrite sa fureur. Il semble que je l'excite à exécuter l'arrêt qui doit me condamner à des flammes éternelles. Je n'oppose qu'un souffle de vie entre le péché que je commets et l'enfer qui doit le punir. Ce souffle de vie dissipé , mon âme est perdue , tout est perdu pour moi sans ressource et sans consolation ! Je suis tranquille dans ce danger , le plus grand que je puisse trouver ! Je m'obstine à déplaire et à désobéir à mon Dieu qui est si aimable et si bienfaisant , si juste et si saint , si puissant et si redoutable ! Telle est la conduite du pécheur : c'est en vain que la grâce lui découvre son aveuglement , il n'écoute que sa passion. Dès qu'il trouve l'occasion de la satisfaire , ce qu'il doit à Dieu et ce qu'il se doit à lui-même , la voix du Ciel et les horreurs de l'enfer ne peuvent l'arrêter.

§ IV.

Si tous ces traits de malice rendent le péché si odieux dans le simple Fidèle , qu'ils doivent le rendre énorme dans un Ministre des saints autels. Ah ! l'injustice est bien plus criante, l'ingratitude plus noire, la perfidie plus honteuse , et la témérité plus criminelle dans les Ecclésiastiques lorsqu'ils offensent Dieu. Pourquoi cela ? C'est qu'ils ont plus de lumières que le simple Fidèle , qu'ils sont mieux instruits des

volontés du Seigneur , qu'ils connaissent mieux ce qu'il nous ordonne et ce qu'il nous défend dans l'Evangile , puisqu'ils en sont les dépositaires , les interprètes , et les défenseurs , et qu'ils sont chargés de l'expliquer et de le faire observer aux autres. *Scienti legem et non facienti peccatum est grande* (1). L'ignorance qui peut quelquefois excuser les gens du monde, ne saurait justifier un Prêtre: elle ne sert qu'à le rendre plus coupable. La transgression de la loi et l'ignorance de la loi sont en lui un double péché. Il doit la connaître et l'observer , deux obligations indispensables qui demandent de lui une fidélité plus exacte.

D'ailleurs , l'étude propre à un Prêtre fait qu'il connaît mieux que le simple Fidèle les amabilités et les perfections de Dieu , il connaît mieux par conséquent combien il est juste de l'aimer , de lui obéir et de lui plaire. Il a une connaissance plus parfaite que le simple Fidèle , de la malice que renferme le péché , des effets qu'il produit , des châtimens qu'il attire. En être instruit , autant que le sont , ou que doivent l'être les Ministres des saints autels , et cependant offenser Dieu , cela ne doit-il pas les rendre plus coupables ?

S'ils ont plus de lumières que les simples Laïques , ils ont aussi plus de motifs qui les obligent d'éviter le péché. Tout homme doit s'en préserver , parce qu'étant l'ouvrage de Dieu il ne doit jamais s'élever contre l'Auteur de son être. Tout chrétien doit fuir tout péché , parce qu'il s'est engagé dans le Baptême , à le détester et à y renoncer. Tout Prêtre est encore plu

(1) S. Amb. de dignit. Sacerd. cap. 3 , circa finem.

étroitement obligé de le combattre et de l'éviter , parce qu'en entrant dans le Sanctuaire , en se consacrant à Dieu d'une manière spéciale et solennelle , il s'est engagé à une vie plus pure et plus parfaite que celle des simples Fidèles. La dignité et la sainteté de son état l'exigent de lui. Les fonctions qu'il exerce , les mystères qu'il célèbre, les Sacrements qu'il administre , la parole qu'il annonce , les louanges qu'il chante , les prières qu'il adresse à Dieu , les offrandes qu'il lui présente, l'instruction et le bon exemple qu'il doit au peuple , sont pour ce Prêtre autant de motifs qui doivent l'éloigner du péché , avec plus de soin encore , que ceux qui ne sont pas chargés du sacré ministère.

Aux lumières et aux motifs ajoutons les moyens qu'il a pour éviter le péché. Moyens plus puissants et plus abondants que ceux que Dieu donne au commun des Chrétiens. Un Ministre des saints autels est le dispensateur des grâces du Seigneur ; les plus choisies sont pour lui. Dieu les proportionne à la sublimité du rang auquel le Sacerdoce nous élève, à l'excellence des fonctions que nous exerçons, au nombre des obligations que nous contractons. Or , comme il n'est point de rang plus élevé , de fonctions plus augustes , d'obligations plus étendues que celles d'un Prêtre , il n'est aussi personne qui reçoive des grâces si précieuses et si multipliées , pour se défendre contre les traits que le démon voudrait porter à sa vertu. De plus , son état lui interdit les emplois profanes qui ne sont que trop souvent une source féconde de péchés. L'habit saint , dont il est revêtu , l'éloigne d'une infinité d'occasions et le délivre d'un grand nombre

d'affaires qui sont si funestes à l'innocence des gens du monde. L'Office divin qu'il récite , la parole de Dieu qu'il médite et qu'il annonce sont également propres à lui remplir l'esprit de pieuses réflexions et le cœur de saintes affections. Quoi de plus capable de lui inspirer l'horreur du péché !

C'est surtout dans le saint sacrifice qu'il offre si souvent sur nos autels , qu'il peut puiser une force merveilleuse pour résister aux tentations les plus violentes. Si , avec tant de moyens pour éviter le péché, un prêtre le commet, n'est-il pas bien coupable? Il l'est d'autant plus qu'il exerce son ministère sans fruit ; ou du moins il ne s'en acquitte pas avec tout le succès qu'il pourrait avoir. Chargé d'arrêter les désordres, de bannir les scandales qui désolent l'Eglise, il n'ose reprendre dans les autres des péchés qu'il commet lui-même. S'il les reprend , c'est à sa honte et à sa condamnation , tandis qu'il dit aux pécheurs , soyez fidèles à votre Dieu , sa propre conscience lui dit , pourquoi l'offensez-vous ? *Cur hæc quæ dicis ipse non facis ?* comment inspirera-t-il aux autres la haine de ce qu'il chérit ? Pour reprendre il faut du zèle , pour toucher il faut de l'onction ; doit-on l'attendre d'un Prêtre qui ne craint pas d'offenser Dieu dont il est le Ministre ? Avec quelle indifférence voit-il qu'on outrage le Seigneur , avec quelle froideur parle-t-il à ceux qui transgressent sa loi ? aussi coupable qu'eux , comment pourra-t-il les sanctifier ? *Qui sibi nequam est cui alii bonus erit ?* (1). Ah ! sa propre perte sera suivie de celle de plusieurs autres , et cela seul doit

(1) Eccl. 24. 5.

suffire pour nous montrer quel degré de malice renferment les péchés des Prêtres.

Il faut que le Seigneur en soit bien offensé , puisqu'il ordonne dans le Lévitique (1) de lui offrir un sacrifice aussi grand pour le péché d'un seul Prêtre que pour ceux de tout le peuple. Cela nous apprend , dit saint Chrysostôme que les péchés d'un seul Prêtre offensent Dieu plus grièvement que tous ceux d'un peuple entier. *Quod quidem quid aliud signat , quàm Sacerdotis vulnera majori medicamento atque auxilio indigere , atque adeò tanto quanto conjuncta simul universi populi vulnera indigent ? Porro majori nequaquam indigerent , nisi ea graviora forent* (2).

Aussi voyons-nous dans les Livres sacrés que Dieu se plaint plus amèrement des péchés de ses Ministres que de ceux du reste des hommes (3). Oui , dit le Seigneur lui-même , si un ennemi déclaré , si un infidèle qui ne m'adore pas, si un hérétique qui n'écoute pas mon Eglise , si un Chrétien lâche et indévot m'outrageaient , je pourrais dissimuler l'injure , l'excuser et la supporter. *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique* (4) : Mais vous, qui par tant de motifs deviez vivre avec moi dans l'union la plus intime et la plus parfaite ; vous , avec qui j'ai contracté une alliance si étroite et si solennelle en vous honorant du Sacerdoce : *Tu verò homo unanimitis* (5) : Vous que j'ai établi le chef de mon peuple , vous , qui êtes chargé de lui intimer mes ordres , de

(1) Levit. cap. 4. v. 3. et 13. — (2) Saint Chrysost. l. 6. de Sacerd. cap. 11. — (3) V. B. Laurent. Justiniani de Comp. Christ. perf. n. 26. — (4) Ps. 54, v. 13. — (5) Ibid. v. 14.

le conduire , de le gagner , de me l'attacher : *Dux meus*. Vous , que j'ai choisi par préférence à tant d'autres , pour vous confier le ministère que vous exercez , vous , à qui j'ai donné tant de marques de mon amour et de ma confiance : *Notus meus*. Vous , que j'admets à ma table où je vous nourris de mon sacré Corps et de mon Sang précieux : *Qui simul mecum dulces capiebas cibos* (1). Vous , qui tenez ma place dans mon Temple adorable , où vous commandez , où vous jugez , avec promesse de ma part que je consentirai à tout ce que vous ferez en mon nom : *In domo Domini ambulavimus cum consensu* (2). Faut-il que je reçoive de votre part l'outrage le plus sensible ? Devais-je l'attendre d'un Ministre de mes autels , chargé par état et par devoir de me faire honorer , aimer et servir ? Une mort imprévue , prochaine et funeste , des malheurs sans nombre , sans interruption et sans fin , tel sera votre partage et de ceux qui vous imitent. *Veniat mors super illos : et descendant in infernum viventes* (3). Ces châtimens, dont Dieu punit les péchés des Ecclésiastiques, seront le sujet du chapitre suivant.

(1) Ps. 54. v. 15. — (2) Ibid. — (3) Ibid. v. 16.

CHAPITRE VI.

Avec quelle sévérité les péchés des ecclésiastiques sont punis en cette vie et dans l'enfer.

§ I.

Nous ne pouvons aimer le péché sans nous haïr de la haine la plus funeste. *Qui autem diligit iniquitatem, odit animam suam* (1). Le même instant qui voit l'homme pécheur, le voit misérable. S'il ne sent pas toujours son malheur, il n'en est pas moins réel et moins déplorable. Eh ! peut-il y en avoir un plus grand que de perdre l'amitié de Dieu ? car voilà ce que produit le péché mortel ; Dieu déteste ceux qui le commettent, il les regarde, comme nous regardons un ennemi. Ils ne lui appartiennent plus, il les laisse au démon qu'ils ont choisi pour maître. *Voca nomen ejus : non populus meus* (2) Avant de commettre le péché on trouve en Dieu un père plein de tendresse et de miséricorde, un Maître doux et libéral, mais au moment qu'on l'offense mortellement, on encourt sa disgrâce et son indignation, on trouve en lui un Juge irrité, un Vengeur sévère. *Odisti omnes qui operantur iniquitatem* (3). Hélas ! connaît-on ce que c'est que de perdre l'amitié de Dieu, en qui l'on trouve tout, et sans lequel on ne possède rien. Ennemi de l'Auteur de tous biens, éloigné de celui qui en est l'unique source, ne doit-on pas attendre une terrible suite de tous les malheurs. *Væ eis quoniam recesserunt à*

(1) Ps. 10. v. 6. — (2) Osée 1. v. 9. — (3) Psal. 5. v. 7.

me (1). Tel est l'arrêt que Dieu porte contre ceux qui l'offensent. Quoi de plus capable de nous effrayer? Serions-nous tranquilles, si nous savions qu'un puissant Monarque est indigné contre nous? N'a-t-on pas vu des courtisans mourir de chagrin et de tristesse, parce qu'ils avaient perdu les bonnes grâces de leur roi? Serions-nous insensibles, serions-nous indifférents en nous voyant dans l'inimitié du souverain Créateur, dignes de son courroux et dans le danger de devenir les victimes de ses vengeances? Pourrait-il se faire que nous renoncassions sans regret à son amitié? En la perdant nous perdons tout, serions-nous tout consolés en faisant cette perte? Ah! si l'on ne sent pas ce que c'est que de perdre l'amitié de Dieu, c'est qu'on ne connaît pas ce que c'est que de la posséder. Quoi qu'il en soit, le péché est un ennemi cruel qui nous enlève un si grand bien qu'il nous est si avantageux de conserver. *Minum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus* (2).

Cette perte est suivie de celle de la grâce sanctifiante, de ce trésor inestimable qui est le prix du sang de Jésus-Christ, le fruit de ses travaux et de ses mérites, de ses souffrances et de sa mort. Par un seul péché mortel on perd ce don précieux de la grâce qui nous unit à Dieu, qui nous rend l'objet de son amour et de ses complaisances, qui nous élève à la qualité de ses enfants, nous met au rang des Saints, nous égale aux Anges, et nous mérite le ciel.

La grâce perdue, nous perdons tout le mérite et tout le fruit des bonnes œuvres que nous avons faites.

(1) Qsée, c. 7. v. 43. — (2) Tren, cap. 1. v. 10.

Nous aurions passé notre vie dans la pratique des vertus les plus sublimes, les plus héroïques, les plus éclatantes, si nous commettons un seul péché mortel, si nous mourrons sans l'expier, tout est enlevé, tout est dissipé, tout est détruit; nous n'en serons pas moins condamnés et moins tourmentés durant l'éternité.

Ces châtimens ne sont pas toujours ce qui touche davantage la plupart des pécheurs. Les maux temporels font souvent plus d'impression sur eux; or le péché en est la cause la plus ordinaire. *Miseros autem facit populos peccatum* (1). Combien en est-il qui seraient moins misérables, s'ils étaient moins coupables? Dieu ne peut les gagner par ses bienfaits, ne méritent-ils point d'éprouver ses vengeances? Il ne punit pas toujours au moment qu'on l'offense. La joie et l'abondance sont souvent le partage des plus grands pécheurs, mais un temps viendra où les choses changeront. Tout s'accumule dans les trésors de sa colère, l'orage se forme, il éclatera. Ils ne seront pas toujours si heureux et si tranquilles, ces hommes dont le sort nous paraît si doux. Je m'en vengerai, dit le Seigneur, je peux le faire quand il me plaira, et ils ne pourront se soustraire aux châtimens que je leur prépare. *Mea est ultio, et ego retribuam in tempore* (2). Les jours de leur prospérité finiront, les malheurs qui doivent les accabler approchent, je vais en hâter le moment, ils touchent au terme où j'ai résolu de les punir. *Juxta est dies perditionis et adesse festinant tempora* (3). Toutes les créatures sont armées pour me venger; je n'ai qu'à parler, elles serviront mon

(1) Prov. cap. 4. v. 34. — (2) Deut. cap. 32. v. 35. — (3) Ib.

courroux. Disgrâces , humiliations , perte de biens , maladies, la mort même, tout est à ma disposition. Ils l'éprouveront ces pécheurs qui m'offensent avec tant de sécurité. *Congregabo super eos mala et sagittas meas complebo in eis* (1).

C'est surtout sur les Ministres des saints autels que le péché attire les plus grands châtimens , nous voyons d'abord qu'il les rend très-méprisables. Les personnes du monde , qui aiment le moins la vertu , la veulent dans un Prêtre. Les fautes qu'on lui voit commettre deviennent l'objet de la censure et des railleries du public. Il perd l'estime et la confiance de ceux qui le connaissent. Ils n'ont plus pour lui que de la haine et du mépris. Il péchera par surprise , on croit qu'il le fait par malice ; il n'est tombé qu'une fois dans ce péché, on pense qu'il s'y livre par habitude. Sa chute est bientôt connue ; elle devient le sujet de presque toutes les conversations ; on s'en entretient dans les places publiques ; la ville , le diocèse , (peut-être même le royaume entier) en parlent. Quoi qu'il en soit , le monde qui souffre de grands désordres dans les laïques est inexorable sur les péchés des Ecclésiastiques ; il remarque, il exagère et condamne toutes les fautes dont ils se rendent coupables ; il se plaît à les couvrir d'opprobre et de confusion. Dieu le permet pour les punir, ainsi que le déclare le texte sacré. *Ad vos mandatum hoc , o sacerdotes... vos autem recessistis de via et scandalizastis plurimos in lege... propter hoc et dedi vos contemptibiles et humiles omnibus populis* (2).

(1) Deut. v. 23. — (2) Malac. cap. 2. v. 4. 8. 9.

Ce n'est pas seulement envers le peuple qu'un Prêtre se rend méprisable par ses péchés. Il devient odieux à ses propres Confrères dont la conduite est régulière. Ils l'évitent autant qu'ils peuvent, ils se croiraient déshonorés s'ils conservaient quelque relation avec lui. Ils craindraient qu'on ne les accusât d'être les imitateurs de sa conduite. Pour ce qui est de ses Supérieurs, il n'ose paraître devant eux. Combien n'est-il pas humilié et mortifié par les reproches et les avis qu'il en reçoit ? Son indignité reconnue fait qu'on le laisse sans bénéfice. Il passe les jours les plus tristes dans la pauvreté et le mépris, parce qu'il vit dans le relâchement et dans le péché.

Que si l'hypocrisie de cet Ecclésiastique peut soustraire aux yeux des hommes les péchés qu'il commet, il ne peut se les cacher à lui-même, sa conscience les lui rappelle sans cesse : Dieu l'a placée au milieu de nous pour servir dès ce monde d'instrument à sa justice. Elle porte jusqu'au fond de l'âme le trouble, l'amertume et le chagrin. C'est une voix importune qui crie continuellement, c'est un aiguillon qui pique sans ménagement, c'est un ver qui ronge sans relâche : elle est, selon saint Bernard, un témoin qui accuse, un Juge qui condamne, un bourreau qui tourmente et qu'on porte toujours avec soi. Elle s'élève surtout contre un Ministre des saints autels, lorsqu'il est tombé dans des fautes graves. Tout lui retrace l'horreur de son infidélité et de sa perfidie. S'il confesse, l'état déplorable de ses Pénitents lui rappelle le sien. S'il prêche, tandis qu'il crie au peuple, fuyez le péché, sa conscience lui dit, pourquoi le commettez-vous ? S'il monte à l'autel, un reste de religion lui

retrace l'horreur de sa conduite. S'il assiste les mourants , le spectacle de la mort qu'il a sous les yeux l'alarme et le consterne , les remords et la crainte le saisissent , l'inquiètent et le déchirent. Que si cela ne fait aucune impression sur lui , c'est le plus terrible des châtimens, c'est une marque de son aveuglement, une preuve de son endurcissement, un présage de sa réprobation. Il tombera dans l'impénitence, il mourra dans le désespoir , l'enfer sera son partage ; faisons quelques réflexions sur les châtimens qu'il éprouvera durant l'éternité dans cet abîme de douleurs.

§ II.

Entrons en esprit dans cette fournaise embrasée par la colère de Dieu. Considérons-y , à la sombre lueur des flammes éternelles , ce Prêtre dont la vie était autrefois si douce et si tranquille. Pourvu d'un bénéfice honorable et gracieux , il y trouvait tout ce qui pouvait flatter son amour-propre et satisfaire sa cupidité. Distingué dans le rang qu'il tenait dans le Clergé , enrichi par les revenus qu'il recevait du Sanctuaire , rien ne manquait à son bonheur. L'abondance des richesses , la variété des plaisirs , le faste des grandeurs ne lui laissaient rien à désirer et qu'il pût envier aux gens du monde.

Tout est passé pour lui dans ce monde où il n'est plus , tout sera éternel pour lui dans l'enfer où il se trouve. Les choses sont bien changées , le voilà pour toujours fixé dans un état bien différent de celui qu'il a quitté. Il ne lui reste plus , de tous les avantages dont il jouissait , que l'éternel repentir d'en avoir abusé : maintenant précipité , abîmé , confondu dans

un lieu d'horreur et de supplices , il se voit privé de tout ce qui faisait autrefois ses délices et sa consolation : il ne lui reste plus que ses péchés et ses tourments.

Ce qui met le comble à sa douleur, c'est qu'il se voit privé de Dieu. Cette privation nous est maintenant peu sensible , parce que nous trouvons en ce monde d'autres objets qui nous dissipent , qui nous plaisent et nous occupent. Il n'en est pas ainsi en l'autre vie. Un réprouvé , après sa mort , n'aperçoit que deux objets : Dieu et l'enfer. Dieu avec toutes ses amabilités et toutes ses perfections ; l'enfer avec toutes ses horreurs et tous ses tourments. Dieu qu'il ne possédera jamais , l'enfer où il brûlera toujours. Il se sent porté vers Dieu qu'il connaît alors être l'objet de notre félicité ; il voudrait éviter l'enfer où il n'aperçoit que des supplices ; dans quelle désolation ne le jettent pas des désirs si violents ? Ah ! c'est alors qu'il connaît quel malheur c'est pour lui d'avoir abandonné le Seigneur son Dieu. *Scito et vide, quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum* (1). Voilà le reproche que sa conscience lui fera éternellement. Insensé, tu méprisais Dieu, tu n'as rien fait pour le posséder , tu lui as préféré un plaisir d'un instant. Epreuve maintenant combien il est amer et douloureux d'avoir perdu ce Dieu si bon , qui t'a si tendrement aimé , qui t'a si souvent prodigué ses faveurs , qui s'est sacrifié pour toi , qui t'avait placé au rang de ses Ministres , et qui te rendrait maintenant heureux , si tu l'avais mieux servi. *Sito et vide etc.* Apprends , malheureux ,

(1) Jerem, cap. 2. v. 49.

apprends que les horreurs de ta prison , la pesanteur de tes chaînes , la cruauté de tes bourreaux , la violence de tes tourments, les flammes qui t'environnent, les remords qui te déchirent, les regrets qui te dévorent , les gémissements qui t'accablent , sont encore plus supportables que la perte de ton Dieu.

Que cette perte sera sensible à un Pasteur des âmes ! Quoi donc ? ce Prêtre que Dieu avait préféré à tant d'autres , par le choix le plus glorieux , pour être le dispensateur de ses mystères , le distributeur de ses grâces, et, pour dire quelque chose de plus, ce Prêtre qui tenait sur la terre la place de Dieu même , sera donc haï, rejeté , abandonné de ce Dieu puissant , dont la main bienfaisante l'avait élevé au rang le plus sublime. Quelle douleur pour lui , quand il se dira : j'étais le Ministre du Seigneur , j'approchais de lui de si près , je l'immolais sur ses autels , et je serai éternellement privé de sa présence ; tandis que les simples Fidèles, à qui je l'ai fait connaître et par qui je l'ai fait servir , ne cesseront jamais de le louer et le bénir, j'en serai éloigné, je le maudirai , je le détesterai. Il n'y a plus de Dieu pour moi. Je me trompe, je trouve un Dieu irrité, un Dieu inexorable. *Mutatus es mihi in crudelem* (1). N'ai-je eu durant la vie une connaissance plus parfaite de sa beauté, de ses amabilités et de ses perfections , que pour avoir durant l'éternité une douleur plus amère de l'avoir perdu.

Ce qui rend aux réprouvés cette perte de Dieu encore plus sensible , c'est la vue du Ciel. Quel objet

(1) Job , cap. 30. v. 24.

pour un damné ! Le Ciel ! cette sainte demeure ! ce séjour de gloire où tous les biens et tous les plaisirs abondent ! *Peccator videbit*. Il le verra , mais uniquement pour mieux sentir ce qu'il a perdu en le perdant. Il le verra , mais sans espérance d'y jamais entrer. Il le verra , mais avec le regret de l'avoir perdu pour un rien , par sa faute et pour une éternité , *Peccator videbit*. Bien loin que cette vue du Ciel excite dans ce malheureux damné , la joie pure et solide qu'elle fait naître dans les Saints, elle ne servira qu'à le jeter dans la fureur et dans le désespoir. *Videbit et irascetur* (1). Il en concevra du dépit , il en frémira de rage, il se trouvera dans l'impuissance d'exprimer sa douleur , un morne silence , une sombre tristesse feront sentir quel en est l'excès. *Dentibus suis fremet et tabescet*. Un instinct naturel , de violents mouvements le porteront vers le Ciel ; il souhaitera avec une ardeur sans égale d'y entrer ; vains efforts , désirs inutiles , il en sera rejeté pour toujours. *Desiderium peccatorum peribit*. Il portera sans cesse les yeux vers cet heureux séjour , et le bonheur dont on y jouit le tourmentera plus cruellement que les flammes de l'enfer selon la pensée de saint Pierre Chrysologue. *Plus torquentur Cælo quam gehennâ*.

Que cette vue sera désolante pour un Prêtre ! durant sa vie , il annonçait aux autres les délices qu'on goûte dans le Ciel , il excitait en eux le désir de l'acquérir, il leur en proposait les moyens, il leur en facilitait les voies. Il verra un grand nombre de Fidèles qui auront profité de ses enseignements et

(1) Ps. III. v. 10.

que Dieu rend heureux dans sa sainte demeure , il saura qu'ils sont placés dans le ciel , tandis qu'il se verra précipité dans l'abîme de l'enfer. Quel regret pour lui de n'avoir pas suivi la voie qu'il a prescrite aux autres, d'être privé d'un bonheur infini qu'il leur a procuré ! Quel désespoir pour ce Ministre du Seigneur , lorsqu'il se dira : le Ciel pouvait être mon héritage , j'avais tant de secours pour y régner éternellement , il n'a tenu qu'à moi de m'en assurer la possession , et je n'y entrerai jamais. J.-C. est mort pour mon salut , j'avais tout ce qu'il fallait pour me sauver ; par mes soins et par mes travaux plusieurs se sont sauvés, et moi je ne le suis pas. Il n'y a plus de paradis pour moi ! Ames que j'ai instruites en prêchant la parole de Dieu , âmes que j'ai sanctifiées en administrant les Sacrements de l'Eglise , vous goûtez la félicité des Saints, et moi, malheureux , je n'aurai jamais de part à votre bonheur.

§ III.

La perte de Dieu , la privation du Ciel n'est pas toujours ce qui touche le plus. La plupart des hommes en sont réduits à ce point d'insensibilité , que pour faire quelque impression sur eux, il faut qu'on leur représente avec les couleurs les plus vives les flammes de l'enfer. Mais qui peut exprimer ce qu'elles font souffrir aux damnés ; il n'y a que ceux qui l'éprouvent qui puissent le concevoir. Malheureuses victimes que ces flammes tourmentent, sortez du milieu de vos brasiers. Faites couler sur nous une étincelle du feu qui vous dévore. Faites-nous entendre un de ces cris lamentables que la douleur et le désespoir

vous arrachent sans cesse. Venez , âmes infortunées , dites-nous quel est l'excès de vos tourments. Mon esprit se confond , ma raison s'égare , les expressions me manquent , je suis effrayé , consterné , abattu, je me perds en considérant les maux que vous endurez. Ah ! si la seule idée de vos peines fait sur moi de si grandes impressions , hé ! qu'est-ce donc que de les souffrir ces peines ?

Toucher du feu , quelle douleur ! marcher sur du feu, quel tourment ! être brûlé à petit feu , quel supplice ! mais vivre toujours dans le feu , être toujours investi de brasiers ardents , se voir continuellement environné de flammes , quel cruel état ! C'est celui d'un damné. Il ne voit , il ne touche , il ne sent que du feu , c'est l'air qu'il respire , le souffle qu'il rejette , la nourriture qu'il reçoit.

Mais ce réprouvé a été honoré du Sacerdoce ; sera-ce donc le partage d'un Ministre du Seigneur ? Oui , ce sera son partage ; et s'il est distingué des autres , ce sera par la sévérité des châtimens qu'il recevra. *Potentes autem potenter tormenta patientur* (1). Son supplice sera proportionné à son rang. Sa qualité de Prêtre augmentait la grièveté de ses péchés , elle fait aussi qu'on augmente la rigueur de ses tourments. *Duplici contritione contere eos*. Qu'il soit doublement puni , dit le Seigneur , qu'il le soit pour avoir déshonoré sa qualité de Chrétien, et pour avoir profané son état de Prêtre. Qu'il soit puni pour les péchés qu'il a commis , et pour ceux qu'il a fait commettre par les scandales qu'il a donnés. *Duplici contritione contere eos* (2). Qu'il soit puni pour n'avoir pas

(1) Sap. cap. 6. v. 7. — (2) Jerem. cap. 17. v. 18.

sanctifié son âme par la pénitence , et pour n'avoir pas sauvé par son zèle celles dont il était chargé. Il n'a rempli ni les devoirs de la Religion ni ceux du Sacerdoce , il mérite un supplice plus rigoureux , qu'il le reçoive. *Duplici contritione contere eos.*

Rien n'égale les peines qu'il endure. Dieu lui fait sentir tout ce que sa colère peut lui inspirer de plus sévère , et tout ce que sa puissance peut trouver de plus douloureux. Il éprouve tout ce qui peut affliger, humilier et tourmenter. Dans son esprit il n'y a qu'erreur , aveuglement , perplexités , pensées désolantes et funestes. Son imagination est continuellement alarmée , troublée , inquiétée par de noires et affreuses images. Son cœur est toujours déchiré par de cruels remords, par de cuisants regrets et de furieuses passions. Il est mutuellement agité par la haine et la crainte , la colère et l'envie , le dépit et la rage. Sa volonté est sans cesse combattue par des désirs contraires : il veut toujours ce qu'il n'obtiendra jamais , et il ne veut jamais ce qu'il aura toujours. Il ne peut ôter de sa mémoire le souvenir importun des péchés qu'il a commis , des biens qu'il a perdus , des grâces qu'il a méprisées et des maux auxquels il est condamné. Lorsque son corps sera ressuscité , il ne sera pas moins tourmenté durant l'éternité. Ses yeux ne s'ouvriront que pour voir des spectres effrayants , d'horribles fantômes , d'affreux démons et les instruments de son supplice. Son ouïe n'entendra que des blasphèmes exécrables , d'effroyables imprécations , de tristes gémissements. Son odorat est rempli d'une infection insupportable ; enfin , dans le seul tourment du feu qui le brûlera sans le consumer , il endurera

tous les tourments. *In uno igne omnia tormenta sentiunt*, dit saint Jérôme.

Combien n'aura-t-il pas à souffrir de la part des damnés, avec lesquels il se verra confondu. Rappelons-nous ce que l'Écriture Sainte nous dit de la chute du Roi de Babylone dans le profond abîme de l'enfer, appliquons-le à un Prêtre réprouvé. L'élévation de son rang ne l'empêche pas de tomber dans ce lieu d'horreur, à peine y est-il précipité, qu'ils s'empressent tous de lui témoigner combien ils sont surpris de le voir avec eux. *Infernus subter conturbatus est in occursum adventûs tui* (1). Chacun fixe sur lui ses regards, le considère et l'examine. *Qui te viderint ad te inclinabuntur teque prospicient* (2). Ils l'humilient et le désolent par de piquantes railleries et des reproches amers. Quoi ! un homme comme vous venir ici, lui disent-ils, comment est-ce que le bras de Dieu vous a frappé ainsi que le dernier d'entre nous ? Vous voilà couvert des mêmes plaies, livré aux mêmes douleurs. Vous vouliez nous apprendre à nous en garantir, et vous n'avez pas pu vous y soustraire. *Universi respondebunt, et dicent tibi : et tu vulneratus es sicut et nos* (3). Nous voilà maintenant semblables malgré la disproportion qu'il y avait sur la terre entre votre état et le nôtre. *Nostrî similis effectus es*. Vous êtes, ainsi que nous, banni du Ciel pour une éternité. Dieu vous avait donné le pouvoir de l'ouvrir et de le fermer, vous nous en montriez les voies, comment avez-vous pu vous en écarter ? Vous étiez la lumière du monde, comment avez-vous

(1) Isaï, cap. 44, v. 9. — (2) Ibid, v. 16. — (3) Ibid, cap. 44, v. 10.

pu venir dans ce lieu de ténèbres ? *Quomodo cecidisti de Cælo Lucifer ?* (1). Quoi donc, un Prêtre en enfer, lui qui devait en préserver les autres ! Considérez la place que vous teniez sur la terre et voyez celle que vous occupez ici. *Ad infernum detraheris in profundum lacu* (2). Que lui diront tant d'infidèles qui n'ont pas connu comme lui qu'il y avait un enfer, et tant de Chrétiens qui n'ont pas eu les mêmes secours pour l'éviter. Que doit-il attendre de ceux dont il aura négligé le salut, que son zèle n'aura pas secourus, que son indulgence aura perdus, qu'il n'a pas instruits comme il devait, et auxquels il n'a pas administré les Sacrements lorsqu'il le fallait ? Ils lui imputeront leur damnation, ils la lui reprocheront durant une éternité.

Ce mot d'éternité met le comble au désespoir d'un réprouvé. Quelque malheureux qu'il soit, ce serait pour lui une consolation, s'il pouvait espérer qu'après des millions d'années ses maux doivent finir. Quel bonheur pour lui, si la mort pouvait terminer le cours de ses douleurs, après qu'il se sera écoulé autant de siècles qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer et de grains de sable sur la terre. Lorsqu'il était en ce monde, mourir était pour lui la plus grande peine, vivre est maintenant son plus grand tourment. O vie plus funeste que toutes les morts ensemble, que ne peux-tu finir. Voûtes brillantes, tombez sur moi, écrasez-moi sous vos ruines. Dieu des vengeances, par grâce, anéantissez-moi ! Désirs inutiles, il vivra toujours pour toujours souffrir. *Desiderabunt mori et fugiet mors ab*

(1) Isai. cap. 14 .v. 12. — (2) v. 15.

eis. (1). C'est alors que le démon pourra véritablement dire à ce damné pour le désespérer de ce qu'il dit autrefois à nos premiers pères pour les flatter. *Nequaquam mortem moriemini* (2). Non, vous ne mourrez pas, soyez-en assuré, l'immortalité sera votre partage; votre âme et votre corps vivront une éternité. *Nequaquam mortem moriemini.* O éternité ! que ton souvenir est terrible. Toujours les tourments les plus rigoureux, jamais le soulagement le plus doux. *Toujours, jamais.* Ces deux mots font frémir en cette vie, que sera-ce donc en enfer ? On veut de la variété dans les plaisirs. Si l'on était obligé de goûter toujours le même, quelque agréable qu'il fût, la continuité le rendrait bientôt amer, il lasserait et cesserait d'être un plaisir. Que devons-nous donc penser d'une continuité de tourments infinis dans leur nombre, insupportables dans leur espèce, éternels dans leur durée.

Être toujours retenu malade dans un lit, être toujours enchaîné dans un cachot, n'avoir jamais ni santé, ni repos, quelle peine serait-ce en cette vie qui est si courte ! être toujours couvert de brasiers, environné de flammes, ne pouvoir jamais se soustraire à la colère de Dieu, à la rage des démons, quel supplice ! Lorsqu'une violente douleur nous fait souffrir en cette vie, nous ne l'endurons jamais sans quelque adoucissement. Elle n'afflige qu'une partie, il est des intervalles où nous la ressentons moins; on s'empresse de nous secourir; nous trouvons des parents attendris qui nous plaignent, des amis charitables qui nous

(1) Apoc. 4. 9. v. 6. — (2) Gènes. cap. 3. v. 4.

consolent , d'habiles médecins qui nous soulagent , la nature se soulage elle-même. D'ailleurs la grâce nous soutient , la foi nous fortifie , l'espérance nous anime. L'assurance où nous sommes que nous pouvons beaucoup mériter dans cet état , que la mort nous en délivrera pour nous mettre en possession des récompenses éternelles , tout cela nous rend le mal plus supportable. On n'a dans l'enfer aucune de ces consolations. Un réprouvé souffre , personne ne le soulage ; il crie , personne ne l'écoute ; il se plaint , personne ne compatit à ses peines. Encore s'il trouvait quelque ressource en lui-même ; mais non , ses propres réflexions finissent de l'accabler. Je suis damné , dit ce Prêtre , et j'ai sauvé les autres ; que n'ai-je suivi la route que je leur traçais. Je suis dans cet enfer dont je tâchais de leur inspirer la crainte par des discours solides et touchants. Il sera ma demeure toute l'éternité. *Infernus domus mea est*, (1). Je suis damné pour avoir recherché de vaines satisfactions que je ne goûte plus , je les condamnais dans les autres. Ah ! qu'il m'en coûte pour me les être accordées. Je suis l'auteur de ma propre perte , je me suis précipité par mon choix dans ces brasiers affreux dont je ne sortirai jamais. J'avais tant de moyens de salut , je les proposais aux autres ; quel serait mon bonheur si j'en avais profité ? Hélas ! que je souffre pour en avoir abusé. Je pourrais être heureux dans le Ciel , et je me vois environné de flammes. *Dolores inferni circumdederunt me* (2). Je suis baï de Dieu , dont j'étais le Ministre ; il est mon ennemi,

(1) Job. cap. 17. v. 13. — (2) Ps. 17. v. 6.

les démons sont mes bourreaux , l'enfer est ma prison , le feu est mon supplice ; j'y serai éternellement retenu et tourmenté : *Crucior in hac flamma* (1). Dieu m'avait choisi pour être le dispensateur de ses grâces, je les distribuais aux autres , et il n'y en aura plus pour moi , je ne cesserai jamais d'être la victime de ses vengeances. Quelle distance entre l'autel où je montais, et l'enfer où je me vois ! Ah ! que le jour où je fus ordonné Prêtre me parut agréable , et qu'il m'est devenu funeste ! Ah ! que le jour où je fus pourvu d'un bénéfice me parut avantageux , et qu'il m'est devenu fatal ! Mon entrée dans le sanctuaire et les revenus qu'il m'a procurés , n'ont servi qu'à rendre plus terrible le compte que Dieu a exigé de moi. Il ne me reste que le caractère de mon Sacerdoce , je ne le conserve que pour ma honte et mon désespoir. Il me rappelle ce que j'ai été , un Ministre du Seigneur sur la terre : il m'apprend ce que je devrais être , un prédestiné dans le ciel ; et il ne sert qu'à rendre plus insupportable ce que je serai, un réprouvé dans l'enfer , que Dieu punit par la privation de tous les biens , par l'application de tous les tourments et par la soustraction de toutes les consolations.

Tel sera mon partage , si je ne réforme pas ma conduite. L'Apôtre des Nations , le grand saint Paul , tremblait lui-même après avoir prêché les miséricordes du Seigneur ; il craignait d'en éprouver les vengeances et d'être livré aux flammes éternelles , dont il avait préservé une infinité d'âmes : *Ne cum aliis*

(1) Luc , cap. 16. v. 24.

prædicaverim , ipse reprobus efficiar (1). Que dois-je donc attendre , serviteur inutile , misérable pécheur que je suis ? Quand je serais parvenu au plus haut degré de sainteté , il ne faudrait qu'une tentation pour me précipiter dans le plus profond abîme du vice , et un instant suffirait pour me faire tomber de l'abîme du vice dans celui de l'enfer : *A momento pendet æternitas*. Il ne faut qu'un péché pour me damner ; mon Dieu , ne permettez pas , je vous prie , que je sois assez aveugle pour le commettre , assez insensé pour y vivre , et assez téméraire pour m'exposer à y mourir. Lorsque je serai tenté de le commettre , je veux l'envisager à la lueur des flammes éternelles. Si je considère le plaisir d'un côté , l'enfer de l'autre , un souffle de vie entre deux , alors le péché cessera de me plaire ; et vous , ô mon Dieu ! je commencerai de vous aimer. C'est la résolution que je prends , convaincu , comme je le suis , qu'il faut brûler du feu de votre amour , si l'on ne veut pas brûler du feu de votre colère.

CHAPITRE VII.

Les ecclésiastiques doivent éviter avec soin les fautes les plus légères.

§ I.

L'homme le plus parfait a des défauts. Quelque désir qu'il ait d'être fidèle à ses devoirs , il commet plusieurs fautes par surprise ou par faiblesse , par fragilité ou par inconstance. Il n'en est point d'assez

(1) Cor. cap. 9. v. 27.

juste pour n'offenser jamais son Dieu : c'est le Saint-Esprit qui le déclare : *Non est enim homo justus in terra qui faciat bonum et non peccet*. Oui , nous sommes tous pécheurs ; si nous n'en convenons pas, nous nous rendons coupables d'orgueil et de mensonge , dit l'Apôtre saint Jean : *Si dixerimus quoniam peccatum non habemus , ipsi nos seducimus , et veritas nobis non est* (1).

Triste condition , état déplorable , qui doit nous humilier , nous affliger et nous rendre attentifs sur nous-mêmes pour résister au penchant qui nous porte au mal , et pour vaincre la répugnance que nous sentons pour le bien. Par cette vigilance nous rendrons nos chutes moins fréquentes et plus légères. Pénétrés d'horreur pour les moindres péchés , nous ne négligerons rien pour nous en préserver ; nous aurons au moins le mérite de les haïr tous, si nous n'avons pas toujours la consolation de nous en garantir. Si nous succombons quelquefois , ce sera plutôt l'effet de la surprise que de notre lâcheté ; et notre empressement à nous relever montrera également le regret que nous aurons d'être tombés , et le désir d'être plus fidèles. Il n'est point de Chrétien qui ne doive être dans ces dispositions ; mais Dieu les demande principalement dans les Ecclésiastiques. Il veut qu'ils soient aussi saints et aussi parfaits que l'Eglise (1) : elle est sans tache , dit saint Paul, elle est exempte de la moindre difformité , on ne peut lui reprocher le défaut le plus léger ; c'est ce qui fait sa gloire , et c'est ce qui doit faire celle de ses Ministres ; c'est ce qui la rend

(1) 2. Joan. cap. 1. v. 8. — (2) Ephes. cap. 5. v. 27.

agréable aux yeux de Dieu , et c'est par là qu'ils doivent lui plaire (1). Si Jésus-Christ exige des simples Fidèles , qu'ils soient, autant qu'ils le pourront, aussi parfaits que Dieu même ; qu'est-ce donc qu'il attend de ceux qui lui sont spécialement consacrés par le Sacerdoce ? On ne peut douter que leur perfection ne doit pas se borner à se préserver des grands péchés , elle doit encore leur faire éviter les fautes les plus légères , et pratiquer les vertus les plus sublimes. Il faut qu'ils accomplissent la loi dans tous ses points , dans ceux qui paraissent les moins considérables , comme dans ceux qui sont les plus importants : *Iota unum , aut unus apex non præteribit à lege.* (2). Distingués , comme ils le sont , du reste des hommes par les effets de la bonté du Seigneur , il faut qu'ils se distinguent eux-mêmes par les marques de leur reconnaissance ; ils le feront , s'ils surpassent les Laïques par une observance plus parfaite de la loi de Dieu. Si ce qu'il nous ordonne veut du respect et de la fidélité dans tout Chrétien , cela demande encore de la ferveur et du zèle dans les Ecclésiastiques. Hé ! par qui le Seigneur doit-il être plus exactement servi que par ses Ministres ? Le sera-t-il , s'ils se permettent ces fautes légères qui, quelque petites qu'elles paraissent , sont toujours des transgressions qui lui déplaisent et qui l'affligent.

Quoi ! l'on verra parmi les simples fidèles des âmes timorées , que l'ombre du moindre péché alarme , qui portent jusqu'au scrupule la délicatesse de leur conscience sur tout ce qui peut leur offrir la plus

(1) Matth. cap. 5. v. 48. — (2) Matth. cap. 5. v. 48.

faible apparence du mal , et le mal même n'arrêtera pas un Prêtre ? Il le commettra sans crainte et sans remords sous prétexte que Dieu n'est pas grièvement outragé ? Il l'est toujours beaucoup plus qu'on ne pense , lorsque ce sont ses Ministres qui l'offensent. Il arrive souvent que ce qui n'est point une faute dans un Laïque , est un crime dans ceux qui sont élevés aux ordres sacrés , dit saint Grégoire : *Plerumque quod in Laicis culpa non est , hoc crimen est in sacro Ordine constitutis*. C'est pour cette raison que le Concile de Trente recommande expressément aux Ecclésiastiques, d'éviter les moindres péchés : *Levia etiam delicta , quæ in ipsis maxima essent effugiunt* (1). La profondeur de la chute se mesure sur la hauteur de l'élévation : que les Ministres des saints autels considèrent à quel degré ils sont placés , et ils verront jusqu'à quel point la plus légère infidélité les abaisse. Ah ! le peuple le sent bien. Combien voit-on de personnes dans le monde qui regardent dans un Prêtre, comme un péché énorme ce qui n'est souvent en lui qu'une transgression des moins considérables , ainsi que l'a remarqué saint Chrysostôme. *Si vel tantillum peccaverint , parva eorum peccata aliis magna videntur* (2). Ce Prêtre n'apporte pas à l'Autel un recueillement assez profond , il est dissipé durant l'Office divin. On le soupçonne d'irrégion, et il n'a pas assez de retenue dans ses discours , on l'accuse de malignité ; il lui échappe quelques traits de vivacité , on le prend pour un emporté ; il n'est pas assez mortifié dans ses

(1) Concil. Trid. Sess. 22. cap. 4. de reformat. — (2) Sanct. Chrys. l. 3. de Sacerd. cap. 44.

repas , il passe pour un intempérant. Il n'évite pas , autant qu'il devrait , les personnes du sexe , on trouve en cela du crime et du scandale. Les libertins en raillent et s'en prévalent, les hérétiques en triomphent et nous le reprochent ; disons plus, les personnes les plus vertueuses s'en formalisent et en sont affligées. Voilà , dit saint Paul à Tite (1) , et en sa personne à tout Ecclésiastique, voilà ce qui doit vous engager à être réservé dans toutes vos paroles, attentif sur toutes vos démarches , réglé dans toute votre conduite pour édifier quiconque vous voit , de manière que ceux qui sont le plus portés à censurer ne puissent rien reprendre en vous. *In omnibus teipsum præbe exemplum bonorum operum , in doctrina, in integritate , in gravitate , verbum sanum , irreprehensibile : ut is qui ex adverso est , vereatur nihil habens malum dicere de nobis* (2).

§ II.

Le mauvais exemple est quelquefois plus pernicieux dans les fautes légères que commet un Prêtre , que dans les grands péchés dont il se rend coupable. Lorsqu'il offense Dieu grièvement , on est frappé par l'indignité de l'action qu'il commet , elle n'inspire que de l'horreur et de l'indignation, on la condamne, on la déteste , on s'en préserve. Il n'en est pas de même des fautes légères; comme le mal qu'elles renferment se fait moins sentir , il est des personnes assez peu éclairées pour les croire permises parce qu'elles voient des Ecclésiastiques qui ne les évitent

(1) Tit. cap. 2. v. 7. 8. — (2) Ibid.

pas. Parmi les simples Fidèles il en est plusieurs qui sont très-éloignés de dire cette calomnie , de commettre cette injustice, de tomber dans cet excès d'intempérance dont un Ministre des saints autels leur donne l'exemple ; mais ils imitent cette raillerie , cette impatience , cette immortification , ce mensonge qu'il se permet. Cela les autorise , les enbar-dit et les entraîne dans un grand nombre de péchés véniels qui jettent leur âme dans la langueur et la tiédeur , qui affaiblissent en elle l'amour de Dieu , qui la privent de plusieurs grâces , et la disposent insensiblement à tomber dans le péché mortel , dont elle ne se préserve pas longtemps. Quel terrible compte ne rendront pas au Seigneur les Prêtres qui deviennent ainsi un sujet de scandale et de chute à ceux dont ils sont établis les guides et les modèles ? Comment répareront-ils le préjudice qu'ils leur causent par les obstacles qu'ils mettent à leur salut , eux qui devraient le faciliter et le procurer ? Comment pourront-ils dans la chaire de la vérité ou dans le tribunal de la pénitence , exhorter les fidèles à la perfection , et leur inspirer la haine du péché véniel , s'ils sont eux-mêmes imparfaits et s'ils commettent les fautes qu'ils devraient faire éviter aux autres ? Oseront-ils les en reprendre et s'ils les en reprennent , avec quel succès le feront-ils ? Ils se condamneront eux-mêmes , et ils ne corrigeront personne. Leur conduite fera plus d'impression que leur discours , oubliant tout ce qu'ils pourront dire pour persuader la pratique de la vertu , on ne commettra que le mal dont ils donneront l'exemple : *Qui autem non facit , quod docet , non alium docet , sed scipsum*

condemnat... non solum neminem corrigit , sed adhuc multos scandalizat ; quis enim non moveatur ad peccandum , cum viderit ipsos doctores pietatis peccantes (1).

Pour peu qu'un prêtre ait de zèle et de charité pour le prochain , cela suffira pour l'engager à ne jamais donner aux autres aucun sujet de scandale , même dans les choses les plus légères ; il évitera avec un soin extrême tout ce qui pourrait leur inspirer le moindre relâchement , il s'efforcera de les édifier en tout , chacune de ses actions sera pour eux une leçon de la régularité dans laquelle ils doivent vivre , ils ne l'observeront que pour l'admirer , ils seront sans excuse , s'ils ne l'imitent pas ; étant lui-même à couvert de leurs reproches , il pourra leur en faire pour peu qu'ils s'écartent de leur devoir ; par ce moyen il remplira son ministère avec plus de liberté et de succès.

§ III.

L'amour que Dieu attend de ses Ministres est un nouveau motif pour leur faire éviter les moindres péchés. L'aimeront-ils comme il le demande et qu'il le mérite , s'ils tombent par choix et avec réflexion dans des fautes qui , quelque légères qu'elles soient , lui déplaisent cependant , et qu'il défend ? Je sais qu'elles ne détruisent pas en nous son amour , mais elles le diminuent , elles font qu'il n'a pas toute l'étendue et la perfection qu'il doit avoir , et c'en est assez pour nous alarmer.

(1) *Autor operis imperf. in G. S. Matth. cap. 5. hom. 40. inter Opera Sancti. Chrys.*

Ce Dieu si aimable veut que nous l'aimions de tout notre cœur et de toute notre âme, de toutes nos forces et de tout notre esprit : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo et ex tota anima tua , et ex omnibus viribus tuis et ex omni mente tua* (1). Aimons-nous Dieu de tout notre cœur , *ex toto corde* , lorsque nous usons de réserve à son égard , que nous nous contentons de ne lui point déplaire dans ce qui peut irriter sa colère , et que nous ne craignons pas de l'offenser dans ce qui peut affliger sa tendresse sans nous attirer sa disgrâce ? L'aimons-nous de toute notre âme, *ex tota anima*, lorsqu'elle met des bornes à l'affection et à l'attachement qu'elle lui témoigne , n'ayant pour lui d'autres sentiments que ceux que nous ne pouvons lui refuser sans nous rendre dignes d'un malheur éternel ? Aimons-nous Dieu de toutes nos forces, *ex omnibus viribus*, lorsque, bien loin de faire tout ce que nous pouvons pour lui plaire, nous ne le servons qu'avec indolence, nous sommes lâches et négligents dès que nous pouvons l'être impunément ? Aimons-nous Dieu de tout notre esprit , *ex omni mente* , lorsqu'au lieu d'être attentifs à tout ce qui peut nous rendre agréables à ses yeux , nous ne nous appliquons qu'à examiner ce qu'il n'exige pas à la rigueur , pour ne lui rien accorder au delà de ce qu'il demande , sous peine d'encourir ses vengeances ? Une telle conduite est-elle pardonnable dans des Ecclésiastiques ? C'est cependant ce qu'ils font, lorsqu'ils offensent Dieu véniellement. Ah ! s'ils l'aimaient comme ils le doivent , rien n'échapperait à la fidélité qu'il exige

(1) Luc, cap. 10. v. 27.

d'eux. Ne les a-t-il choisis pour être ses Ministres , que pour trouver en eux tant de lâcheté à le servir ? N'y a-t-il donc que l'enfer qui puisse les empêcher d'être des prévaricateurs ?

La faute est légère , dit-on. Oui, mais toute légère qu'elle paraît , c'est une injure faite à la majesté de Dieu , c'est une insulte contre sa grandeur suprême , c'est un mépris de sa bonté souveraine , c'est un outrage à sa sainteté éternelle ; en l'offensant véniellement on lui résiste , on lui désobéit , on lui déplaît ; et , quoiqu'on ne le fasse pas avec la malice et la grièveté que renferme le péché mortel , on se rend cependant coupable d'injustice , d'ingratitude , d'infidélité envers son Dieu qui est si puissant , si bienfaisant et si aimable. Est-ce donc là ce qu'il doit attendre de notre amour ? Mettrions-nous au rang de nos véritables amis celui qui se réserverait le droit de s'opposer à nos désirs, de contredire nos volontés, de négliger nos intérêts sous prétexte qu'il ne le fait que dans des points qui ne sont pas d'une grande conséquence , et qu'il est disposé à nous servir dans des choses plus importantes. Ah ! qu'une personne , sur laquelle nous comptons , nous manque dans l'occasion la plus légère , qu'il nous témoigne un peu de froideur et d'indifférence , nous y sommes si sensibles. C'en est assez pour nous rendre son amitié suspecte. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'il en vienne à une rupture ouverte et déclarée , nous exigeons de lui les moindres ménagements, les plus légères attentions. Nous ne pouvons le lui pardonner , s'il y manque ; nous le lui faisons sentir par nos reproches et notre conduite à son égard. Croyons-nous que Dieu soit

indifférent, lorsque ses propres Ministres n'ont pas pour lui cette déférence entière, cette fidélité parfaite que nous exigeons des autres ?

La chose n'est pas importante, dit-on. Et c'est en quoi on est moins excusable. Ce n'est qu'un mot qu'il convient de supprimer, une satisfaction légère qu'on doit s'interdire, une pratique aisée à laquelle il faut s'assujettir : la vertu la plus commune peut le faire. Un peu de violence à soi-même, voilà ce que Dieu demande, et on le lui refuse. Lorsqu'il s'agit de servir un parent, de plaire à un ami, de ménager un protecteur, quelle ardeur ! quel empressement pour témoigner qu'on lui est fidèle ! alors rien ne coûte, rien n'arrête, la difficulté qu'on trouve dans ce qu'ils demandent ne contribue qu'à rendre plus actif et plus constant. Dieu exige beaucoup moins. Il s'agit d'une chose légère, ainsi qu'on en convient, et il ne peut obtenir ce qu'il veut ; hélas ! ne montrera-t-on de la faiblesse, de l'inconstance, ne sera-t-on lâche et négligent que lorsqu'il faudra lui témoigner qu'on l'aime ? Rien de ce qui nous regarde n'échappe à ses soins et à sa vigilance, il conserve jusqu'au moindre de nos cheveux, ainsi qu'il l'assure lui-même : les moindres choses qui nous intéressent sont l'objet de sa providence ; et nous ne ferons pas pour lui ce qu'il fait pour nous ? où en serions-nous, s'il nous traitait comme nous le traitons ?

Le mal n'est pas considérable, dit-on. Oui ; mais tout léger qu'il est, notre souverain maître nous le défend, et il doit être obéi. Il nous le défendrait même quand nous pourrions, en le commettant, procurer les plus grands biens, retirer de l'indigence

tous les pauvres , procurer la santé à tous les malades , faire embrasser notre religion à tous les infidèles , ramener au sein de l'Eglise tous les hérétiques , éloigner du vice tous les libertins , assurer le ciel à tous les pécheurs , délivrer de l'enfer tous les réprouvés. Quoi ! pour une fin si louable , pour des effets si avantageux , Dieu ne pourrait permettre le moindre péché véniel , et les propres Ministres du Seigneur , ceux qui doivent lui être les plus fidèles , le commettront tous les jours pour une bagatelle , pour un plaisir frivole , un modique intérêt , une satisfaction légère , pour un rien.

L'outrage n'est pas grand, dit-on. Oui ; mais Dieu est plus offensé par cet outrage , qu'il n'est honoré par tous les hommages que lui rendent dans le ciel les Anges et les Saints. Rémissiez tout le bien qu'on a pratiqué depuis la création du monde , et toutes les bonnes œuvres que l'on fera jusqu'à la consommation des siècles ; Dieu renoncerait plutôt à la gloire qu'il y trouve et qu'il doit en recevoir, il y renoncerait plutôt que de permettre le moindre péché véniel. Jugeons par là s'il lui déplaît , si on doit le commettre , et combien sont inexcusables tant d'Ecclésiastiques qui négligent de l'éviter. En le commettant ils déshonorent plus le Seigneur qu'ils ne le glorifient par tout ce que leur zèle peut faire de plus généreux, de plus louable et de plus grand.

Le péché n'est pas mortel , dit-on. C'est-à-dire , qu'il ne paraît détestable que lorsqu'il serait funeste , qu'on ne juge pas de sa malice par l'injure qu'il fait à Dieu , mais par les malheurs qu'il attire ; que ce n'est pas le feu de l'amour du Seigneur qui anime , mais le

feu de sa colère qui retient , qu'on serait plus fidèle , s'il était plus sévère. Quoi donc ? faut-il devenir ingrat et prévaricateur , parce que notre souverain Maître est indulgent et miséricordieux ? N'y a-t-il que l'enfer qui doive empêcher qu'on l'offense ? Ses perfections et ses amabilités ne suffisent-elles pas pour engager à ne rien faire qui lui déplaise ! Faut-il , pour se faire obéir , qu'il se fasse craindre et qu'il nous parle la foudre à la main ? Je sais qu'il est une crainte filiale ; mais si c'est la nôtre , elle nous engagera à ne rien négliger de ce qui peut plaire à Dieu , elle fera que rien ne nous paraîtra léger dès qu'il s'agira de lui témoigner notre amour : *Qui timet Deum nihil negligit* (1). C'est l'unique crainte qui doit entrer dans le cœur d'un ecclésiastique. Dans tout ce qu'il fait , il faut qu'il agisse en Ministre du Très-Haut. Lui conviendrait-il de le servir en esclave ?

Après tout , si c'est la crainte qui retient , elle doit aussi éviter le péché véniel. Nous savons que Dieu le punit d'une manière bien sévère : que de tristes exemples n'en avons-nous pas ? Les livres saints en sont remplis , chaque jour nous en fournit encore. Pour le craindre , autant que nous le devons , ce péché qui paraît si léger , il faut l'envisager à la lueur des flammes du Purgatoire. Entrons en esprit dans cette fournaise embrasée par la justice de Dieu : c'est là que sa main puissante porte les plus rudes coups , et sur qui ? sur des âmes qui ont été fidèles au Seigneur , qui l'ont aimé avec ardeur , qui l'ont servi avec zèle , et qui se sont sanctifiées par la pratique des plus

(1) Eccl. cap. 7. v. 19.

grandes vertus. Elles se sont rendues coupables de quelques fautes légères. Chargées d'un seul péché véniel, elles sont tombées dans un abîme de flammes. Dieu, qui est infiniment bon, traite avec une rigueur extrême des âmes si saintes, qu'il chérit tendrement, et dont il est parfaitement aimé. Il leur fait souffrir, ainsi que l'enseigne saint Augustin, un feu dont les tourments surpassent toutes les peines que nous pouvons concevoir, exprimer et sentir en cette vie : *Ignis ille Purgatorius durior erit quam quidquid in hoc sæculo pœnarum aut videri, aut cogitari, aut sentiri potest.* Quoi ! des âmes qui ont mérité le ciel, voient différer leur bonheur et sont plongées dans des gouffres de feu où elles souffrent pour avoir commis ces fautes légères dans lesquelles nous tombons si souvent. Que nous sommes aveugles de nous exposer à de si terribles châtimens.

§ IV.

Il est surprenant, je ne dis pas que des chrétiens, mais que des ecclésiastiques même ne fassent pas, pour sauver leur âme, ce qu'ils font sans cesse pour conserver leur vie. Ne sont-ils sensibles qu'aux blessures mortelles ? Méprisent-ils celles qui ne font qu'affaiblir ? ne sont-ils attentifs qu'à se garantir des infirmités qui conduisent au tombeau, ne craignent-ils pas aussi celles qui altèrent la vigueur du tempérament. Ah ! les moins considérables les alarment, ils les préviennent, que ne font-ils pas pour s'en préserver ! Ils ne négligent rien, parce que rien ne leur paraît léger dès qu'il s'agit d'un misérable corps condamné à nourrir les vers, faut-il qu'ils fassent moins pour leur âme

formée à l'image de Dieu , rachetée de son sang , comblée de ses grâces et appelée à le posséder dans le ciel ? Pourquoi ne craindront-ils pas le péché véniel , qui à la vérité ne donne point par lui-même la mort à notre âme , mais qui diminue ses forces , qui lui enlève l'ardeur et l'activité dont elle a besoin pour se soutenir ? Dans les affaires temporelles on s'observe sur les moindres circonstances , on veille sur tout ce qui peut être avantageux ou nuisible. D'où vient qu'on ne prend pas les mêmes précautions dans la grande affaire du salut , où il s'agit d'un bonheur sans fin ou d'un malheur éternel ? C'est sans doute parce qu'on se flatte qu'avec ses fautes légères qu'on néglige on pourra se sauver ; mais l'on ne pense pas que , lorsqu'on s'en fait une habitude , il est très-rare qu'on se sauve en effet , et voici pourquoi. C'est que ces fautes disposent , conduisent , engagent à de plus grandes , et voilà un des artifices du démon , qui ne lui réussit que trop ; il ne propose point d'abord le péché mortel ; s'il le faisait , il alarmerait notre innocence ; mais il fait entendre que le péché véniel est compatible avec la vertu , et qu'il n'est point opposé au salut. Il insinue que cette infidélité n'est point criminelle , et qu'elle ne sera point funeste. On se le persuade , on accorde quelque chose à la passion , on s'accoutume à la satisfaire , on y prend goût , l'attrait se forme , il augmente , il prend le dessus , on y résiste faiblement , on s'y livre , on le suit et on tombe par degrés dans le péché mortel ; c'est ainsi , dit Tertullien , que le démon nous séduit et nous gagne , et que les commencements les plus faibles suffisent pour nous vaincre et pour nous perdre : *Nostris tantum initiis opus habet*. Quelque

petite que soit d'abord l'entrée que nous lui donnons dans notre âme , il s'y insinue et s'en rend le maître insensiblement. Les grandes tentations alarment et les grandes chutes font horreur. Ce n'est pas aussi ce que le démon propose d'abord. Il commence par diminuer en nous la crainte et la haine des fautes légères , il nous les propose, il nous y porte , et nous y tombons. Quelque faible que paraisse l'avantage qu'il a d'abord sur nous, il en viendra à une entière défaite : *Nostris tantum initiis opus habet*. La brèche la plus légère occasionne souvent la perte des villes les plus fortes. On voit tous les jours les plus superbes édifices réduits en cendres , il ne faut qu'une étincelle pour en causer l'incendie. On apprend que d'énormes vaisseaux sont engloutis , c'est une légère ouverture qui en a procuré le naufrage.

Ce qu'on voit dans l'ordre de la nature arrive dans celui de la grâce. Ce qui est d'abord petit , faible et léger dans l'un et dans l'autre , devient très-souvent considérable , énorme et irréparable dans les deux. Parlons sans figure , le péché véniel conduit au mortel. Celui qui néglige les petites fautes tombe dans les grandes. Dieu le déclare , l'expérience l'apprend : *Qui spernit modica paulatim decidet* (1). Il est bien difficile , il est bien rare qu'on passe tout d'un coup du vice à la vertu ; mais il est bien aisé , il est bien ordinaire de tomber dans un instant de la vertu dans le vice. Pour monter il faut des efforts , pour tomber il suffit de se laisser abattre. Hélas ! on va souvent au vice par la voie de la vertu , comme le remarque saint

(1) Eccl. cap. 49. v. 12

Paulin ; est-il surprenant qu'un moindre mal engage à un plus grand, et que le mépris des petites transgressions conduise à de plus considérables. On a de la piété, on prend de bonnes résolutions, une occasion survient, la tentation se présente, le plaisir frappe, l'intérêt parle, la passion se réveille, on résiste, on se soutient, mais on ne le fait pas avec toute la fermeté qu'il faudrait, il y a de la négligence, il y a une légère complaisance, on en vient à un faible consentement ; jusque-là la faute n'est que vénielle : mais attendez un nouveau combat. La tentation, qui a d'abord alarmé, fait de nouvelles impressions, on les écarte faiblement, on se lasse, on se ralentit ; on succombe après avoir perdu la honte et les remords des petits péchés. On prend de la hardiesse et du goût pour les grands. C'est ainsi que suivant l'oracle de Jésus-Christ après avoir été infidèle dans de légères occasions, on devient mauvais dans de plus considérables : *Qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est* (1). Hé ! comment résister à de rudes assauts ? Non, dit saint Grégoire, dès que nous négligeons les petites fautes nous tombons bientôt dans de très-énormes. *Citò ex parvis maxima fiunt negligentia nostrâ.* C'est ainsi, ajoute saint Bernard, que les plus fervents deviennent souvent les plus dérégés. *A minimis incipiunt qui in majora proruant.*

Comment ne tomberait-on pas des fautes légères dans les plus grièves, puisque Dieu ne soutient plus avec la même attention celui qui néglige les petites choses ? Si nous péchons par faiblesse, si la corrup-

(1) Luc. cap. 16. v. 40.

tion de notre nature nous surprend , si la violence de la tentation nous entraîne , Dieu compatit , il dissimule , il nous relève ; mais si , par indolence , par choix , de propos délibéré , par négligence , nous tombons dans ces péchés légers , il ne nous réserve pas à la vérité une peine éternelle , mais il diminue le nombre de ses grâces ; nous n'irritons pas sa justice , mais nous laissons sa miséricorde. Ses vengeances n'éclatent pas , mais il retire ses faveurs. De l'indifférence pour Dieu , voilà notre faute ; l'indifférence de Dieu pour nous , voilà notre châtement. Nous nous en tenons aux devoirs essentiels ; Dieu se borne aux secours généraux , avec lesquels nous n'irons pas loin. Il nous refusera ses grâces choisies , qu'il accorde à ceux qui lui sont fidèles. Hélas ! ceux qui en sont le plus comblés tremblent pour leur salut. Que devons-nous attendre , si Dieu diminue le nombre de celles que nous recevons ?

Ce qui n'est pas moins à craindre pour un ecclésiastique , dans l'état où le jette le péché véniel , c'est qu'on y vit ordinairement avec sécurité. Parce qu'on est exempt des grands crimes , on se croit tel qu'on doit être , on en demeure-là , au lieu de s'affermir dans la vertu par de nouveaux progrès. Qu'arrive-t-il ? c'est qu'il survient une forte tentation , une occasion délicate , on sent alors sa faiblesse , on tombe , on se perd.

Enfin , ce qui doit engager ceux qui sont honorés du sacerdoce , à éviter les plus légères , c'est que toutes leurs actions doivent être autant de dispositions qui les rendent dignes d'immoler l'hostie sainte , que l'Eglise met dans leurs mains. Pour le faire aussi

saintement qu'ils le doivent , il faut qu'ils fassent tous leurs efforts pour éviter les moindres taches. Il ne suffit pas qu'ils ôtent de leur cœur le crime et le désordre , il faut qu'ils en bannissent la tiédeur et la langueur ! Quelque soin qu'ils aient d'être purs , le seront-ils jamais assez pour recevoir l'auteur de toute pureté ? parce qu'ils ne porteraient pas à l'autel un esprit incrédule, ou flottant et chancelant sur le mystère dont ils sont les ministres , croient-ils qu'il leur soit permis d'en approcher avec un esprit inquiet , préoccupé , distrait ? Parce qu'ils n'offriraient pas le saint sacrifice avec un cœur dérégulé et passionné , pensent-ils qu'il ne leur est pas défendu de célébrer avec un cœur insensible et glacé ? C'est sur quoi plusieurs ne réfléchissent point , et qu'arrivera-t-il ? C'est qu'ils reçoivent chaque jour le pain des forts , et ils sentent sans cesse leur faiblesse. Ils prennent une nourriture toute céleste, un remède tout divin, et ils n'en retirent aucun accroissement ; ils sont toujours languissants. Après avoir célébré la sainte messe trente ou quarante années , ils sont beaucoup plus imparfaits que le premier jour qu'ils l'ont dite. Ils se familiarisent avec les saints mystères. Ils se font une habitude de porter à l'autel une conscience chargée de mille dettes , légères à la vérité , mais qui , étant accumulées , arrêtent l'effusion des grâces qu'ils recevraient si leur âme était exempte des taches qu'ils regardent avec indifférence , parce qu'elles ne sont pas mortelles. Ha ! qui peut se promettre qu'elles ne le sont pas. Il n'y a qu'un degré entre le péché mortel et le péché véniel. Ce degré est souvent imperceptible : *Uno tantum (ut ita dicam) gradu , ego et mors*

dividimur (1) Qui connaît sûrement qu'il n'a pas passé les bornes , et qu'il s'est précisément arrêté au point qui sépare l'un de l'autre? on s'examine rapidement, on se flatte que la faute n'est que vénielle , et Dieu qui en juge autrement, y découvre une malice griève qui devrait éloigner de l'autel. C'est une profanation qu'on doit s'imputer : on ne l'aperçoit point , parce qu'on n'y réfléchit pas. Le châtement n'en sera pas moins rigoureux.

Pour éviter ce malheur , ayons une douleur vive et sincère de tous les péchés véniels que nous avons commis , et une vigilance exacte et continuelle pour éviter ceux que nous pourrions commettre. Comment, ô mon Dieu ! ne serais-je pas insensible à tout ce qui vous offense ? Quoi ! un Dieu si grand , si bon et si aimable , est outragé par une créature aussi méprisable que je le suis ! Dieu de majesté , qui êtes-vous ? Ver de terre , qui suis-je ? Quand je compare votre grandeur à mon néant , je reconnais l'indignité de ma conduite lorsque je transgresse votre loi , même dans les points les plus légers et les moins essentiels. Hélas ! comment est-ce que je ne me suis pas fait une peine de vous déplaire en une infinité de choses qui , quelque petites qu'elles soient, doivent me pénétrer de regret , si je considère que je vous ai offensé de dessein formé , avec réflexion , sans répugnance , contre les mouvements de votre grâce et les remords de ma conscience. Quoi ! mon Dieu , j'ai pu me faire un plaisir de ce qui vous déplaisait. J'ai osé le faire dans toutes les occasions que j'en ai eues. Si ces péchés

(1) Reg. cap. 20. v. 3.

m'ont paru méprisables par leur petitesse , qu'ils me doivent paraître honteux par leur multitude; l'injure a été légère , mais hélas ! combien de fois l'ai-je réitérée ? La moindre offense devient insupportable , elle lasse la patience la plus héroïque lorsqu'elle devient fréquente et qu'elle est continuelle , ainsi que le sont les outrages que je vous ai faits. O bonté infinie de mon Dieu ! c'est aussi ce qui excite et qui augmente ma douleur. Voilà , en effet , ce qui doit l'inspirer bien amère, dit saint Augustin : *Ista levia si contemnis quando appendis, expavesce quando numeras.*

Cette douleur ne doit pas se borner à des sentiments stériles. Il faut qu'elle me fasse punir tous les péchés véniels dont je me suis rendu coupable. En cela j'imiterai un grand nombre d'âmes justes , qui , selon la remarque de saint Grégoire , ont puni dans tous les temps avec une rigueur extrême les fautes les plus légères : *Justi magnis cruciatibus vel minima in se prava dijudicant.* C'est ainsi , ô mon Dieu ! dont je préviendrai les châtimens de votre justice , que je ne saurais égaler la sévérité avec quelque rigueur que je me punisse.

Par le motif que le péché véniel doit exciter nos regrets , il doit aussi nous inspirer une attention sérieuse pour l'éviter. Mon Dieu , si le juste tombe sept fois (1) , c'est-à-dire , très-souvent , comme vous l'assurez , quel est donc le nombre de mes chutes ? Faites , je vous prie , que , pour m'en préserver , je sois toujours attentif sur ce qui peut les occasionner, et m'en garantir. Je sais qu'il n'est pas possible à ma

(1) Prov. cap. 24. v. 16.

faiblesse d'éviter ensemble tous les péchés véniels ; mais il n'en est point que je ne puisse en particulier, et dont je ne doive tâcher de me préserver. C'est ce qui doit réveiller de plus en plus ma vigilance. Avec le secours de votre sainte grâce , j'observerai toutes les occasions où je pourrais tomber dans la faute la plus légère , et je chercherai tous les moyens pour ne la pas commettre. *Observabo me ab iniquitate mea* (1). C'est la précaution que Jésus-Christ proposait lui-même à ses disciples. *Vigilate et orate ut non intretis in tentationem* (2). On sera surpris , dit saint Jean Chrysostôme, de ce que je vais avancer , mais cependant, j'ose le déclarer. C'est que les péchés véniels demandent une plus grande vigilance que les mortels. *Mirabile quidem dictu ac inauditum dicere audeo , non tanto studio magna videri peccata esse evitanda , quanto parva et vilia* (3). Pourquoi cela ? C'est que les grands péchés inspirent par eux-mêmes l'horreur et la retenue. *Illa ut aversemur ipsa natura peccati efficit*. Pour ce qui est des fautes légères , ajoute le saint docteur, on n'en aperçoit presque point la difformité. On y tombe aisément , et ces chutes ont des suites très-funestes. *Hæc autem hæc ipsâ re quia parva sunt desides reddunt , unde citò ex parvis maxima fiunt negligentia nostrâ*.

Pensons-y , Ministres du Seigneur , nous serons fidèles dans les moindres choses ; et si nous le sommes , nous entendrons de la bouche de Dieu même ces consolantes paroles : Je vais récompenser votre

(1) Ps. 17. v. 24. — (2) Matth. cap. 27. v. 41. — (3) Chrysostom. homel. 28. in Matth.

fidélité aux devoirs les plus légers. Entrez dans le séjour de ma gloire pour y jouir du bonheur éternel que je vous destine. Vous serez éternellement heureux , parce que vous n'avez rien négligé lorsqu'il s'est agi de m'obéir et de me plaire. *Euge , serve bone , quia super pauca fuisti fidelis , super multa te constituam. Intra in gaudium Domini tui.*

CHAPITRE VIII.

Qu'un ecclésiastique , qui sort de son état , se rend méprisable ; et que celui qui ne le perd point de vue , est généralement estimé.

§ I.

Quoiqu'il soit spécialement défendu dans l'Écriture d'attenter à la réputation des oints du Seigneur, et de n'avoir aucun respect pour ses prophètes , *Nolite tangere Christos meos ; et in Prophetis meis nolite malignari* (1) ; il semble qu'on se fasse aujourd'hui dans le monde un mérite de les décrier. Est-il rien , en effet, de plus outré que la censure qu'on fait des Ministres des autels, ni rien de plus mal fondé que les conséquences que l'on tire des défauts qu'ils ont ? Avec quel œil de sévérité examine-t-on leur conduite, sans leur rien passer ? On veut absolument qu'ils soient parfaits , ou qu'ils cessent d'aborder l'autel. Pour peu qu'ils s'écartent de leur devoir , chacun se croit en droit de les redresser. Un léger oubli de leur état passe aussitôt pour un crime énorme ; on portera même l'injustice jusqu'à faire rejallir sur tous les

(1) Matth. Ps. 104. v. 15.

Ecclésiastiques la faute d'un particulier : comme si en les peignant avec les plus noires couleurs , on traçait sa propre apologie , ou qu'on trouvât la justification de ses désordres dans ceux qu'on ne craint point de leur imputer.

Ces critiques amères , où il entre ordinairement plus de fiel que de justice et de vérité, sont une suite naturelle de l'opposition qui régnera toujours entre la religion et le monde , entre les partisans du siècle et les Ministres du vrai Dieu. Elles partent le plus souvent de gens sans mœurs et sans probité , qui ne doivent leur réputation qu'aux apparences qu'ils sauvent avec habileté , ou qu'aux ménagements qu'on a pour eux , et qui , si l'on tirait le voile qui les couvre , se trouveraient bientôt le jouet des cercles , et la fable des compagnies.

Autant qu'un Ecclésiastique sage et vertueux est au-dessus de cette injuste critique , autant doit-il être attentif à ne rien faire qui puisse la lui attirer. La malignité du siècle doit le rendre plus circonspect dans l'exercice de son zèle , mais elle ne doit pas l'arrêter. Pourquoi ? parce que ceux que la vertu même aigrit , irrite ou scandalise , ne doivent imputer leur chute qu'à eux-mêmes , sans qu'il faille à leur occasion cesser d'être fidèle à ses devoirs.

Mais il est une autre espèce de critique qui s'exerce tous les jours , avec justice , sur certains Ministres des autels qui cherchent le monde , tandis que le monde les fait , et qui l'aiment malgré ses mépris. En effet , combien en voit-on qui , exclus du monde par leur consécration , s'y insinuent tous les jours aux dépens des devoirs et des bienséances de leur état ? Ils

y contractent des liaisons, ils veulent se trouver dans toutes ses assemblées, avoir part à tous ses jeux et ses plaisirs. Toujours prêts à railler, à jouer, à chanter, à se divertir comme les autres, ils affectent de se distinguer par des airs libres et dissipés, par des paroles et des manières indécentes, par un luxe adroitement assorti avec la simplicité évangélique; enfin par un maintien mêlé de je ne sais quel air de mollesse et de mondanité, qu'on passerait à peine aux jeunes gens les plus efféminés et les plus mondains.

Or, il suffit que ces airs de mondanité, ces joies, ces libertés dont on se fait un faux mérite, soient directement opposés au caractère du sacerdoce, pour que le monde condamne, avec raison, ceux qui en font gloire, et qu'au lieu de leur applaudir, comme ils s'en flattent, il ait pour eux le dernier mépris. En effet, quelque dépravé que soit le monde, il ne souffrit jamais impunément le vice dans un Ministre des autels. Il en est au contraire révolté, scandalisé, indigné; il en raille, il se déchaîne sans épargner personne: et plus l'Ecclésiastique, qui oublie les bienséances de son état, est élevé en dignité, plus les railleries qu'on en fait sont sanglantes, plus le mépris est marqué, et propre à redoubler sa confusion.

C'est de là qu'ont pris naissance ces manières de parler si ordinaires dans le monde: que rien n'est plus mauvais qu'un mauvais Prêtre; qu'il en est quantité qui sont à peu près dans l'église, ce qu'est une fausse monnaie dans l'état; que l'épée leur siérait beaucoup mieux qu'une soutane; qu'il n'est point de gens plus vifs sur leurs intérêts, plus esclaves de leurs commodités, plus implacables dans leurs haines, plus

hauts et plus épineux dans leurs procédés, plus déréglés enfin dans leurs mœurs, que ceux qui ont une fois violé les lois, auxquelles ils s'étaient assujettis d'une manière solennelle et publique. De là ce décri dans lequel tombe le sacerdoce, à l'occasion d'un mauvais sujet qui le déshonore, ces affronts qu'essuient certains Ecclésiastiques dans des parties de plaisir où ils ne doivent point se montrer. De là cette audace dont l'impiété fait trophée pour se fortifier, et pour s'étendre au préjudice de la loi de Dieu, à la vue de ce que font les docteurs mêmes de la loi. Les libertins se piquent de les copier, et font sonner bien haut, qu'en fait de vices, ils ne suivent que de loin à loin leur conducteurs et leurs modèles. De là enfin cette horreur presque invincible que conçoivent tant de laïques pour toutes les personnes consacrées au service des autels, et par un contre-coup inévitable, pour le temple de l'autel même, ils enveloppent dans la même haine le bon et le mauvais sujet, et mettent dans une même balance l'homme d'église qui mérite du respect, avec celui qui n'est digne que de mépris. Qu'il y ait une différence sensible entre l'un et l'autre, ce n'est pas ce que la plupart des laïques examinent de si près. Dès qu'ils ont aperçu dans un ou deux mauvais Prêtres ce qui les fait rougir d'eux-mêmes, ils s'imaginent qu'ils le rencontreront aisément dans tous les autres, et que s'ils contractent avec eux la moindre liaison, ils trouveront le poison et la mort où ils avaient lieu d'attendre et de trouver leur guérison.

Ainsi, lorsque Luther et Calvin parurent, pour le malheur de l'Église, les Ministres des autels, ensevelis pour la plupart dans l'ignorance, ou plongés dans la

corruption, n'offraient au monde qu'un sel affadi et une lumière éteinte. Dès lors plein de mépris pour eux, le peuple ne les écouta plus, parce que, au caractère près, il n'y avait plus de différence entr'eux et le peuple : *Erit sicut populus sit sacerdos* (1). Les autels furent abandonnés ; le sacrifice cessa dans des provinces entières ; l'Eglise elle-même fut ébranlée par le décri de ses Ministres : et leur dérèglement, qui avait contribué à faire naître l'erreur, ne servit qu'à énerver et à décréditer tous leurs efforts pour la détruire. C'est qu'au fond, des Prêtres de cette espèce ne furent jamais du nombre de ceux que Dieu choisit pour sauver son peuple : *Ipsi autem non erant ex semine eorum per quos salus.*

§ II.

Que sera-ce si, à ce mépris inévitable du côté du siècle, nous joignons encore celui qu'encourt un Ministre de ses autels de la part de Dieu, lorsqu'au lieu d'être le sanctificateur de ses frères, il en devient, par le scandale de sa vie, en quelque sorte, le corrupteur ? Car enfin, qu'on ouvre l'évangile, on trouvera que le Fils de Dieu, plein de tendresse généralement pour tous les pécheurs, n'a eu cependant que du mépris, des menaces, des anathèmes pour les Prêtres prévaricateurs, les pharisiens hypocrites, et les docteurs de la loi : mépris qu'il a poussé jusqu'à l'outrage, en leur reprochant leurs désordres, lors même qu'il mangeait avec eux et chez eux (2). Ici il sauve la vie à une femme adultère, et la tire d'un mortel em-

(1) Isaï, 24. 22. — (2) Matth. 5.

barras par un expédient tout divin. Là, il souffre à ses pieds une pécheresse, et, touché de ses larmes, il lui pardonne et fait même son éloge. Tantôt il va chercher jusque dans les pays de Samarie une brebis égarée, et faire d'une femme impudique et hérétique tout ensemble, une héritière du royaume céleste. Tantôt aussi il ne dédaigne pas de manger avec les Publicains, il accueille avec bonté les Païens, et porte des paroles de salut aux pécheurs les plus désespérés. Mais est-il question des Ministres des autels, des scribes, des docteurs de la loi ? Chose étrange ! et d'autant plus humiliante, qu'elle n'est arrivée qu'à leur égard ! Ce divin Sauveur menace, tonne, éclate contr'eux. Il les appelle publiquement *hypocrites, séducteurs, aveugles, insensés, sépulcres blanchis, ennemis et meurtriers des Prophètes, gens pleins de rapine et d'iniquités* (1) ; il les accable de malédictions, et semble n'avoir rien tant à cœur que de leur marquer le mépris humiliant qu'il a pour leur personne. Ces pharisiens néanmoins étaient des gens dont la conduite extérieure était exempte de défauts, et qui par leur fidélité scrupuleuse aux observances de la loi, pouvaient au moins en ce point servir de règle et de modèle aux peuples.

Quels eussent donc été les reproches du Sauveur, s'il eût trouvé dans les Pharisiens ou une dépravation de mœurs capable d'autoriser le libertinage, ou une vie molle qui eût donné dans tous les écueils de l'oisiveté, ou un cercle perpétuel de procédures, de poursuites, de soins temporels qui les eût empêchés de

(1) Matth. 23. — Luc. 24.

servir l'autel ! Quel saint emportement de zèle aurait-il fait éclater, s'il les eût vus comme certains Ecclésiastiques de nos jours, plongés bien avant dans le monde, y contracter des habitudes, en faire leur élément, y porter leurs faiblesses, et conserver un goût marqué pour toutes ses vanités et ses plaisirs ? C'est bien pour lors que, suivant l'expression de Jérémie, sans aucun ménagement, il les eût chargés d'opprobres, *comme on en charge un voleur quand il se voit arrêté. Quomodo confunditur fur, quando deprehenditur, sic confusi sunt sacerdotes et prophetæ* (1). Et comment les aurait-il ménagés ? puisque le monde intéressé à grossir le nombre de ses partisans, les épargne si peu lui-même, et qu'au lieu de les retenir à sa suite, il leur fait sentir en mille occasions qu'ils sont étrangers dans son sein, dont il les rejette avec insulte, comme une espèce amphibie qui n'est, à proprement parler, ni à Dieu ni à lui.

Le temple, le service des autels, l'instruction des peuples, la consolation des malades, l'étude de la loi de Dieu, la lecture des livres saints, la fuite du siècle, l'édification du troupeau de Jésus-Christ, voilà ce qui a fait de tout temps le caractère d'un véritable Ecclésiastique, et ce qui, encore de nos jours, concilie une vénération particulière à ceux dont la conduite pleine de sagesse honore le sacré ministère, autant qu'ils en sont à leur tour honorés. Mais pour cela l'Apôtre (2) ordonne qu'un Ministre des autels soit toujours sobre, honnête, chaste, modéré ; qu'il ne soit ni querelleur, ni attaché à un gain sordide ; qu'il

(1) Jerem. 1. 26. — (2) I. Tim. 5.

joigne au mystère de la foi la pureté de la conscience; que partout il se montre équitable , saint, maître de ses passions ; qu'on rende de lui un bon témoignage, qu'on n'ait rien à lui reprocher : enfin, qu'en s'attachant à lire, à exhorter, à enseigner, il ait de l'attention sur lui-même, et qu'il s'exerce à la piété.

§ III.

Le monde le plus dépravé aperçoit-il un Ecclésiastique de ce caractère, il le loue, il le distingue , il l'admire ; et par un reste de cette justice originelle dont le flambeau n'a pu absolument s'éteindre au milieu des ténèbres du siècle, il se pique de l'élever et de le mettre en place, quelque soin qu'il ait d'ailleurs de se cacher et de se mettre au dernier rang. En vain, pour conserver la sainteté de son caractère, un Prêtre prend-il le parti de la retraite, et ne parait-il dans le monde qu'autant que le salut du monde l'y appelle : plus il fuit , plus on le recherche. Témoin de la régularité de sa conduite, on le prend de toutes parts pour modèle ; on l'écoute avec docilité, on respecte ses sentiments, on répand son cœur dans le sien avec une entière confiance, et c'est plus pour soi que pour lui, qu'on fait gloire de lui être uni.

C'est de ces Ministres des autels dont saint Paul parlait aux Thessaloniens : *Je vous supplie , mes frères , de considérer beaucoup ceux qui travaillent parmi vous , qui vous gouvernent selon le Seigneur , et qui vous avertissent de vos devoirs (1). Respectez-les , conservez toujours la paix avec eux... comme avec des gens con-*

(1) Thessal. 5. 12. 13.

sacrés au service des Saints , et qui contribuent par leur travail à l'œuvre de Dieu (1).

Si jamais l'Apôtre des nations a vu mettre en pratique dans le monde quelque-une de ces maximes , on peut dire que c'est particulièrement celle-ci. La raillerie , il est vrai , la médisance et la censure y exercent si universellement leur empire , que les plus gens de bien , et en particulier les Ministres des autels , n'en sont pas à couvert. Mais enfin , le mérite de ceux-ci , quand il est soutenu , vient à bout de percer et de se faire jour. Tôt ou tard on leur rend la justice qu'on leur avait d'abord refusée. A la vue de leurs travaux et de leur vie irréprochable , on comprend que c'est un bien inestimable de connaître de fidèles Ministres du Seigneur et de leur être uni ; que le refroidissement à leur égard peut conduire à la séparation non-seulement des personnes , mais de la doctrine , et devenir la source d'un funeste égarement. On évite avec soin d'en parler autrement qu'en bien , et l'on ne sait plus refuser à leurs travaux , ni à leurs talents , les louanges qui leur sont dues.

Voilà ce que l'expérience journalière nous met sous les yeux ; je veux dire , une justice exacte que le monde , tout injuste qu'il est , rend tôt ou tard au sacerdoce , quand il porte des fruits d'édification et de vie. Justice qui , indépendamment de la récompense éternelle spécialement attachée aux fonctions évangéliques , suffit seule pour déterminer un Ecclésiastique à ne jamais sortir de son état , et à s'y montrer comme un arbre planté sur le bord d'un ruisseau , qui porte

(1) Ad Corinth

toujours du fruit dans la saison , qui conserve toujours sa verdure et sa beauté , et que tout conspire à rendre de plus en plus florissant. Par là il attache toujours sur soi non-seulement les yeux du monde , mais ceux du Seigneur qui voit avec plaisir l'innocence de ses démarches : au lieu que l'Ecclésiastique déréglé n'en fera aucune qui ne le conduise à sa perte , et selon le monde , et selon Dieu.

CHAPITRE IX.

Des dangers que court un ecclésiastique de la part du monde.

§ I.

Le monde , dit saint Jean , est tout entier dans la dépravation , parce que tout ce qui est dans le monde n'est que concupiscence de la chair , convoitise des yeux , et orgueil de la vie (1). L'intérêt , l'orgueil , la volupté y sont de tous les états , et comme les premiers mobiles qui donnent l'âme et le mouvement à tout le corps de la société mondaine. Pour comprendre les dangers qui l'environnent, un Ecclésiastique n'a donc qu'à jeter les yeux sur le théâtre du monde ; il y verra le vice respecté , autorisé et récompensé. Respecté dans les grands , autorisé de ceux qui sont en place , utile à tant d'heureux scélérats , qui , comptant pour rien la rosée du ciel , pourvu qu'ils aient la graisse de la terre , parviennent par toutes sortes d'iniquités à l'accomplissement de leurs desirs.

Ce n'est pas assez. Que cet Ecclésiastique examine

(1) I. Joan. 2. 5.

de près et selon Dieu , ce qui se passe autour de lui ; il trouvera qu'il vit au milieu d'une nation perverse , où l'on ne retient plus de l'évangile que l'écorce , qu'un squelette sans âme , des principes de religion sans charité. Il verra que le père y est souvent une occasion de scandale à ses propres enfants , la mère à sa fille , le maître à ses domestiques , le magistrat au peuple , le Pasteur à ses ouailles , tous à tous : Que les vices passent le plus souvent dans le monde pour vertu ; l'ambition , pour grandeur d'âme ; la fierté , pour une belle élévation de cœur ; la vengeance , pour un effet de courage ; l'avarice , pour une sage prévoyance ; la fourberie et la souplesse , pour industrie ; la flatterie , les belles complaisances , pour sagesse et pour habileté ; le luxe et la vanité , pour des bienséances d'état ; la dissipation et l'excès de liberté , pour un bel enjouement ; toutes les maximes les plus contraires à l'évangile , pour des principes d'honnête homme. Enfin , cet ecclésiastique trouvera sur tous ses pas des libertins qui se glorifient de leurs désordres ; d'agréables débauchés qui mettent leur gloire dans leur confusion , et leur honneur à n'en avoir point ; des gens sans front qui ne se piquent point entr'eux d'une affreuse émulation à mal faire , et qui rougiraient d'un sentiment de pudeur contraire à leur mauvaise volonté , s'ils y avaient été surpris.

Telle est la terre de malédiction où la divine Providence a établi ses Ministres pour en être le sel. Ils doivent , autant qu'il est en eux , la préserver de la corruption du péché , empêcher qu'elle n'y tombe , l'en retirer , quand elle y est malheureusement tombée. Dépositaires des pouvoirs et des mystères de

Jésus-Christ, il leur est enjoint de les employer utilement à la sanctification de ces hommes pervers, qui donnent tête baissée dans l'abîme. Pour cela il faut qu'ils vivent et qu'ils conversent avec eux, que, témoins de leurs désordres, sans y participer, ils y apportent du remède; qu'ils respirent avec eux un air empesté, sans contracter la contagion; qu'ils se trouvent pour ainsi dire, à toute heure et à chaque instant, sur le bord du plus affreux précipice, sans toutefois y tomber. Quelle situation pour des hommes qui ont à conserver le précieux trésor de leur innocence, dans des vases d'argile, au milieu des plus violentes agitations! Qu'il est difficile dans la nécessité de se défendre du vice, de vivre ainsi au milieu d'une nation perverse, où il est si décrié! Et qu'il est dangereux qu'ayant toujours l'iniquité sous les yeux, et voyant des fruits réels de l'injustice, un Ecclésiastique ne rabatte beaucoup de l'avers'on qu'il en doit avoir, s'il n'en vient pas jusqu'à la désirer.

§ II.

Non, il faut l'avouer, il n'est point d'homme plus exposé qu'un Ministre des autels l'est dans le monde. Tout conspire à lui faire les plus lourdes chutes, ou tout au moins, des fautes qui portent tout à son état. Tout ce qui l'environne tient un langage capable de séduire son esprit ou d'amollir son cœur. Plaisirs, mollesse, orgueil, amusements, libertés, maximes corrompues, exemples pernicioeux, passions de toutes les sortes, et des passions souvent aussi heureuses que criminelles: Voilà ce qui est pour lui comme un torrent rapide, contre lequel il doit continuellement

lutter pour n'en être pas entraîné. Eh ! quelle vertu ne faut-il point pour résister à tant et à de si vives attaques ?

Le solitaire a du moins sa solitude pour asile , le religieux sa retraite pour rempart contre les tentations de la vie. Encore au milieu des observances qui partagent tout leur temps , ni l'un ni l'autre ne se croient en sûreté. Que sera-ce donc d'un Prêtre abandonné à lui-même au milieu du monde , maître de ses actions , de ses moments , de toute sa conduite ; qui n'a pour l'éclairer d'autre inspecteur que Dieu , ni pour le retenir d'autre frein que le devoir ? Peut-il être trop sur ses gardes , tandis qu' autour de lui tout est danger ? Les fréquentes occasions de chute qui naissent sous ses pas , l'extrême faiblesse qu'il éprouve , les tentations qui l'assiègent , enfin les divers scandales dont il a à se garantir : tout lui dit qu'il ne lui est pas permis de s'endormir , et que s'il ne veille sans cesse sur lui-même , suivant le conseil de Jésus-Christ , il succombera tôt ou tard sous les coups de ses ennemis. Tout l'avertit que l'esprit est prompt , que la chair est faible , que l'un et l'autre s'embrasent très-aisément ; et si , en éteignant le feu des passions d'autrui , il s'en glisse dans son propre cœur une légère étincelle , il en naîtra dans peu un violent incendie qui l'enveloppera , lorsqu'il entreprendra de se retirer.

Telles sont les divines leçons que le Sauveur semble avoir eu plus à cœur de faire comprendre à ses Ministres , et ce sont justement celles que quelques-uns d'entr'eux veulent comprendre le moins. Leur unique règle est de s'abandonner sur ce point à leur

caprice , se donnant à tout , ne discernant rien , se comportant dans le monde comme s'ils y étaient parfaitement en sûreté. Ils voient le danger , et ils y courent ; ils aperçoivent le précipice , et ils se promènent tranquillement sur ses bords ; ils ouvrent les yeux , ils se jouent sur la bouche de l'abîme , faut-il s'étonner s'ils y tombent , s'ils y périssent ?

Les hommes apostoliques qui ne vont dans le monde , que pour y porter Dieu , et parce que Dieu lui-même les y porte , qui n'y paraissent que comme des éclairs , et ne s'y occupent qu'à sauver les âmes : Ces hommes , dis-je , reconnaissent de bonne foi qu'ils se dissipent dans les plus saints exercices de leur zèle , et qu'en guérissant les plaies des autres , ils ne sont que trop en danger d'en recevoir eux-mêmes. Comment des Ecclésiastiques , qui ne sont dans le monde que pour le monde même , pourraient-ils donc n'en prendre pas l'esprit , ou en sortir sans en rapporter bien des sujets de scrupules ? Ce serait un miracle , et un miracle des plus surprenants , si , lorsqu'ils donnent de toutes parts prise à l'ennemi , il ne les blessait pas aussi de toutes parts. Se trouvant sans cesse dans l'occasion d'offenser Dieu , seront-ils plus fidèles que saint Pierre , lorsqu'il s'exposa témérairement à renier Jésus-Christ ?

§ III.

Qu'on remonte de siècle en siècle jusqu'aux plus beaux jours du christianisme , on trouvera que tout ce que l'Église a jamais eu de saints Prêtres et de grands Évêques , tous généralement ont tremblé au

milieu du siècle, à la vue des dangers dont ils s'y voyaient environnés. Pénétrés de leur faiblesse, ces Saints ne disaient pas comme tant d'Ecclésiastiques de nos jours, que tout est tentation à qui la craint, et qu'on peut être du matin au soir comme eux dans le monde, sans y être tenté. Convaincus que le monde est un théâtre où le démon tend presque autant de pièges qu'il y étale d'objets; que tout ce qu'on y dit, tout ce qu'on y voit, tout ce qu'on y entend, frappe les sens, gagne le cœur, amollit l'âme, et fait insensiblement du ravage dans un cœur chrétien, ces saints Prêtres, ces grands Evêques ont quitté le siècle de peur d'en être infectés, ou ils n'y ont vécu que comme des hommes morts, usant de retenue et de réserve jusque dans les occasions les moins périlleuses. Saint Jérôme, par exemple, exposé à perdre le trésor de sa chasteté au milieu des compagnies de Rome, changea ce magnifique séjour en celui d'une affreuse solitude, où n'ayant plus à craindre d'ennemis étrangers, il ne cessa de combattre contre lui-même. Saint Augustin, que le monde eût reçu à bras ouverts, se déroba à ses mortelles caresses, et fit de son palais épiscopal une espèce de rempart contre le débordement des vices, dont une funeste expérience lui avait fait sentir le danger. Là, dans une société d'amis détachés du monde comme lui, sans en être éloignés, recueillis sans en être séparés, fervents dans le tumulte des affaires, pauvres dans leurs richesses, ou dépouillés volontairement au milieu du siècle, à peine ce grand Saint se crut-il en sûreté. Il alla jusqu'à interdire son palais à ses plus proches parentes, de peur que les personnes du sexe qui les y viendraient voir, n'y por-

tassent des sujets de tentations, ou n'y fournissent des armes à la médisance.

On ne parle point ici d'un saint Chrysostôme, d'un saint Basile, d'un saint Grégoire de Nazianze, d'un saint Charles Borromée, ni de tant d'autres saints Evêques et Prêtres des derniers siècles. On sait que ces grands hommes, gémissant sur les dangers de leur état, soupiraient après la retraite, et que, ne pouvant entièrement quitter le monde, sans quitter Dieu, qui les y appelait, ils s'y dérobaient du moins de temps en temps, pour fortifier leur âme contre ce que le monde pouvait avoir pour eux de périlleux. Si quelqu'un cependant eût jamais droit de s'exposer à l'orage et de braver la tempête, n'était-ce pas ces cèdres du Liban dont la vertu avait jeté de si profondes racines, qu'il semblait comme impossible de les renverser ? Toutefois ces grands hommes, dont Dieu avait dressé les mains au combat, ne s'y engageaient point d'eux-mêmes. Ils n'étaient dans le monde, qu'autant que les besoins du monde les y retenaient ; parce qu'ils étaient persuadés que quiconque croit s'y tenir ferme, est souvent à la veille de tomber ; et que ménager sans cesse le penchant et le devoir, était pour eux un état violent qui ne pouvait finir que par quelque chose de funeste.

D'aussi parfaits modèles que ces grands hommes, ne furent jamais à mépriser. Si les Ecclésiastiques de nos jours ne peuvent en devenir copies, tout au moins doivent-ils tâcher d'en ébaucher quelques traits. C'est à eux, par exemple, bien plus qu'aux laïques, de rompre courageusement ces liaisons où ils ne peuvent que participer au crime, et communiquer avec

le prochain que dans ses défauts. C'est à eux de se sevrer de ces parties de plaisir où leur innocence court risque de faire un triste naufrage, de s'éloigner des lieux où ils ne peuvent paraître avec bienséance, et sans une espèce de scandale. C'est à eux de fuir la tentation au lieu de la chercher ; d'éviter tout ce qui est pour eux un attrait puissant au péché, de ne point présumer de leurs forces : parce qu'enfin ils sont hommes comme les autres, et que le caractère dont ils sont revêtus, loin d'être une arme à toute épreuve contre la tentation, n'est au contraire qu'un puissant motif de ne se point familiariser avec elle.

Que pour s'en préserver, ils sachent qu'il n'y a rien de médiocre dans les fautes qui leur échappent, parce que le scandale en est inséparable, et que si les injures faites à leur personne en deviennent plus grièves, les péchés qu'ils commettent contractent aussi une indignité personnelle par la sainteté de leur état. S'ils sont tenus de faire partie de ce monde, où la Providence les a placés, qu'ils se souviennent que plusieurs choses peuvent être permises aux gens du monde, et être défendues aux Ministres des autels ; que si elles sont sans conséquence dans les mondains, dans eux elles sont des crimes, au jugement des mondains mêmes.

Pénétré de ces principes, et étayé par d'aussi sages précautions, un Ecclésiastique verra les écueils qui le menacent, sans y échouer. Il essuiera des tentations inséparables du commerce du monde ; mais il n'en sera pas le jouet. On dira de lui ce que le Sage dit de l'homme riche et tout ensemble vertueux : *Beatus vir*

qui inventus est sine maculâ, etc. (1). Heureux l'Ecclésiastique qui a vécu sans tache au milieu de ce qui était capable de le souiller ! C'est un prodige dans l'ordre de la grâce ; c'est un miracle de la droite du Tout-Puissant. Il n'est pas besoin d'autre preuve pour juger qu'il est parfait : il mérite une gloire immortelle. *Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna* (2). Dans une pleine licence, il ne s'est rien permis de défendu ; et, pouvant tout ce qu'il voulait, il n'a voulu que son devoir. Qu'il vienne donc recevoir de la bouche de Dieu même, les louanges qui seront éternellement dues à sa vertu : *Quis est hic? et laudamus eum.*

CHAPITRE X.

L'amour de la retraite est nécessaire à un ecclésiastique.

§ I.

S'il est vrai, comme on vient de le montrer, qu'il y a presque autant de pièges dans le monde pour les Ministres du Seigneur, qu'ils y rencontrent d'objets ; autant d'écueils à éviter pour eux, que de pas à faire ; il ne leur reste, dira-t-on, d'autres ressources que la fuite, ou qu'une extrême vigilance, pour se dérober à l'abîme dont ils sont menacés. Mais non ; la fuite même du monde leur est interdite ; il leur est ordonné d'y rester, ou pour contribuer à sa conversion ou pour servir de juste sujet à sa condamnation.

Sortez de cette ville criminelle, dit autrefois l'Ange

(1) Eccl. 31. — (2) Ibid.

du Seigneur à Loth, en lui ordonnant de quitter Sodome ; éloignez-vous de cette terre de malédiction que Dieu va frapper dans sa colère : vous n'y avez que trop demeuré : fuyez jusqu'à ses approches ; perdez de vue ses dépendances, si vous ne voulez être enveloppé dans sa ruine. *Salva animam tuam... nec stes in omni circa regione... ne et tu simul pereas* (1). Ce n'est point aux Ministres des autels appelés à la conquête ou à la conduite des âmes que s'adresse un pareil ordre : Dieu leur a confié son peuple, ils ne peuvent l'abandonner sans secouer le joug qu'il leur a imposé. Bien loin d'exiger d'eux qu'ils fuient le torrent, il leur est expressément commandé de s'opposer à son rapide cours, et de lui résister.

Le Prophète Elie, témoin d'une foule de crimes qui inondaient le royaume d'Israël, se croyant d'ailleurs trop faible pour en arrêter le cours, se retira autrefois dans une caverne pour y gémir seul devant Dieu sur tant d'abominations et de désordres. Que lui dit alors le Seigneur par le ministère d'un Ange ? Que faites-vous là, Elie ? *Quid hîc agis, Elia ?* Sortez de cette caverne : *Egredere*. Je n'exige point que vous quittiez le monde pour la solitude. Vous devriez être dans le palais d'Achab et de Jézabel pour condamner leurs injustices , pour arrêter l'idolâtrie de mon peuple, et vous opposer comme un mur d'airain aux crimes d'Israël. Quittez donc cette caverne, et retournez à mon peuple : votre salut est attaché aux soins que vous prendrez du sien. *Et ait ei : Egredere... vade, et revertere en viam tuam.*

(1) Genes cap. 19.

Si l'on en excepte quelques âmes spécialement appelées à la solitude, voilà l'ordre et la règle que Dieu a fixés aux Ministres de la loi nouvelle. Il veut qu'ils vivent au milieu des dangers, et qu'ils les craignent ; qu'ils voient de près les écueils, et qu'ils s'en garantissent, parce qu'effectivement sa Providence ayant résolu de sauver les hommes par les hommes, il faut absolument qu'il y en ait jusque dans le monde le plus dépravé, pour condamner ses désordres, et travailler avec ardeur à le sanctifier.

Mais, en fixant le séjour de ses Ministres au milieu du monde, Dieu ne leur a pas absolument interdit toutes sortes de retraites. Il leur ordonne au contraire de se faire une espèce de solitude intérieure, et comme un sanctuaire secret, où, après s'être prêtés aux besoins du prochain, ils aillent consulter l'esprit de Dieu sur eux-mêmes ; examiner avec soin si, en éclairant les autres, ils ne se consomment point ; si la nourriture qu'ils leur donnent ne les affaiblit point ; si le mortel poison des joies et des passions du siècle ne s'insinue point dans leur cœur par toutes les avenues de leurs sens ; si enfin, en sanctifiant les autres, ils pensent comme Jésus-Christ à se sanctifier eux-mêmes : *Pro eis sanctifico meipsum* (1). C'est pour cela que quelque saint que fût Moïse et quelque horreur qu'il eût des vices des Israélites, Dieu l'appelait de temps en temps sur la montagne pour se communiquer à lui, et le fortifier soit contre les dégoûts inséparables de sa charge, soit contre les divers scandales qui s'offraient à ses yeux dans le décret.

(1) Joan. 27. 19.

Jésus-Christ en usa de même envers ses Apôtres. Etant de retour de leurs courses évangéliques , dit saint Marc, ils lui racontèrent tout ce qu'ils avaient fait , et il leur dit : *Venez-vous-en à l'écart dans un lieu solitaire* (1). A quoi saint Luc ajoute. *Que les ayant pris avec soi , il se retira avec eux dans un désert du territoire de Betzaïde*, (2) qui signifie la maison des fruits : Comme s'il eût dit : Venez , venez réparer vos forces , et prendre une nouvelle ferveur dans la retraite : vous devez en avoir besoin. Après tant d'occupations extérieures , il convient de rentrer un peu dans votre intérieur : vous n'en serez que plus propres au travail , plus capables de faire une riche moisson pour les autres , après que vous aurez recueilli pour vous les fruits des plus éminentes vertus.

§ II.

On se plaint tous les jours dans le monde qu'il est bien difficile de s'y sauver. Les Ecclésiastiques éprouvent comme les autres ces difficultés. Bien loin que leur ministère les diminue , il ne contribue le plus souvent qu'à les multiplier. Les occupations extérieures , qui en sont inséparables , causent ordinairement une dissipation d'esprit qui dessèche le cœur et affaiblit la vertu. Il en est de la piété comme de ces essences précieuses qui s'évaporent , lorsqu'on les expose trop à l'air. C'est ainsi que la fréquentation des gens du monde est dangereuse aux Ministres du Seigneur , lors même qu'elle est inspirée par la charité , commandée par la nécessité ,

(1) Marc. cap. 7. — (2) Luc. cap. 6.

établie par le devoir. Il est plus facile aux enfants de lumière , mêlés avec les enfants des ténèbres , de s'égarer avec eux , que de les ramener de leurs égarements. Le monde nous transmet facilement ses passions : nous devrions le réformer , c'est lui qui nous corrompt. Il nous gagne, lorsque nous voulons le combattre. Les plaies du péché infectent notre main dans le temps que nous ne l'appliquons que pour les guérir.

Il arrive d'autres fois dans le Ministère qu'on se livre tout aux autres , et qu'on se refuse à soi-même; on met la règle dans son troupeau , et on la perd de vue dans sa propre conduite. On ressemble à ces canaux qui se vident pour fertiliser tout ce qui les environne , et qui ne retiennent rien pour eux. On est comme ces miroirs qui embrasent tout ce qui les approche , et qui sont eux-mêmes froids et glacés. On a souvent le Seigneur à la bouche , et rarement dans le cœur. On le fait servir par les autres , on l'oublie soi-même. On annonce les vérités du salut sans les sentir , on prêche l'enfer sans le craindre , on parle de la mort sans s'y préparer , on déclame contre le péché sans le haïr. C'est ainsi qu'on tombe dans le relâchement. La retraite fournit les secours les plus abondants et les plus efficaces pour y remédier ; affranchi de cette multitude et de cette variété de soins qui troublent et qui agitent , éloigné des objets qui flattent et qui séduisent, dégagé de toute occupation , on n'a que celle de réfléchir sur les vérités du salut les plus propres à inspirer l'horreur du péché , le dégoût du monde , l'amour de Dieu , le désir du Ciel. C'est dans ces retraites que l'on considère

les suites de la mort qui peut nous surprendre à chaque instant , la sévérité du Jugement de Dieu que nous sommes peut-être sur le point de subir , les rigueurs de l'enfer que nous n'avons que trop mérité. C'est là qu'on examine sa conduite , qu'on découvre ses penchans , qu'on rougit de ses chutes , qu'on gémit sur ses iniquités. Enfin c'est dans la retraite que tout inspire la componction. Que de saintes larmes , que de pleurs salutaires ne fait-elle pas répandre ? Les cœurs les plus endurcis y sont attendris. *Interruptit pctrum in eremo... et eduxit aquam de petra* (1).

Dieu y parle avec force , et il n'y trouve pas d'obstacle qui empêche de l'entendre : *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus* (2). Le monde , le démon et les passions lui ont parlé à ce cœur , et peut-être n'ont-ils été que trop écoutés. Dieu lui parle à son tour dans la retraite, il s'y insinue, il le gagne, il le comble de ses grâces : *Invenit gratiam in deserto populus* (3). A la vérité , nous ne manquons point de grâces dans le monde , mais que d'obstacles n'y trouvent-elles pas ? Dieu y répand le grain céleste ; le plus souvent il tombe sur le grand chemin , il est trop exposé pour y croître ; tout concourt dans la retraite à le faire fructifier , exhortations touchantes , conférences pieuses , méditations ferventes , prières assidues , examens fréquents , lectures spirituelles , exemples édifiants , silence religieux , interruption des affaires , soustraction des visites, tout nous porte

(1) Ps. 77. v. 13. — (2) Osée , cap. 2. v. 14. — (3) Jerem. cap. 31, v. 2.

à Dieu , rien ne manque de ce qui peut l'engager à se communiquer à une âme, à la toucher , à la changer, à la combler de ses dons. *Deus... cum pertransires in deserto : terra mota est , etenim cœli distillaverunt à facie Dei* (1).

Tels sont les avantages que procurent les retraites générales établies dans plusieurs diocèses, en faveur des Ecclésiastiques qui veulent se renouveler dans la ferveur , s'affermir dans la vertu et conserver l'esprit de leur état. On ne peut douter qu'elles opèrent en eux les changements les plus heureux. S'ils étaient avant la retraite indolents en célébrant les divins Mystères , précipités en chantant les saints Offices , préoccupés en administrant les Sacrements, distraits à l'Autel , dissipés dans le Sanctuaire ; on les voit , au sortir de la retraite , modestes et recueillis dans le temple du Dieu vivant , pleins de religion et de zèle dans l'exercice de leurs fonctions. Si avant la retraite ils prêchaient froidement , sans goût , et par conséquent sans fruit les vérités de l'évangile , après la retraite ils les annoncent avec force , avec onction, avec succès. Comme ils les y ont méditées et approfondies, qu'ils les y ont vivement senties, ils s'appliquent à les faire sentir aux autres.

L'expérience nous apprend que les ruisseaux de la divine parole , lorsqu'ils sortent d'une source pure , portent plus facilement la fertilité dans le champ du Seigneur. Parlons sans figure , les Saints travaillent plus efficacement à la sanctification de ceux qu'ils instruisent. Or , c'est ordinairement dans la retraite

(1) Ps. 67. v. 8. 9.

qu'ils vont puiser l'abondance de grâces et de lumières qu'ils veulent communiquer aux autres. C'est là que Dieu les accorde avec effusion aux prières ferventes de ceux qui les lui demandent.

Que si on a des reproches à se faire sur l'exercice de son ministère, on anticipe en quelque manière dans la retraite les jugements de Dieu, on se dit à soi-même ce qu'il doit nous dire. Rendez compte de votre administration : *Redde rationem villicationis tuæ* (1). On examine si l'on a été de fidèles dispensateurs du sang et des mérites de Jésus-Christ : on considère si l'on a su les appliquer à propos dans le tribunal de la pénitence : on revient sur ses propres jugements : *Revertimini ad judicium* (2). Si par malheur on avait commis des fautes préjudiciables à la sanctification des peuples, on en gémit, on prend la résolution de ne les plus commettre, on cherche les moyens d'y remédier, on prend des mesures pour s'en préserver dans la suite. Au sortir de la retraite on agit avec plus de prudence, de circonspection et de sagesse dans la dispensation des divins mystères, dans l'administration des sacrements, ce qui fait que les fidèles en approchent avec plus de fruit ! comme on s'est réformé, on désire sincèrement de réformer les autres, on s'oppose au libertinage avec plus de zèle, on corrige les abus avec plus de fermeté. Enfin, on puise dans la retraite toutes les vertus nécessaires pour travailler efficacement au salut des peuples. L'exemple des plus grands hommes, que Dieu a suscités pour la conduite des âmes, en est une preuve.

(1) Luc. cap. 16, v. 2. — (2) Dan. cap. 13. v. 49.

C'est dans la retraite qu'ils ont acquis ces vertus rares et sublimes qui leur gagnaient les esprits et qui leur soumettaient les cœurs, dès qu'ils se montraient.

Afin que les retraites générales, dont nous parlons ici, produisent des effets aussi salutaires, il faut les faire avec certaines dispositions. La première est une attention des plus sérieuses aux vérités qu'on y annonce. Elles méritent bien d'occuper notre esprit, ces grandes, ces redoutables, ces importantes vérités. On y rappelle tout ce que la religion a de plus frappant et de plus intéressant. On trouve dans ceux qui les proposent tout ce qu'on peut attendre de la charité la plus tendre, la plus généreuse, la plus agissante. Tandis qu'ils ne ménagent ni leur temps ni leur santé pour nous exhorter, nous animer, nous diriger, il est juste que nous prenions la peine de les écouter. Si on nous rassemblait durant quelques jours, et que par des discours ingénieux et solides on nous apprît les moyens d'amasser d'abondantes richesses, de nous élever à des dignités éminentes, de nous faire une grande réputation, avec quelle attention écouterions-nous les enseignements qu'on nous donnerait? Nous regarderions chaque mot comme un oracle, aucun ne nous échapperait, nous en développerions le sens, nous en examinerions les conséquences, nous en ferions l'unique sujet de nos réflexions. On enseigne dans les retraites générales des choses beaucoup plus importantes. On y apprend à vivre chrétiennement, à mourir saintement, à se préserver de l'enfer, à s'assurer une place dans le ciel. Est-il rien de si intéressant? A quoi donc serons-nous attentifs, si nous ne le sommes pas lorsqu'il s'agit du salut de

notre âme? Si nous sommes assez malheureux pour la perdre, nous perdrons tout sans ressource et sans consolation. Serait-il possible que nous fussions insensibles à cette perte, la plus grande que nous puissions faire. J'espère, ô mon Dieu! qu'il n'en sera pas ainsi dans les retraites que je me propose de faire. Moyennant le secours de votre grâce vous m'y trouverez attentif à tout ce qu'on m'y dira pour m'édifier; soumis à vos ordres, fidèle à vos inspirations, docile à vos avis, sensible à vos reproches. Je vous dirai, comme fit autrefois Samuel : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* (1). Parlez, Seigneur, expliquez-moi vos saintes volontés, imposez vous-même silence à tout ce qui ne me parle pas de vous, que je n'entende que votre voix, qu'elle s'insinue jusqu'au fond de mon cœur, qu'elle le pénètre, qu'elle l'ébranle, qu'elle le convertisse : *Loquere, Domine*. Quoi! Dieu s'abaisse jusqu'à me parler, et je ne l'écouterais point? Il n'en sera pas ainsi, ce qu'il me dira sera l'unique objet de mes réflexions. Les vérités éternelles que ses Ministres m'annonceront occuperont seules mon esprit. Monde trompeur, passions tyranniques, amis flatteurs, plaisirs séducteurs, ne me parlez plus; votre langage me corromprait, il me perdrait, il ne m'a déjà été que trop funeste. Laissez parler le Seigneur mon Dieu : *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus* (2).

C'est dans ces dispositions qu'un Ecclésiastique doit commencer et continuer les retraites qu'il fait. Il faut qu'il éloigne de son esprit tout ce qui pourrait

(1) I. Reg. cap. 3. v. 9. — (2) Ps. 84. v. 9.

le distraire et en bannir Dieu , il ne suffit pas qu'il écoute les vérités qui lui sont annoncées. Cette attention doit être suivie d'une fidélité constante à toutes les pratiques qui lui sont prescrites. Peut-être que son salut est attaché à celle qu'il manquerait. Ce seul motif doit l'engager à n'en omettre aucune , à s'acquitter de toutes avec joie , ferveur et ponctualité. Il lui en coûtera peut-être de s'y assujettir , mais il sera bien dédommagé par les grâces et les consolations qu'il recevra. D'ailleurs, quelque peine qu'il trouve , elle doit lui paraître légère dès qu'il s'agit de sauver son âme , qui est si précieuse ; de plaire à Dieu qui est si aimable ; d'éviter l'enfer qui est si affreux ; et de gagner le ciel qui est si beau.

§ III.

Si un Ministre des autels ne sait de temps en temps se dérober ainsi aux compagnies , ou aux affaires , et profiter du loisir qu'elles lui laissent pour penser à soi , il est comme impossible que dans le commerce habituel qu'il a avec le monde , il ne se sente de sa contagion. Quelque innocence qu'il ait , et de quelque ardeur qu'il brûle pour le salut des âmes , dès qu'il se plaira avec les personnes du monde , ou qu'il vivra dans une continuelle dissipation , la tiédeur s'emparera de son cœur. Pour vouloir trop penser au prochain , il sera peu avec Dieu , et encore moins avec lui-même. Les divers scandales dont on le rendra ou le dépositaire , ou le témoin , feront tôt ou tard impression sur son esprit. Il en sera effrayé dans les commencements , il est vrai ; il aura même de la peine à se faire aux dangereux objets qu'il verra , aux per-

nicieuses maximales qu'il entendra , aux actions et aux parties de plaisir où on l'engagera. La pudeur a ses droits , et la religion les siens. Toutes deux combattent durant quelque temps , mais toutes deux aussi se laisseront de résister aux assauts redoublés du monde. Insensiblement ses pernicieuses maximales le séduiront , ses avances le gagneront , ses joies et ses plaisirs l'attireront : le vice , qui aura pour lui le goût de la nouveauté , se présentera à ses yeux dans un jour tout propre à s'insinuer dans son cœur. Qu'arrive-t-il enfin ? Ce que l'on ne voit que trop souvent , et de quoi l'on ne peut assez gémir. Ce Ministre des autels , qui devait être le sel de la terre , perdra sa force , et pour n'avoir pas su de temps en temps faire divorce avec le monde , il en deviendra le partisan ; il se trouvera , presque sans s'en apercevoir , esclave des mêmes passions que les hommes les plus mondains , imbu des mêmes maximales , adonné aux mêmes plaisirs , livré aux mêmes dérèglements. C'est un homme que le torrent a gagné , parce qu'il n'a pas voulu puiser , dans la retraite , des forces capables de lui résister.

Si , lorsque ses occupations le lui permettaient , à certain temps de l'année , ou même de la journée , il eût employé son loisir à examiner sérieusement le fond de sa conscience , à découvrir dans son cœur les taches qui s'y glissaient ; dans ses fonctions , les fautes qu'il y commettait (car c'est à quoi nous porte la retraite) , ces jugements exacts et rigoureux qu'il eût exercés sur lui-même , lui auraient servi de préservatif contre les attraits du vice et les dangers inévitables du siècle. S'en tenant de temps en temps

éloigné , il en eût été infailliblement moins épris , au lieu qu'en se répandant trop au dehors , et en se familiarisant trop avec le monde , il y a fait naufrage, il y a péri.

Il est donc essentiel à tout Ecclésiastique d'avoir un temps dans l'année , où libre de tous soins étrangers et dégagé de toute autre affaire , il se retire pour ne penser qu'à celle de son salut. Dans cette espèce de solitude , éloigné du monde , et livré entièrement à soi , il repassera bientôt comme le saint roi Ezéchias , ses jours et ses années dans l'amertume de son cœur. L'éloignement des objets et le silence des passions lui laisseront apercevoir les fautes journalières que le commerce du monde , ou l'embarras des affaires lui dérobaient. Il reconnaîtra ses faiblesses ; il remontera jusqu'à leurs sources ; il en découvrira les funestes suites ; il formera de saintes résolutions , et prendra de nouvelles forces pour en arrêter le cours. Eclairé des lumières d'en haut sur la dignité de son état et l'étendue de ses obligations , il apprendra à estimer l'un ; à remplir les autres avec exactitude , et bénissant mille fois le Ciel de l'avoir appelé à un genre de vie si relevé , il s'écriera avec le Prophète : *Que vos Tabernacles sont aimables , ô Dieu des armées , mon âme ne saurait plus soutenir l'ardeur avec laquelle elle soupire après vos divins autels. Que je suis heureux , ô mon Seigneur , ô mon Roi , d'avoir trouvé un asile dans votre Sanctuaire ! un seul des jours que je passerai dans ce saint Lieu me sera infiniment plus doux que mille autres passés à la compagnie des pécheurs (1).... En vérité ,*

(1) Ps. 83.

tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre montrent bien qu'ils ne sont que vanité, en s'attachant à ce qui doit durer si peu, et à toute autre chose qu'à vous (1).

Pénétré de ces sentiments, un Ecclésiastique sort de sa retraite comme un homme devenu redoutable au démon, supérieur au monde et à sa censure, ennemi de ses folles joies et de ses propres faiblesses, disposé à aller partout où Dieu l'appellera, à se dévouer à toutes ses lois, à tout entreprendre pour le salut du prochain et pour la gloire de Jésus-Christ.

§ IV.

Mais, parce que rien n'est plus faible ni plus inconstant que le cœur de l'homme, et qu'il retourne souvent avec empressement à ce qu'il a détesté avec plus d'horreur; si un Ecclésiastique, sorti de sa retraite, ne pense à en conserver l'esprit et le goût au milieu du monde même, il en perdra bientôt les fruits; et, devenu dans peu ce qu'il avait déjà été, on le verra saint et mondain tour à tour, aujourd'hui tiède et demain fervent; recherchant aujourd'hui les biens solides et réels, demain courant à la bagatelle, et se repaissant des plaisirs les plus frivoles.

On entend ici, par le goût de la retraite, un sentiment intérieur du besoin que nous en avons pour conserver l'esprit du sacerdoce. Un éloignement positif de certaine compagnie où nous risquons de nous perdre, ou tout au moins de nous trop dissiper; un mépris réel des jeux et des amusements qui nous mettent trop au dehors, et qui nous ôtent par une espèce

(1) Ps. 38.

de contre-coup la confiance des personnes mêmes qui nous amusent. Une volonté déterminée et même accoutumée à être seul à certain temps de la journée pour entrer en compte avec notre propre cœur ; et examiner de près nos profits ou nos pertes , nos œuvres bonnes ou mauvaises, nos vices ou nos vertus ; pour voir enfin où nous en sommes avec Dieu , le prochain et nous-mêmes. Sans cette espèce de solitude intérieure , qui doit servir de frein à un Ecclésiastique , sans toutefois le rendre sauvage et d'un abord inaccessible , il est comme impossible que sa vertu se soutienne dans le monde.

Il aura beau avoir fait provision de piété , et être résolu à ne se rien permettre que dans la bienséance de son état : dès lors qu'à l'issue des offices divins ou des fonctions les plus saintes , il cherchera , comme tant d'autres , des amusements profanes ; sa piété , sous prétexte de s'y délasser , y échouera ; le goût du plaisir l'emportera aisément sur celui de la prière ; il portera les idées du jeu et de la bagatelle jusqu'au pied des autels. Bientôt son devoir faisant toute sa peine , ses fonctions ne pourront manquer d'en souffrir ; il ne les remplira plus qu'à la hâte et par manière d'acquit , pour voler à une assemblée de gens oisifs , où dont toute l'occupation est un cercle perpétuel d'amusements et de reprises de jeu , qu'on a soin de couvrir du voile d'innocents plaisirs. Les bienséances de son état lui deviendront à charge ; pour ne l'être pas lui-même à autrui , il ne se fera nul scrupule de les franchir , lorsqu'il croira pouvoir le faire impunément , et sans en essuyer des reproches. Enfin , persuadé dans les commencements qu'il pouvait se

partager entre le devoir et le monde , il éprouvera à ses dépens que les plaisirs et les amusements du monde ne l'emportent que trop sur le devoir ; que la piété , qu'il avait portée dans les compagnies où il s'est trouvé , a disparu comme un trésor qu'on laisserait exposé à tous venants sur les grands chemins ; et malgré ses résolutions , il se trouvera tout entier au monde , pour n'avoir pas voulu être de temps en temps à lui-même.

Que l'esprit et le goût de la retraite sont donc nécessaires aux Ministres des autels ! A en juger par l'expérience , ils n'échouent au milieu du monde , que pour vouloir, bon gré mal gré, en faire partie : au lieu que dans les premiers siècles de l'Eglise , volontairement restreints à une espèce de cloître avec leur évêque , et servant comme de rempart à la maison du Seigneur , ils étaient sans contredit plus parfaits , parce qu'ils étaient plus retirés. Tels les Ambroise à Milan , les Augustin à Hyppone , et généralement tous les saints prélats des églises d'orient et d'occident. Si ces grands hommes , qu'on pouvait regarder comme les copies vivantes de Jésus-Christ , le souverain *pasteur et l'évêque de nos âmes* , se retireraient , autant qu'ils le pouvaient , du monde , et consultaient chaque jour l'esprit de Dieu sur eux-mêmes , combien plus en aurons-nous besoin , nous faibles roseaux que le moindre vent des tentations abat , renverse , et fait quelquefois passer de la plus haute perfection aux plus criants désordres ?

Il en coûte , je le sais , de vivre ainsi retiré , de savoir se sevrer de certaines compagnies où tout ce qu'on aperçoit est attrayant , et dont les apparences

semblent ne rien présenter que d'honnête. Mais encore une fois , ces compagnies si riantes ne furent jamais l'élément d'un Ecclésiastique ; quoique sages et honnêtes en apparence , elles feront tôt ou tard démentir sa faible vertu. *Laissez* (1) , dit Jésus-Christ à ses Ministres , *laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts : prenez garde de vous laisser séduire* (2) à ces compagnies tout à la fois si agréables et si funestes : tôt ou tard vous vous perdrez avec elles , et le malheur de leur perte ne diminuera point l'horreur de la vôtre. Si le devoir ou une bienséance indispensable vous y appelle, paraissez-y sans peine. C'est Dieu qui vous l'ordonne ; c'est aussi lui qui se charge de vous soutenir : surtout si vous y portez cette simplicité chrétienne , qui , sans être gênée ni gênante , fait conserver partout un air grave et recueilli.

CHAPITRE XI.

Le recueillement et l'oraison sont des moyens efficaces pour mettre un ecclésiastique à couvert des dangers de son état.

§ I.

L'attention sur soi-même et le recueillement intérieur sont pour un Ecclésiastique obligé de se communiquer dans le monde, un nouveau préservatif contre la criminelle dissipation qui en est l'âme. On n'y voit, en effet , que des hommes qui mettent leur bonheur dans les plaisirs des sens, et qui sont transportés par leurs charmes. Ris immodérés , joies écla-

(1) Luc , cap. 9. v. 60. — (2) Marc , cap. 13. v. 5.

tantes , acclamations subites , voix confuses de gens qui s'excitent à la volupté , tout annonce le ravissement de leur cœur , tout l'enchaîne , parce que tout le dissipe. Il semble se dilater , se complaire en lui-même et nager dans le plaisir. Dans ces moments si doux et tout ensemble si criminels, les gens du monde disent avec transport qu'ils sont heureux; ils ne changeraient pas leur état avec celui d'un Ecclésiastique : peu s'en faut qu'ils ne lui insultent , lorsqu'ils le voient condamné à un genre de vie sérieux et ennemi de ces vains fantômes de plaisirs.

Tout vains qu'ils sont néanmoins , et toujours suivis de repentir , ces plaisirs éblouiront un Ministre du Seigneur , ils le séduiront infailliblement , s'il n'oppose le recueillement à cette folle dissipation , et le plaisir constant des plus solides réflexions , aux moments courts et fugitifs des joies et des plaisirs du siècle. Ce recueillement si nécessaire , et dont il est ici question , consiste dans une attention habituelle sur soi-même , sur la décence de son état et la sainteté de ses devoirs; dans la subordination des sens à la raison , et de la raison à Dieu ; dans je ne sais quelle tranquillité des passions qui nous fait conserver notre âme dans la paix ; enfin dans un sentiment intime et habituel des grandes vérités qui rappellent sans cesse la créature au Créateur, et le Ministre des autels à celui qu'il a choisi pour son partage. Armé de ce recueillement comme d'un bouclier à toute épreuve , un Ecclésiastique , obligé de paraître dans le monde , n'y sera point épris de ses folles joies : il pesera à son juste poids cette prétendue félicité des mondains. Il envisagera l'homme de plaisir comme

un homme affamé , qui durant son sommeil croit se rassasier , mais qui se trouve à son réveil dévoré par une faim réelle. Il jugera du vrai bonheur par sa durée et sa solidité , autant et plus que par ses délices : et la passion laissant toujours place chez lui à la réflexion , bien loin de s'arrêter à tout ce qui séduit les sens ou qui amollit l'âme , il détournera ses yeux de tous ces frivoles objets. La loi du Seigneur , toujours présente à son esprit , le rendra insensible à tout le reste ; il sera avec Dieu ; et il le bénira dans les lieux mêmes où on ne pense peut-être qu'à l'offenser ; il s'en occupera dans le secret ; il l'appellera sans cesse à son secours ; il n'apercevra hors de lui qu'un néant affreux.

Car voilà en quoi consiste principalement le recueillement dont nous parlons. C'est de penser sans cesse aux volontés de Dieu , pour s'y conformer ; à ses desseins, pour les accomplir. C'est d'être toujours attentif à ce qu'il nous dit intérieurement ; à l'écouter avec docilité , à le méditer avec soin. C'est de s'occuper , le plus qu'on peut , des perfections de Dieu pour les honorer, de ses amabilités pour s'y attacher. Un Dieu qui par sa grandeur voit tout au-dessous de lui, qui par son immensité ne souffre point de bornes, qui par son éternité n'admet point de durée. Un Dieu qui par sa sainteté est le principe de tout bien , qui par sa miséricorde est la source de toute grâce , qui par sa justice est l'auteur de tout châtement. Un Dieu qui par sa puissance triomphe de tous les obstacles , qui par sa sagesse règle tous les événements, qui par sa providence pourvoit à tous nos besoins. Voilà le sujet continuel des réflexions d'un Ecclésiastique par-

faitement recueilli. Il s'occupe intérieurement des moyens de procurer la gloire de Dieu, d'affermir son culte, et de lui former de fidèles adorateurs. Il pense encore à la grande affaire du salut ; il considère la dignité de notre âme, à quels dangers nous l'exposons, notre peu d'ardeur pour la rendre heureuse, l'activité du démon pour la perdre et le nombre des pécheurs qui deviennent la victime de l'enfer.

Un Ministre des autels, qui vit dans le recueillement, ne borne point là ses réflexions. Il se rappelle aussi sans cesse les vérités les plus importantes de notre religion, son esprit en est tout rempli et pénétré. Tout renfermé, tout concentré, pour ainsi dire, tout absorbé au dedans de lui-même, il ferme les yeux sur tous les objets extérieurs pour s'unir intérieurement à Dieu, pour s'entretenir avec lui dans le secret de son âme.

Par un contraste bien déplorable, un Ecclésiastique, qui n'est pas recueilli, vit dans un oubli continu de Dieu qui ne nous oublie pas un seul instant. Hé ! comment peut-il le perdre de vue, lorsque tout concourt dans le ciel et sur la terre à nous en rappeler le précieux souvenir ? Il n'y pense pas même dans le temps et dans les lieux consacrés pour le faire, je veux dire, durant la prière et dans nos églises. C'est alors que Dieu seul doit occuper notre esprit. Un Prêtre dissipé le bannit du sien, le moindre objet le distrait dans ses exercices de piété, et jusque dans le sanctuaire du Seigneur ; toute son attention est pour des bagatelles. Il en est de même de son salut. Ce n'est point cette grande affaire qui fait le sujet de ses réflexions. Ce qui tombe sous les sens, ce qui le

frappe extérieurement , voilà l'unique chose qui fait sur lui quelque impression; comme il est entièrement livré au dehors , les journées passent et finissent sans qu'il rentre en lui-même. Une telle dissipation ne peut le conduire qu'au relâchement le plus funeste. Le moyen de s'en préserver , c'est de se recueillir dans le fond de son âme.

De ce recueillement intérieur , résulte un double avantage , l'un pour le monde qui en est sûrement édifié , l'autre pour l'Ecclésiastique qu'il met à couvert d'un grand nombre de fautes. Car quelque goût qu'ait toujours eu le monde pour la dissipation et la joie , il n'en méprise pas moins l'Ecclésiastique qui s'y livre : comme au contraire toujours charmé d'un Ministre des autels , qui réfléchit sur ses devoirs , et qui ne perd jamais de vue son caractère , les personnes les plus dissipées et les plus mondaines prennent enfin confiance en lui et y ont tôt ou tard recours comme à un homme qui , étant maître de ses passions, peut aisément apprendre aux autres à les dompter , et à s'en rendre maître.

Indépendamment de cette édification publique, quelle foule de péchés n'évite point un Ecclésiastique, qui pense habituellement à Dieu, à soi et à ses devoirs? Il ne connaît ni la détraction, ni les mauvaises plaisanteries, ni les paroles libres ou mordantes, ni les mauvais rapports qui échappent aux gens du monde, à la table, au jeu, dans les cercles et les conversations les plus ordinaires ; ni enfin, ces contes libres, obscènes, ou satyriques, où l'on se pique de raconter avec esprit les intrigues d'un quartier ou de toute une ville.

Si au contraire il n'a de fréquents retours sur lui-même, comment et par quelle voie se garantira-t-il de tous ces excès ? Que de torts ne fera-t-il point à la réputation de son prochain, que de médisances irréparables, que de scandales, lorsqu'on verra *la malédiction*, comme dit saint Jacques, *et la bénédiction partir de la même bouche* ; et la même source qui devait donner de l'eau douce, ne fournir que de l'eau amère ? Si dans une liberté entière de penser, d'agir et de parler comme les autres, il ne s'accoutume pas à garder ses sens, à veiller sur son cœur, à réfléchir avant que de parler, à être même sur le compte d'autrui d'une réserve à toute épreuve, il est comme impossible qu'il ne devienne à la honte du sacerdoce, ou un esprit dangereux, ou un railleur de profession, ou un de ces mauvais plaisants qu'on dirait gagés du public pour tenir registre de toutes les histoires des familles, ou enfin un de ces hommes caustiques que l'Esprit-Saint nous dépeint devenus redoutables et odieux à toute une ville, par les inimitiés qu'ils y fomentent et par le malheureux talent qu'ils ont de déchirer le prochain avec agrément : *Terribilis in Civitate sua vir linguosus* (1).

Ce n'est pas cependant que pour être recueilli, un Ecclésiastique doive être sombre avec ses amis, et ne parler, pour ainsi dire, qu'e par sentence : ce recueillement d'ailleurs si nécessaire n'a rien qui resente le censeur incommode, rien de farouche, ni qui ne fasse même aimer et estimer la vertu. Il consiste encore une fois à observer exactement toutes ses dé-

(1) Eccl. cap. 9.

marches, comme le veut le Prophète, à poser une garde fidèle à sa bouche, à ne quitter jamais certain air de sagesse qui se fait respecter des plus libertins, à penser tellement à Dieu, au prochain et à nous-mêmes, qu'il ne nous échappe rien dont Dieu, le prochain, ou la dignité de notre état puissent être blessés.

§ II.

Pour acquérir cette circonspection soutenue, qui nous rend en quelque sorte inaccessibles aux traits empoisonnés du monde, il faut absolument qu'un Ecclésiastique s'adonne à l'oraison mentale, et qu'il en fasse même sa nourriture de tous les jours. Car enfin, à quoi attribuer le peu de vertu de certains Ministres des autels, tandis qu'il en est tant d'autres qui en servent de modèles ? D'où vient que nonobstant la régularité de ceux-ci, on voit ceux-là si négligents à s'acquitter de leurs devoirs, si dissipés dans les compagnies, si portés à démentir la sainteté de leur état par leur conduite ? C'est qu'ils n'en conçoivent pas l'excellence : ils ignorent la grandeur de leurs obligations, et ne sentent pas l'opposition de leur conduite avec les devoirs dont ils sont chargés. Mais encore, d'où viennent cette ignorance et cette espèce d'insensibilité pour des vérités qui les touchent de si près ? C'est qu'ils n'y pensent pas, et qu'ils ne les méditent point. En sorte qu'on peut dire avec le Prophète : Que s'il y a peu de Saints parmi ces Ecclésiastiques, c'est qu'il en est peu qui méditent les maximes de Jésus-Christ, très-peu qui s'appliquent à l'oraison mentale, ou qui en connaissent la pratique :

Defecit sanctus quoniam diminutæ sunt veritates à filiis hominum (1).

Uniquement bornés à leur Bréviaire, ils réciteront chaque jour l'office divin, parce que l'Église les y oblige, et ils croiront encore faire beaucoup en se montrant fidèles à cette obligation. Mais nulle autre prière pour eux que la vocale : encore ne savent-ils souvent ce que c'est qu'y écouter Dieu, et plus souvent encore ne s'y écoutent-ils pas eux-mêmes. Dites-leur, avec saint Thomas (2), que la véritable oraison est une élévation de l'âme à Dieu, un exercice de l'entendement où la volonté s'échauffe d'un feu divin, et s'anime à la pratique de la vertu, par la considération fréquente et sérieuse des vérités de la religion, de sorte qu'en les méditant on se remplit des flammes célestes, dont parle le Prophète, et qui sont celles de l'amour de Dieu : *In meditatione mea exardescet ignis* (3). Ajoutez-leur avec les Pères de l'Église, que la méditation est la mère de la sainteté, un mur inébranlable contre toutes sortes de tentations, une source de lumières qui nous découvre les pièges du démon, où nous puisons des forces pour lui résister : qu'elle est pour eux ce que le soleil est pour toute la nature, et que, sans elles, ils seront toujours ensevelis dans le péché, ou tout au moins des hommes tièdes et languissants dans les voies de Dieu : vous leur tenez un langage inconnu ; ils ne sauraient méditer, vous disent-ils ; ils ne se sentent ni disposition à l'oraison, ni envie d'en acquérir le don. Leur imagination s'y distrait, leur esprit y est à la gêne : leurs oc-

(1) Ps. 41. v. 2. — (2) 2. 2. Quæst. 83. — (3) Ps. 38. v. 4.

cupations sont d'ailleurs en trop grand nombre, pour laisser quelque place à celle-ci. Ils trouveront du temps pour vaquer généralement à tout le reste : les affaires domestiques, le jeu, la chasse, des amusements de toute espèce auront chez eux leurs jours et leurs moments marqués. Le service du prochain ne sera pas même oublié. Nuit et jour, s'il le faut, ils voleront à son secours tandis qu'ils ne trouveront pas une demi-heure pour s'entretenir avec Dieu dans l'oraison ; qu'ils en seront ennemis, et la fuiront comme un exercice à charge, ou une pratique inutile, qui ne produit que l'ennui qui les accable.

Faut-il s'étonner après cela, si, renvoyant dans le cloître l'usage et la pratique de l'oraison, ils se trouvent désarmés et sans force au milieu des coups que le monde leur porte, et s'ils se consomment au feu des passions qu'il excite en eux. Comment une ville assiégée se défendra-t-elle, si elle manque de provisions nécessaires à la vie de ses combattants? Comment ne mettrait-on pas en poudre ses défenses et ses remparts, s'ils sont déjà à demi ruinés faute de réparations, ou par la négligence de ceux qui y commandent? Le moyen qu'un Ministre des autels, qui ne fait pas de l'oraison sa nourriture ordinaire, ne s'affaiblisse pas de jour en jour, et ne soit pas exposé à faire les plus déplorables chutes? Si le Prophète roi dit à Dieu : *Mon cœur s'est desséché comme l'herbe des campagnes, parce que j'ai oublié de faire de l'oraison mon aliment ordinaire* (1) ; que deviendra le cœur d'un Ecclésiastique qui n'a aucun commerce avec Dieu ?

(1) Ps. 101.

Est-il dans l'ordre qu'il s'expose à la tentation, dépourvu de toute arme spirituelle, comme les Juifs qui ne trouvèrent ni lances, ni épées dans tout Israël, lorsqu'il fallut marcher au combat ? *Cumque venisset dies praelii, non est inventus ensis et lancea in manu totius populi* (1).

Le poisson ne vit point hors de l'eau : la fleur se fane, l'herbe perd sa verdure, dès que la pluie lui manque, ou qu'elle cesse d'être arrosée par une main bienfaisante. Ainsi en est-il des Ministres du Seigneur. L'oraison est l'élément dans lequel il faut qu'ils vivent, qu'ils travaillent et qu'ils respirent. Rien ne peut leur en tenir lieu. S'ils l'abandonnent, ils tombent dans la tiédeur et le relâchement. Perdant de vue leurs misères spirituelles que la méditation leur rappellerait, ils ne pensent pas à y remédier, ne recevant pas les grâces qu'elle leur procurerait, ils changent à vue d'œil, ils dépérissent : leur âme perd toute sa vigueur, elle portait auparavant des fleurs et des fruits en abondance ; aujourd'hui privée de la rosée du ciel, essentiellement attachée à la prière, elle n'éprouve que langueur : ses vertus disparaissent pour faire place aux passions, et ces passions, dont elle reçoit bientôt la loi, en font la victime et le jouet du monde.

Ainsi, il n'est pas surprenant qu'un Ecclésiastique, qui ne donne aucun temps à l'oraison mentale, néglige ses devoirs. C'est qu'il ne considère pas, dans ce saint exercice, les motifs qui l'engagent à les remplir, et qu'il n'y cherche pas les moyens qui pourraient le rendre fidèle à ses obligations. Il récite.

(1) 1. Reg. cap. 13.

l'office divin, il célèbre la sainte messe, il administre les sacrements sans aucun sentiment de piété. C'est qu'il ne puise pas, dans la pratique dont nous parlons, la dévotion qu'elle lui inspirerait.

Il n'en est pas ainsi d'un Ministre des autels, qui a soin de méditer souvent sur quelque sujet propre à l'animer dans la vertu. Les réflexions qu'il fait alors, les résolutions qu'il prend, et les grâces que Dieu lui communique, tout concourt pour le soutenir dans la régularité qu'exige son état. D'ailleurs, l'oraison le dispose à s'acquitter de ses fonctions avec plus de facilité, de mérite et de succès. Elle est pour lui une source de lumières dans ses doutes, et de consolations dans ses peines. Elle lui découvre ce qu'il doit dire à ceux qu'il est chargé d'instruire. Elle le remplit de force et d'onction pour les convaincre et les toucher. Que l'on considère les Ecclésiastiques dont la vie est la plus édifiante, et ceux dont les discours font le plus de fruit, on verra que ce sont des hommes d'oraison. Leur exemple est une preuve incontestable des avantages que produit ce saint exercice ; on n'a qu'à les imiter, pour s'assurer, par sa propre expérience, de ce que nous disons.

Comme notre lâcheté ne manque jamais de prétextes pour se dispenser de ce qui la rebute, il est bon de prévenir ce qu'elle pourrait opposer, pour faire omettre la pratique de l'oraison. Mes occupations ne me permettent pas d'y vaquer, dit celui-ci, des affaires indispensables, l'étude dont j'ai besoin, les fonctions de mon ministère remplissent mes journées, je n'ai pas un moment à moi. Je réponds à ces raisons : C'est donc le soin de vos affai-

res qui vous détourne de l'oraison ? Hé ! avez-vous des affaires si importantes, si décisives, et dont les suites soient pour vous d'une aussi grande conséquence, que celle du salut ne mérite-t-elle pas votre première attention ? ne doit-elle pas vous occuper par préférence à toutes les autres ? Pesez bien ces paroles d'un grand Saint : *Primas apud nos curas, quæ prima habetur, obtineat, summæque sollicitudinis partes, salus quæ summa est vindicet ; hæc nos occupet in præsidium et tutelam suâ, jam non planè prima sed sola* (1). En vain réussirez-vous dans tout le reste, si vous perdez votre âme. Or, vous l'exposez à cette perte, si vous ne méditez pas souvent dans l'oraison, sur ce que le Seigneur demande de vous, sur les devoirs qu'il vous impose, sur les fonctions dont il vous a chargés, sur les vertus qu'il vous ordonne de pratiquer, sur les péchés qu'il veut que vous évitiez : *Nisi quod lex tua meditatio mea est, tunc fortè perissem in humilitate mea* (2). Les tentations que vous éprouvez, les passions que vous avez, sont deux grands obstacles à votre salut. Il est très à craindre que vous ne les vainquiez pas, si vous abandonnez l'exercice de l'oraison. Comptez vos chutes, si vous le pouvez, et voyez si elles ne viennent pas de ce que vous n'avez point fait de sérieuses réflexions sur ce qui pouvait vous en préserver. La pratique qu'on vous conseille ici y aurait remédié : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde* (3).

Vous avez, dites-vous, besoin de votre temps pour

(1) S. Eucher. epist ad Valerian. — (2) Ps. 118. v. 92. —

(3) Jerem. cap. 42. v. 44.

l'étude , prétexte frivole. Est-ce que la piété ne vous est pas aussi nécessaire que la science ? Pour devenir savant , doit-on négliger de se rendre vertueux ? On ne peut qu'approuver vos intentions ; acquérez les connaissances qui vous sont nécessaires, mais sachez que vous le ferez avec plus de facilité et de succès , si l'oraison précède vos études : *Declaratio sermonum tuorum illuminat : et intellectum dat parvulis* (1). Les Pères de l'Eglise et un grand nombre de docteurs célèbres ont plus appris aux pieds du crucifix que dans les livres. Peut-on douter qu'on s'instruit mieux avec Dieu, qu'avec les hommes ?

Pour ce qui concerne les fonctions de notre ministère , on ne veut pas que vous les abandonniez ; on vous exhorte au contraire à vous en acquitter avec toute la ponctualité qu'elles demandent. Mais ces fonctions qui vous servent de prétexte pour ne point vaquer à l'oraison , vous laissent du temps pour des visites et des conversations inutiles ; elles ne vous empêchent pas de prolonger vos repas et votre sommeil ; voilà sur quoi vous pouvez retrancher au moins une demi-heure par jour , pour l'employer au saint exercice dont nous parlons. Quelque occupé que l'on soit dans le ministère sacré , est-il bien difficile de ménager un si court espace de temps , dans des journées dont la longueur paraît souvent ennuyeuse ?

Durant l'oraison , dit un autre , je suis livré à des distractions continuelles : elles me la rendent inutile ; ainsi je peux bien l'omettre , puisque je n'en retire aucun fruit. Ce prétexte est encore moins plausible

(1) Ps. 118. v. 130.

que le premier , et pour en montrer l'illusion , je dis : si ces distractions sont volontaires, si elles n'ont d'autre cause, que la malice du démon ou la fragilité humaine dont les plus grands Saints ne sont pas exempts ; il faut , comme eux , les rejeter , vous en humilier , en gémir , vous recueillir , élever votre esprit vers Dieu , lui offrir votre cœur ; vous pouvez le faire , et alors votre oraison lui devient agréable ; il ne permettra pas que vous la fassiez sans en tirer quelque avantage , il aura égard à vos dispositions intérieures, elles seront pour vous d'un grand mérite. Cela doit suffire pour vous engager à la continuer. Que si vos distractions sont volontaires , pourquoi vous y livrez-vous ? Fixez la légèreté de votre imagination , fermez les yeux sur les objets qui vous dissipent , rentrez en vous-même , éloignez les pensées vaines et inutiles , qu'elles fassent place à de plus sérieuses et à de plus saintes , faites-vous quelque violence : s'il vous en coûte , combien serez-vous dédommagé par les lumières , les consolations et les grâces qui sont les effets ordinaires de l'oraison mentale.

Si j'abandonne cet exercice , dit celui-là , c'est que j'y éprouve des sécheresses et des aridités étranges, elles sont pour moi une source d'ennui et de dégoût que j'ai peine à surmonter. Ce dernier prétexte n'est pas plus solide que les précédents. Si vous ne goûtez pas dans l'oraison l'onction secrète , les douceurs ineffables que d'autres y trouvent , c'est que Dieu veut éprouver votre fidélité dans le dessein de la récompenser par les faveurs inestimables qui en seront le prix. Dans l'état où vous êtes , dites à Dieu

avec le Prophète : *In terra deserta, et in via et inaquosa : sic in sancto apparui tibi* (1). « Seigneur, dans » l'abandon où je me vois réduit, vous trouverez en » moi les dispositions que j'aurais dans un état plus » conforme à mon goût ; mon âme vous sera aussi » soumise que si vous la combliez de vos consolations. » En supportant ainsi, avec patience, vos sécheresses et vos aridités, vous engagerez Dieu à les changer en délices et en joies spirituelles, qu'il accorde enfin à ceux qui persévèrent dans l'exercice de l'oraison. Ce qui doit encore plus vous rendre fidèle à cette pratique, c'est qu'elle sera pour vous une source abondante de grâces et de vertus : le démon qui le connaît, veut vous priver de cette source, pour vous soumettre plus facilement à son empire. Il fait comme Holopherne (2) qui, voulant se rendre le maître de Béthulie, fit couper les canaux qui conduisaient l'eau dans cette ville. Craignez les artifices de l'esprit tentateur, évitez le piège qu'il vous tend pour vous affaiblir et pour vous perdre ; cherchez des armes pour vous défendre contre les traits qu'il vous lance, vous trouverez dans l'oraison mentale de puissants secours pour le vaincre, elle vous servira pour gouverner vos affections, régler vos actions et corriger vos défauts : *Consideratio regit affectus, dirigit actus, corrigit excessus* (3).

§ III.

Quelque utile que soit l'exercice de l'oraison, le fruit qu'elle produit dépend beaucoup de la manière

(1) Ps. 62. v. 3. — (2) Judith. cap. 7. v. 9. — (3) S. Bernard de consider.

dont on la fait; voici la méthode qu'on peut s'y prescrire. Il faut d'abord , selon le conseil du Sage, s'y préparer : en agir autrement , ce serait tenter Dieu, en attendant de lui des sentiments et des réflexions , des lumières et des grâces auxquelles nous n'aurions pas eu le soin de nous disposer : *Ante orationem præpara animam tuam : et noli esse quasi homo qui tentat Deum* (1). Cette préparation consiste à purifier son cœur, à mortifier ses sens, à modérer ses passions, pour se rendre digne de paraître devant Dieu et de s'entretenir avec lui. Avant de commencer son oraison , il faut en prévoir le sujet , choisir celui qu'on croit le plus conforme aux besoins de son âme : il est bon de le lire dans un livre de méditations et de s'en remplir l'esprit. Prenez le temps le plus convenable pour ce saint exercice. Il paraît que c'est le matin , parce qu'on est alors moins dissipé que dans le cours de la journée , cherchez le lieu le plus propre au silence et au recueillement. Mettez-vous ensuite en la présence de Dieu avec cet anéantissement et ce profond respect dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple dans l'oraison qu'il fit au jardin des olives : *Procidit in faciem suam orans* (2). Faites un acte de foi pour témoigner que vous êtes vivement convaincu que Dieu vous voit, qu'il vous connaît, qu'il vous observe. Que cette conviction vous rende humble, modeste et attentif. Rendez à l'infinie majesté du Tout-Puissant tous les hommages dont vous serez capable. Reconnaissez-vous indigne de paraître devant lui; pour vous le rendre propice , détestez vos péchés qui mettraient un

(1) Eccl. cap. 18. v. 23. --- (2) Matth. cap. 26. v. 39.

obstacle à l'effusion de ses dons ; priez le Saint-Esprit qu'il vous les communique ; implorez ses lumières et ses grâces , afin qu'il dissipe vos ténèbres et qu'il forme en vous les pensées les plus saintes , les affections les plus tendres , les sentiments les plus pieux , les résolutions les plus efficaces. Pour l'obtenir plus sûrement invoquez l'auguste Mère de notre aimable Rédempteur , demandez le secours de votre ange gardien et de votre saint patron.

Après cette préparation , entrez dans ce qu'on appelle le corps de l'oraison , qui renferme ce qui doit nous occuper lorsque nous la faisons. Considérez d'abord ce que Jésus-Christ a dit, fait ou pensé par rapport au sujet sur lequel vous devez méditer. Adorez ce divin Sauveur , entrez dans les sentiments d'amour , de reconnaissance , etc. , que doivent vous inspirer les instructions et les exemples qu'il nous a donnés. Faites ensuite les réflexions les plus sérieuses sur ce qui doit être la matière de votre oraison. Cherchez , examinez , pesez les motifs les plus propres à vous inspirer l'amour et la pratique d'une vertu , ou la haine et la suite d'un vice. Comparez votre conduite à vos obligations. Cela vous découvrira vos misères intérieures , vos faiblesses , vos tentations et vos fautes. La connaissance que vous en aurez , vous inspirera de l'humilité et de la douleur. Vous en gémirez devant Dieu , vous le prierez qu'il vous pardonne vos péchés , et qu'il vous inspire les moyens les plus efficaces pour devenir tel que vous devez être.

Enfin , prenez des résolutions conformes au sujet de votre oraison , et convenables aux besoins de votre

âme. Il ne suffit pas qu'elles soient vagues et générales , formez-en de particulières , propres à l'état où vous vous trouvez, priez le Seigneur de les bénir, et ne négligez rien pour les mettre en pratique. Pour conclusion , remerciez Dieu des faveurs que vous en avez reçues durant votre oraison ; témoignez-lui le regret que vous avez des distractions que vous y avez eues ; choisissez une des affections ou des pensées qui vous a le plus frappé, et tâchez de vous la rappeler souvent dans le cours de la journée.

Telle est la méthode qu'on prescrit ordinairement pour l'oraison mentale. On ne saurait trop exhorter les Ministres des saints autels, de consacrer à ce saint exercice au moins une demi-heure chaque jour. Les raisons qu'ils pourraient avoir pour s'en dispenser , sont moins des raisons que des prétextes; et les fruits qu'ils sont sûrs d'en retirer , le besoin qu'ils en ont dans le ministère , l'exemple de tous les Saints qui ont pris sur leur sommeil le temps de l'oraison, quand il ne tenait pas à eux d'en dérober un autre aux affaires, tout doit les engager à ce salutaire exercice : d'autant mieux que , consacrés par l'état au service divin, ils le sont aussi en quelque sorte à une oraison continuelle.

Le Seigneur vous a élevé (1) , dit autrefois le saint roi Ezéchias aux Prêtres et aux Lévites, pour assister en sa présence , pour lui offrir journellement de l'encens, et vous acquitter dignement du sacrifice. Or , l'encens dans le langage des livres saints est le symbole de l'oraison. Elle est spécialement commandée aux Pré-

(1) 2. Paralip. cap. 29.

tres pour le bien commun de l'Eglise , sans compter qu'ils y trouveront infailliblement leur propre bien : surtout s'ils sont remplis du Saint-Esprit comme le veut l'Apôtre, *et si s'entretenant eux-mêmes de Psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels, ils adressent ce tribut de louanges au Seigneur dans le fond de leur cœur* (1). Pour lors charmé de l'agréable encens de leur oraison , Dieu leur tiendra lieu de bouclier , il les couvrira de ses ailes , et là ils se verront à l'abri de tous les artifices que le siècle emploiera pour en faire ses partisans les plus zélés.

CHAPITRE XII.

Des dangers qu'un ecclésiastique trouve dans l'exercice de ses fonctions.

§ I.

Tel est notre malheur , ou plutôt tel est l'effet de la dépravation de notre cœur , que tout ce qui nous environne , nous porte par voie d'attrait au péché. Il n'est pas jusqu'aux choses saintes et sacrées dont nous ne nous fassions de funestes pièges. Le scandale part pour nous de ce qui devait en être le préservatif : et nous trouvons souvent la mort dans ce qui était plus capable de nous donner la guérison et la vie.

Ainsi les pharisiens , les prêtres et les pontifes de l'ancienne loi , dépositaires des promesses du Seigneur , interprètes de ses oracles , personnellement chargés de préparer les voies à son Fils unique ,

(1) S. Paul Ephes. cap. 5.

tournèrent-ils ces dons de Dieu contre eux-mêmes , et s'en servirent-ils à leur propre ruine. Le sanctuaire , qui devait être pour eux une source de salut , occasionna leur perte. Leurs lumières , leur autorité , le rang qu'ils occupaient dans Israël , la connaissance des divines Écritures , la religion elle-même , tout influa à en faire des hommes sacrilèges et d'infâmes meurtriers de l'Homme-Dieu.

Que nous apprend un malheur si déplorable ? sinon que les honneurs auxquels le choix de Dieu nous élève , ne vont point sans de pesantes charges ; que plus le poste où il nous place est élevé , plus il nous expose à de grandes chutes ; et que la sainteté du ministère dont Dieu daigne nous honorer , a jusque dans ses fonctions mêmes ses pièges et ses dangers.

Mais , comment , dira-t-on , arrivera-t-il que les choses saintes soient une occasion de crimes pour ceux que Dieu en a chargés ? En fournissant au prochain de quoi acquitter ses dettes , est-il possible qu'on risque d'augmenter les siennes , et qu'on trouve une matière de damnation dans les moyens de salut qu'on présente aux autres ? Ah ! répond saint Jérôme (et sa réponse est d'autant plus effrayante pour les Ministres des autels , qu'elle est confirmée par de plus fréquents exemples) , c'est une grande dignité , dit-il , que celle des Prêtres , mais le précipice où ils peuvent tomber , et où ils tombent effectivement tous les jours , n'en est que plus profond. *Grandis dignitas sacerdotum , sed grandis ruina eorum* (1).

(1) Hieron.

Jésus-Christ leur a confié ce qu'il avait sur la terre de plus cher , le précieux dépôt de la foi , l'administration des Sacrements , l'application de son sang et de ses mérites , la visite des malades , la consolation des affligés , son temple , ses autels , le sacrifice de la loi nouvelle. En tout cela que d'occasions de devenir de lâches prévaricateurs, de faux prophètes, des hommes sacrilèges, injustes, chargés des dettes d'autrui , portant partout une fausse paix , mais une paix pernicieuse à eux-mêmes , et infructueuse à ceux qui la reçoivent. Entrons ici dans un court détail : et à la vue des dangers dont l'état ecclésiastique est rempli , apprenons à ceux qui en font partie , à y opérer leur salut , comme le veut l'Apôtre , *avec crainte et tremblement : Cum timore et tremore salutem vestram operamini* (1).

§ II.

La première fonction des Ministres de Jésus-Christ est de conserver le précieux dépôt de la foi , de ne point retenir la vérité captive , de l'enseigner avec liberté , de dissiper , autant qu'il est en eux , les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur , d'instruire , de prêcher , de catéchiser sans se lasser jamais et sans aucun mélange de doctrine nouvelle. Or , à ce seul égard, que de dangers pour eux à éviter , que de prévarications et d'anathèmes à fuir. D'abord il est à craindre que par une criminelle indolence , ils ne restent dans l'Eglise comme des *sentinelles endormies*, ou comme des *chiens muets* qui n'osent aboyer , lors

(1) S. Paul. Philip. cap. 2. v. 12.

même que l'ennemi sème dans le champ du père de famille, le poison de l'erreur ; quand l'ivraie y croît sous leurs yeux , jusqu'à menacer d'étouffer le bon grain ; ou que la Religion tournée en ridicule , en leur présence , y essuie les plus sanglants mépris.

En effet, combien a-t-on vu de tout temps d'Ecclésiastiques, et en voit-on encore aujourd'hui , qui, guidés par le respect humain, ou arrêtés par une vue de fortune , ont la bouche fermée où tout devrait les engager à parler ? La crainte de n'être pas reçus avec agrément dans certaines compagnies, d'y passer pour des gens vifs ou inquiets , de ne pouvoir parvenir à un emploi , ou à une dignité , leur fait défendre la religion avec mollesse , tandis qu'on l'attaque en leur présence avec une fermeté qui tient de l'acharnement. La voix de l'intérêt fait taire dans eux celle du zèle et de la vérité : ils n'osent plus soutenir la cause de Dieu , quoique chargé par état de la défendre. Que dis-je ? Pour peu qu'on les en presse, ils la trahiront en mille rencontres , en s'unissant d'intérêt à ceux qui la combattent , et se vendant à eux , comme dit le prophète , pour un morceau de pain : *Pro panibus se locaverunt* (1).

D'autres préfèrent leur repos , le jeu , les amusements d'une vie douce et tranquille , à l'instruction des peuples. Instruction cependant si essentielle, que Dieu n'emploiera point d'autes titres pour frapper de sa malédiction éternelle tant d'Évêques et de Prêtres, que d'avoir laissé croupir une infinité d'âmes dans l'ignorance de nos plus saints mystères , et de les

(1) I. Reg. cap. 2. v. 5.

avoir vus périr de sang froid , sans avoir daigné leur rompre le pain de la divine parole, dont elles étaient inutilement affamées. *Parvuli petierunt panem , et non erat qui frangeret eis.* (1).

D'autres enfin , et en très-grand nombre , pour instruire leurs frères, déchoient eux-mêmes de la foi, en faisant montre, comme dit saint Paul , d'une fausse science. Car qui pourrait dire combien il est aisé , dans le ministère évangélique , de donner dans l'esprit de parti , et d'enseigner une doctrine perverse ! Comment la présomption et l'orgueil y engagent sous le faux prétexte de zèle et d'amour pour la vérité ? C'est là comme une espèce de manie , dont on se laisse posséder, sans presque s'en apercevoir, et dont il est très-difficile de se garantir. L'envie de dominer, de se faire un nom dans le monde , de briller dans les cercles , ou même de s'attirer des sectateurs , fait courir à la nouveauté. La nouveauté à son tour, cherchant à se communiquer, ne trouve que trop de partisans qui l'adoptent. Ainsi naissent imperceptiblement les schismes , les hérésies , et les sanglantes guerres qui les suivent. Tel qui devait planter et entretenir la foi par la force de la divine parole , est justement celui qui en arrache jusqu'au germe. Un aveugle conduit ainsi un autre aveugle , et tous deux courent au précipice. Le mal vient de là même d'où l'on avait tout lieu d'attendre le remède : Et , par un malheur qu'on ne saurait trop déplorer, les Ministres des autels qui brillent le plus par leur capacité , sont quelquefois les premiers à tourner contre la religion,

(1) Jerem. Tren. cap. 4. v. 4.

les talents qu'ils avaient pour la défendre. Tout cela parce que , en matière d'instruction et de foi , il n'y a , pour ainsi dire , qu'un point de la lumière aux ténèbres , de la vérité au mensonge ; et que ce point se perd très-aisément de vue, si l'on n'est pas continuellement en garde contre le démon de l'amour-propre et de l'orgueil. Or , où en est réduit le troupeau , lorsqu'il est ainsi conduit par des loups , et jusqu'où ne pénètre point le poison, quand le médecin même le porte ?

Ajoutons à cela les différents assauts que livrent les passions aux Ministres de la divine parole ; passions dont la victoire est d'autant plus difficile que le sacré ministère occasionne ce qui leur sert d'aliment. Car enfin , si un Pasteur parle de Dieu avec dignité , s'il annonce sa divine parole avec la majesté qu'elle exige , que de louanges , que d'applaudissements n'a-t-il pas à craindre ? Enivré d'un encens qui semble lui être dû, n'est-il pas dangereux qu'il ne se laisse aller à la vaine gloire , et qu'il prêche pour plaire à ses auditeurs , plutôt que pour leur être utile ? De plus , devenu objet de jalousie pour ceux de son état , qui n'ont ni même succès , ni même mérite que lui , le voilà peut-être en butte à tous les traits de la satire , de la médisance et de l'envie ; c'est à qui tâchera d'obscurcir l'éclat de ses talents , à qui affaiblira de manière ou d'autre une réputation , dont le brillant n'est devenu insupportable , que parce qu'il est trop vif. Qu'il est difficile pour lors de ne se pas aigrir , de ne pas rendre traits pour traits , de préférer en pareil cas la patience au ressentiment , surtout quand la patience est méprisée , et qu'une basse envie

met tout en œuvre pour la vaincre ? Si au contraire un Ecclésiastique ne réussit pas dans ce sacré ministère, que de dégoûts, que de découragements, que de chagrins ! et qu'il est dangereux que l'amour-propre ne lui fasse négliger, ou même entièrement abandonner cette fonction apostolique, dont il est souvent chargé sous peine de damnation : *Vœ mihi ! si non evangelizavero.* (1).

§ III.

Allons plus loin. Si l'instruction des peuples est par elle-même un assemblage de pièges, et comme un labyrinthe, où l'on risque étrangement de s'égarer, combien plus l'administration des sacrements, et la dispensation des saints mystères exposera-t-elle un pasteur au danger de se perdre ? Il a toutes les sources de la vie entre les mains, il est vrai ; mais il risque d'y trouver la mort, non-seulement en y allant puiser pour lui-même, mais en les fermant ou les ouvrant à autrui. C'est à lui qu'il est commandé de donner des enfants à Dieu, en les régénérant dans les eaux sacrées du Baptême, de les nourrir de la chair adorable de leur Sauveur, de les admettre au festin de l'époux, s'ils ont la robe de noces ; de les en exclure, s'ils n'en sont pas revêtus ; de se trouver lui-même en état de grâce à toute heure, parce qu'à toute heure aussi obligé de toucher, de porter, de présenter aux fidèles le corps du Saint des Saints, il faut nécessairement ou qu'il soit saint lui-même, en s'acquittant de cette

(1) 1. Cor. cap. 9.

redoutable fonction, ou que cette fonction le rende un profanateur sacrilège. Or, dans tous ces devoirs, et mille autres indispensablement attachés au sacerdoce; que de périls de toute espèce, que d'écueils, où sans un secours particulier du Ciel, et une vigilance continuelle, on va nécessairement se briser.

Que faut-il, par exemple, pour priver un enfant de la grâce inestimable du baptême? L'absence de son Pasteur, le délai d'un Prêtre, occasionné peut-être par une vue d'intérêt, ou un retardement causé par une molle nonchalance, peut-être même par une partie de jeu. Tandis que ce Prêtre joue de son côté, l'enfant meurt du sien sans le baptême: il est perdu à jamais, et privé du bonheur de voir Dieu pendant toute l'éternité. Même malheur arrive à cet homme, à cette femme malades, qui demandent un confesseur avec instance. Ce confesseur qui devait voler à leur secours, toute affaire cessante, s'arrête, et ne saurait quitter le lit ni la table sitôt. Cependant le mal empire, et le malade tend à sa fin. Nouvelles instances faites au confesseur; il part, il se rend chez son paroissien; mais quand? lorsque son secours lui est devenu inutile, et que le malade sans connaissance est absolument hors d'état d'en profiter. Qui répondra à Dieu de la perte de cet enfant mort sans baptême, de l'âme de ce pécheur privé de la grâce de l'absolution? Ce Prêtre absent, joueur ou négligent, qui s'en était chargé à ses propres périls. Tôt ou tard Dieu lui dira ce qu'il dit autrefois au roi Achab: Qu'est devenu cet homme, cet enfant que je vous avais confié? Le voilà perdu à jamais, et par votre faute. Vous m'en répondrez corps pour corps, âme pour âme. *Custodi*

virum istum , qui si lapsus fuerit , erit anima tua pro anima illius (1).

Mais quel surcroît de malheur pour ce Prêtre , si par négligence , par précipitation , par défaut d'attention ou de savoir , il manque dans la forme ou dans la matière essentielle au sacrement de baptême ; car alors le baptême est évidemment nul. L'Église , qui n'en est pas instruite , compte avoir fait un chrétien dans la personne de cet enfant , et elle n'a acquis qu'un infidèle. Cet infidèle devenu adulte , nourri et élevé dans le sein de l'Église , sera admis à la participation du corps de Jésus-Christ, quoiqu'il n'ait pas même reçu la foi dans le baptême : peut-être même l'élèvera-t-on à un plus haut rang ; et tout ce qu'il y fera , sera nul et sans effet. Quelles affreuses suites d'une négligence ! Comment un Prêtre, qui y a donné lieu , les réparera-t-il ? Ou comment sortira-t-il de cet abîme , après s'y être malheureusement plongé !

Suivons-le maintenant au tribunal de la pénitence. Là , en qualité de juge et de médecin des âmes , il exerce la plus périlleuse et la plus délicate fonction qui fut et qui sera jamais. Je veux dire , qu'il lui est ordonné de prendre connaissance de toutes les faiblesses des pécheurs , de mettre l'appareil sur toutes leurs plaies , de venger , de redresser toutes leurs injustices , de faire rendre à César ce qui appartient à César , et à Dieu ce qui est dû à Dieu , d'entrer dans le détail des consciences les plus souillées d'abominations et de crimes , de prêter bon gré mal gré l'oreille au récit de tout ce que la débauche a enfanté d'infâme

(1) 3 Reg. cap. 29.

et de honteux. Dans ces récits, qui font rougir l'humanité, récits souvent aussi critiques qu'ils sont nécessaires, les tentations du pénitent ne passeront-elles point dans l'esprit et le cœur du Prêtre? Son imagination ne sera-t-elle point souillée, sa conscience blessée? S'il n'a sans cesse recours à Dieu pour réclamer sa protection, et s'il ne veille continuellement sur lui-même, n'est-il pas à craindre, comme dit saint Grégoire, qu'en prenant connaissance des péchés et des faiblesses des autres, il n'en soit lui-même ébranlé? *Et fit plerumque ut dum Rectoris animus aliena tentamenta condescendendo cognoscit auditis tentationibus etiam ipse pulsetur* (1). Que faut-il en effet, pour allumer une passion des plus funestes, que le récit des passions et des faiblesses d'autrui? N'est-ce pas ainsi que des Ministres de la pénitence se sont quelquefois perdus en tâchant de sauver leurs frères, et qu'en voulant mettre l'appareil sur leurs plaies, ils se sont blessés mortellement eux-mêmes.

Nous avons vu, dit saint Augustin, les plus brillantes lumières se changer tout à coup en ténèbres les plus épaisses. Les plus fermes colonnes de l'Église ont été ébranlées, et même renversées. On a vu passer de grands hommes de la plus haute vertu aux plus criants désordres; se tirer eux-mêmes du rang des enfants de Dieu, pour entrer dans la fange du péché. *Vidimus lucem obtenebrasse, et eos qui inter filios Dei ambulabant tanquam lutum ad nihilum defluxisse* (2). Après des chutes si éclatantes, arrivées souvent aux Ministres de Jésus-Christ dans l'exercice de leurs

(1) Greg. lib. 2. Past. cap. 5. — (2) Aug.

fonctions, qui est-ce qui désormais n'apprendra pas à redouter son ministère comme un poste aussi dangereux qu'il est élevé, et où il n'est pas rare de faire naufrage ?

Je veux néanmoins, comme il est vrai de le dire et que l'expérience nous l'apprend, que Dieu, par une providence spéciale, soutienne ses Ministres au tribunal de la pénitence, et que la vue des faiblesses d'autrui, loin d'entamer leur cœur, n'ait d'autre effet que de le remplir de la compassion la plus vive. Cette compassion ne porte-t-elle point avec elle ses dangers dans les lâches complaisances qu'elle inspire ? En faisant gémir le confesseur sur le malheur de son pénitent, communément où elle le porte à l'excuser, et à regarder dans lui comme une pure fragilité, ce qui dans le fond n'est que dépravation et que malice ; ou elle l'engage à accorder grâce, avant que le pécheur se soit mis en devoir de la mériter. Flatté par la confiance qu'on lui témoigne, et par les ouvertures de cœur qu'on lui fait (surtout si c'est une personne distinguée qui se confesse), ce confesseur est comme un juge à demi gagné en faveur du criminel qu'il voit à ses pieds. Si d'une part il sent qu'il a les droits de la justice de Dieu à soutenir et à venger, de l'autre le respect humain qui se réveille, la crainte de désobliger une personne qu'il considère, et qui presse pour être reconciliée, son propre cœur enfin qui penche toujours vers le coupable : tout conspire à lui faire signer une paix trompeuse que le Ciel ne saurait ratifier ; à lui arracher une absolution précipitée, avant que d'avoir des signes peu équivoques que le pécheur a conçu et arrêté le ferme propos de sortir de l'habitude, et de quitter l'occasion prochaine de son péché.

Est-il aisé pour lors de tenir la balance égale entre Dieu et l'homme , d'être juge et père tout ensemble , de ne se montrer ni trop sévère ni trop indulgent ? Pour peu qu'un confesseur mollisse en faveur d'un pénitent mal disposé, il le perd , et se perd lui-même en admittant à la table de Jésus-Christ , un cœur encore fumant du feu illégitime dont il a brûlé. Chaque absolution qu'il donne ou qu'il refuse mal à propos , est une matière à damnation sur laquelle il sera jugé, et soit qu'il ait été avare du sang et des mérites de son Sauveur , soit qu'il les ait indignement prodigués , il n'en sera ni moins prévaricateur , ni moins frappé des plus terribles anathèmes.

§ IV.

Ce n'est là cependant qu'une partie des devoirs dont les Ministres des autels sont ordinairement chargés ; et par une suite nécessaire , ce n'est aussi là qu'une partie des dangers qui les menacent. Il en est d'autres attachés au gouvernement des âmes , à la visite des malades , au soulagement des pauvres , à la consolation des affligés. Devoirs indispensables pour un Pasteur, et dont il s'est chargé à ses propres périls , comme un berger s'oblige à nourrir, à défendre , à conserver à la sueur de son front, le troupeau de son maître. Dans cette foule d'occupations qui partagent ses jours et ses années , il doit tour à tour se prêter à toutes sortes de caractères, d'âges, d'états et de personnes ; réunir les cœurs divisés ; rompre , autant qu'il est en lui , les liaisons suspectes ; s'opposer , comme un mur d'airain , au cours des scandales et des désordres ; se faire , à l'exemple de Jésus-

Christ, l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux ; pleurer avec ceux qui pleurent, partager les douleurs de ceux qui souffrent, rendre d'utiles secours aux malheureux ; en un mot, se répandre, se reproduire dans le monde, pour les besoins et le salut du monde, sans se lasser jamais de le secourir pour le changer.

Cet enchaînement d'œuvres et de devoirs de piété, a-t-il rien qui n'engage imperceptiblement dans le vice, quand on n'est pas extrêmement attentif à s'en préserver ? Que de filets tendus par le démon, sur tous les pas de cet Ecclésiastique, dans les visites de bien-séance et de charité qu'il est obligé de recevoir et de rendre ! Son cœur ouvert et attendri sur les malheurs du prochain, sera-t-il à l'abri de toute autre tendresse ? En partageant les afflictions des uns, ne sera-t-il pas tenté d'avoir part aux plaisirs criminels des autres ? Et, après avoir rompu les liaisons suspectes de ses frères, n'est-il point à craindre qu'il en contracte lui-même de dangereuses, surtout y ayant si peu de chemin à faire de la confiance qu'il a su mériter, à un criminel attachement qu'il doit craindre ?

D'ailleurs, que de rudes épreuves où le monde se pique de mettre son humilité, sa patience, son désintéressement, sa sobriété ! Que d'assauts même de la part du sexe pour altérer la pureté de ses mœurs, et pour donner atteinte à sa chasteté ! assauts d'autant plus dangereux, qu'ils sont pour l'ordinaire couverts du voile de la piété, et que le sexe crut de tout temps pouvoir allier la religion avec ses faiblesses. *Obligé, dit saint Chrysostôme (1), de veiller au salut*

(1) S. Chrysost. l. 6, de Sacerd. cap. 5.

des hommes, un Pasteur ne l'est pas moins de donner ses soins à celui des femmes. Il doit les visiter dans la maladie, les consoler dans l'affliction, les reprendre dans leur relâchement et leurs désordres, les secourir enfin dans leurs nécessités. Or, continue ce saint docteur, le regard non-seulement d'une femme impudique, mais d'une femme chaste, est capable en ces rencontres de donner atteinte à sa vertu. Les louanges et les flatte-ries de ces sortes de personnes attendrissent les respects qu'elles rendent, gagnent et captivent le cœur. Insensiblement elles conduisent dans l'abîme; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'on y tombe par la voie des fonctions les plus saintes et les plus sacrées.

Enfin Jésus-Christ a confié à ses Ministres son temple, ses autels, le sacrifice de la loi nouvelle et généralement tout ce qui peut et doit servir d'aliment à la piété. C'est à eux à faire respecter la maison du Seigneur par le tribut de louanges, qu'ils y paient à sa gloire, par le sacrifice de l'agneau sans tache, et les augustes cérémonies qui l'accompagnent; par cette modestie, ce recueillement, cet air de majesté qui caractérisent si bien le culte et les Ministres du Dieu vivant. Heureux, si pour offrir la plus pure et la plus innocente des victimes, ils portent à l'autel un cœur pur et des mains innocentes! Mais aussi, malheureux à l'excès, si pleins de leurs propres iniquités, lorsqu'ils offrent le sacrifice pour celles des autres, ils profanent ce qu'ils adorent, aimant mieux être impies et sacrilèges aux yeux de Dieu, que de paraître peu fidèles à leurs devoirs aux yeux des hommes! C'est là ce que saint Paul appelle à juste titre boire et manger l'arrêt de sa condamnation. Que si l'on n'en vient pas

à ces excès , n'est-il pas toujours infiniment dangereux qu'à force de monter souvent à l'autel , on ne se familiarise avec les choses saintes ; et que ceux qui devaient concilier au culte du vrai Dieu la vénération des peuples , ne contribuent eux-mêmes à l'anéantir par la manière peu décente dont ils s'acquittent de leurs fonctions ? Que voit-on , en effet , dans certaines églises , que des Ecclésiastiques dont l'étrange précipitation dans le service divin marque combien il leur est à charge ? A leur voir remplir leur ministère à la hâte et par manière d'acquit, brusquer, pour ainsi dire , les cérémonies les plus saintes , et se faire une espèce de point d'honneur de s'en tirer au plus tôt et avec habileté , que présume-t-on ? sinon qu'ils regardent l'autel comme un poste gênant, où ils s'ennuient, et qu'ils déserteraient le temple et l'autel, si l'un et l'autre ne fournissaient abondamment à leur cupidité de quoi se satisfaire. N'est-ce pas là trouver évidemment sa perte où l'on s'était promis , avec raison , de faire son salut ?

A en juger par l'expérience journalière, il est donc vrai que l'état ecclésiastique porte avec soi plus qu'aucun autre état , ses pièges et ses dangers ; et que , bien loin de s'y endormir mollement , comme dans un asile de sûreté, tout homme qui y est engagé, doit y marcher le flambeau à la main pour éclairer toutes ses démarches ; envisager la place qu'il y occupe comme un poste critique , et dont toutes les fonctions pouvant être pour lui des sources de mérites, peuvent aussi très-aisément devenir le juste sujet de sa condamnation : craignons donc qu'après avoir été Prêtres de l'autel , nous ne soyons les victimes de

l'enfer , et qu'après avoir eu pouvoir sur le ciel et sur la terre, nous ne devenions les esclaves du démon. N'oublions jamais ces terribles paroles de saint Chrysostôme (1) : Je ne crois pas , dit ce Père , que dans l'état du sacerdoce il y ait beaucoup qui se sauvent , et , selon mon sentiment , le plus grand nombre parmi les Prêtres , est de ceux qui périssent. *Ut affectus sum , ac sentio ; non arbitror inter Sacerdotes multos esse qui salvi fiant , sed multò plures qui pereant.*

CHAPITRE XIII.

Que la défiance de soi-même et la prudence sont nécessaires à un ecclésiastique contre les dangers inséparables de ses fonctions.]

§ I.

S'il est vrai , comme saint Chrysostôme le dit , que les périls , dont les Ministres des autels sont menacés , naissent , pour leur malheur , des œuvres même de piété dont Dieu les charge , ils ne peuvent , en s'en acquittant , se trop défier d'eux-mêmes ; et s'ils n'ont une vigilance continuelle , attaquer le monde , et en être vaincus , sera pour eux une même chose.

Qui pourrait dire combien de saints Ecclésiastiques , après avoir dignement commencé , et s'être longtemps soutenus dans l'exercice des plus pénibles fonctions , sont enfin déchus de cet heureux état , uniquement pour avoir trop compté sur leurs forces , et vainement présumé de leur vertu ? Ces chutes , trop fréquentes pour le malheur de l'Eglise , et plus

(1) Chrys. Hom. 2. in Act. Apost.

funestes encore à ceux qui les font, nous apprennent que si nous voulons nous maintenir dans la grâce de notre état, et conserver pour nous les dons du Saint-Esprit, en les communiquant aux autres, nous devons, dans le sacré ministère, nous garder avec soin d'une trop grande sécurité, comme d'un précipice où tant d'autres sont malheureusement tombés.

En effet, il est assez ordinaire de voir de jeunes Ecclésiastiques, se livrer, au sortir du séminaire, à tout ce que le zèle et la piété leur inspirent. Mais *ce zèle n'est pas toujours selon la science* (1); il se répand trop au dehors, et semble même quelquefois affronter le danger. On dit volontiers avec l'Apôtre : *Qui est faible, que je ne sois moi-même affaibli? Qui fait un faux pas, que je n'en aie une douleur cuisante* (2)? Mais ce faux pas qu'on craint pour autrui, on ne l'appréhende point pour soi; on oublie qu'on est homme comme les autres; et, pour vouloir sans précaution tendre la main à ceux qui se noient, on se laisse souvent aller avec eux au torrent qui les entraîne.

Ce n'est pas que, dans les séminaires, on n'ait souvent insisté sur l'usage des précautions nécessaires aux élèves qu'on y forme. On leur a dit mille fois, et en public et en particulier, que comme Samson s'amollit avec Dalila, et Salomon perdit la sagesse avec les femmes, de même la pureté de leur cœur s'altérera avec elles, et le précieux trésor de leur vertu leur échappera. On leur a ajouté que, dans les visites d'obligations chez des femmes malades, ou de pure bienséance chez celles qui sont en santé, ils ne

(1) S. Paul. Rom. cap. 3. — (2) S. Paul. Corinth. cap. 2. v. 11.

peuvent trop éviter les plus légères familiarités ; que leurs entrevues avec elles doivent être courtes , et ne s'accorder , pour ainsi dire , qu'en fuyant , qu'ils ne peuvent sans scandale pour le prochain , et sans péril pour eux-mêmes , se trouver avec elles , seul à seul , à l'écart et sans témoin , qu'en leur administrant le sacrement de pénitence , il convient de leur parler , sans jamais les fixer , de les tenir dans le respect là plus qu'ailleurs , sans paraître jamais eux-mêmes oublier cette gravité qui sied si bien à leur caractère. Enfin , que toute sécurité est dangereuse en ces rencontres ; et qu'ils ne doivent pas seulement craindre ces sortes de personnes qui sont la honte d'un sexe et l'écueil de l'autre ; mais éviter , suivant saint Chrysostôme , jusqu'aux regards d'une fille ou d'une femme régulière , parce qu'il en peut partir des étincelles qui les menacent d'un violent incendie.

Tous ces avis , et quantité d'autres semblables , sont bientôt oubliés , ou regardés comme superflus. Soit indiscretion de zèle , soit respect humain pour le monde , ou confiance en eux-mêmes , plusieurs Ecclésiastiques traitent ces précautions de minuties , ou de pieux esclavage. Au lieu de les envisager comme autant d'armes défensives sur lesquelles les coups du monde ou du démon portent à faux , ils s'engagent au combat sur leurs seules forces , et comptent témérairement sur leur vertu , ou sur leur caractère , comme sur un bouclier à l'épreuve. Mais ce bouclier , bientôt criblé , les laisse de toutes parts sans défense ; mais cette vertu si sévère s'amollit peu à peu ; mais ce caractère si respectable s'oublie ; ces prétendus esprits forts deviennent bientôt faibles , dès qu'ils

sont téméraires : et pour dompter ces hommes courageux comme des lions , que faut-il ? une familiarité indiscreète , une conversation trop enjouée , un coup d'œil donné ou reçu , un tête-à-tête imprudemment soutenu , une visite sainte dans son principe , mais qui , par le mépris d'un danger connu , dégénère en assiduités scandaleuses , et peut-être en criminel amusement.

Voilà où les plus forts échouent parce qu'ils le veulent bien. Ils oublient en quelque sorte qu'ils sont hommes ; que leurs passions ne sont pas mortes, mais seulement assoupies ; et qu'en tirant les autres du précipice, eux-mêmes peuvent y rester. C'est orgueil, c'est une présomption pleine de témérité ; mais une présomption que Dieu a coutume de punir par les plus honteuses défaites.

Vous donc , qui travaillez à la vigne du Seigneur , montrez-vous dignes de la sainteté de vos fonctions , par votre zèle à les remplir : mais que ces fonctions toutes saintes qu'elles sont , ne vous fassent pas oublier votre fragilité. Craignez-la au contraire , et que toutes vos actions témoignent au dehors que vous la craignez. N'imitiez point les onze tribus d'Israël qui allèrent attaquer celle de Benjamin sans aucune précaution , et en comptant uniquement sur le nombre supérieur de leurs soldats. Contre toute apparence , les plus forts, ceux mêmes que Dieu avait engagés au combat, furent vaincus par les plus faibles. Pour éviter le même sort dans la milice spirituelle , où vous vous êtes engagés, opposez aux ruses et aux artifices du monde les moyens les plus propres à vous en garantir. Employez contre ses efforts le recueillement des sens,

la mortification du cœur, la gravité dans le maintien, le mépris de la bagatelle et des vanités : en un mot , toutes les armes que la religion vous met entre les mains , sans en négliger aucune : Vous n'en aurez jamais trop pour sortir victorieux du sein des dangers. En attaquant le vice , craignez de vous familiariser , ou même de rester trop longtemps avec lui. Difficilement s'amuse-t-on dans un camp ennemi , sans y risquer la liberté ou la vie.

Ne vous permettez jamais ce que vous défendez aux autres ; comme si vous étiez d'une autre trempe qu'eux ; ou que votre caractère vous mit à l'abri de leurs faiblesses. Avant toutes choses l'homme est homme. Il changera d'habit , de langage , d'occupations , de manières , et même de goût : mais il ne se quittera point lui-même. Il apporte sa faiblesse en naissant ; elle le suit en tous lieux, chez toutes sortes de personnes , jusque dans les fonctions les plus sacrées , et elle ne le quitte qu'au tombeau.

§ II.

Je voudrais donc qu'un Écclésiastique n'oubliât jamais , que plus son ministère est saint , plus les pièges qu'il lui cache sont dangereux. Que quand il s'en acquitte en faisant tout ce qu'il peut pour éviter le péché , Dieu qui le garde et le soutient , fait tout ce qu'il faut pour le conserver dans sa grâce : mais que lorsqu'en servant l'Eglise et le prochain , il se jette témérairement dans le danger , Dieu le laisse ordinairement périr dans le danger.

Etes-vous assis au tribunal de la pénitence? défiez-vous de vous-même encore plus que des personnes

qui viennent s'y présenter. Craignez, en leur parlant, et les questions inutiles, et les décisions fausses ou précipitées, et les curiosités dangereuses, et les confidences mal placées, et les détails trop circonstanciés, ou peu voilés, et les pieuses médisances : tout jusqu'à certaines naïvetés, qui, sous un air de candeur ou de pénitence, ne tendent qu'à amollir le cœur, et à vous faire chanceler.

Il n'en est pas de ce tribunal comme des tribunaux laïques. L'attention du public, les fers ou l'humiliation du criminel, les interrogations qu'on lui fait en présence des témoins, ses réponses, couchées par écrit, la pluralité des voix qui forment un arrêt ; l'arrêt lui-même sujet à révision : tout concourt à retenir les juges séculiers dans le devoir. Mille yeux ouverts sur eux les avertissent de tenir la balance égale, sans la faire pencher du côté de la brigade, des sollicitations, ou de l'intérêt ; mille bouches les chargent d'anathèmes, pour peu qu'ils laissent triompher le vice : les sujets réclament leur équité : le prince armé du glaive punit leur injustice : on les juge à leur tour bien autrement qu'ils ont jugé les autres. Tout au plus ont-ils à se défendre d'une compassion trop naturelle, ou d'un excès de sévérité.

Mais rien de tout cela au tribunal de la pénitence. D'abord le secret en est l'âme ; les témoins n'y sont point admis ; le pénitent y est seul contre lui-même accusateur, témoin et partie. Le confesseur en est l'unique juge, n'ayant à rendre compte qu'à Dieu et des conseils qu'il donne, et des accusations qu'il entend, et des arrêts de vie ou de mort qu'il prononce. Abandonné à lui-même dans un tribunal où

se portent quelquefois les affaires les plus épineuses, peut-il trop se défier de ses lumières dans les fréquentes décisions qu'il doit rendre, tantôt en fait de mœurs, tantôt en matière d'usure et d'intérêt ? S'il est d'un caractère à ne douter de rien, à décider hardiment de tout sans se donner le temps de réfléchir, de lire, ou de consulter lorsque les cas l'exigent ; que de décisions téméraires vont partir de son tribunal, au préjudice des âmes timorées, qui en approchent ! Que de restitutions, ou omises par ses ordres, ou commandées mal à propos ! Que de pénitences imposées au hasard, bizarres, singulières, et toutes propres à faire tomber dans le mépris, et le sacrement et celui qui en est le Ministre ! Voilà ce que le Seigneur appelle traiter honteusement la plaie de son peuple, et annoncer témérairement la paix à ceux qui ne la connaissent pas. *Curabant contritionem filie populi mei cum ignominia, dicentes : pax ; et non erat pax* (1).

§ III.

Ce n'est pas tout néanmoins. Peu content de se défier de ses lumières, un Ministre des autels, qui ne veut pas échouer dans le sacré ministère, doit être encore en garde contre son propre cœur, craindre surtout les faiblesses sans nombre qui peuvent l'engager dans de fréquentes prévarications. Respect humain, lâche condescendance, vues intéressées, douceur hors de saison, acception de personnes, orgueil, air de fierté, domination, dureté ; tout est

(1) Jérém. cap. 6. v. 14.

à craindre pour lui , tout conspire à empoisonner le peu de bien qu'il fait , ou empêcher même celui qu'il peut faire. Pour peu qu'il compte sur sa vertu , sans l'étayer d'ailleurs par des mesures pleines d'humilité et de sagesse; le monde l'attaquera de tous côtés : et lors même que , plein d'une vaine confiance , il entreprendra beaucoup pour le salut du prochain , il sortira de toutes ses entreprises avec un extrême désavantage pour lui-même.

Ici , sous le masque de la piété , une personne dévote en apparence s'insinuera adroitement dans son esprit; elle s'en saisira jusqu'à exiger qu'il souscrive à toutes ses idées : d'où il arrivera insensiblement , qu'au lieu de se laisser conduire à son pasteur dans les voies de Dieu , elle l'assujettira peu à peu lui-même à ses avis, et les lui donnera enfin pour unique règle de conduite. Là, c'est une prévention qu'elle lui inspirera contre certaines personnes dont elle est jalouse , prévention qui dégènera bientôt en aversion et antipathie. Tantôt environné de gens en place, ou distingués par leur naissance , leur grandeur empruntée lui en imposera : la crainte de les désobliger, par un juste refus d'absolution , ébranlera son intégrité ; il se croira obligé de les réconcilier sans leur donner le temps de s'éprouver, comme le veut l'Apôtre, et il consentira enfin à *donner aux chiens le pain des enfants* (1). Tantôt les petits et les humbles le révolteront par leur bassesse apparente ; et comme pour se dédommager d'avoir plié devant les grands , il se piquera envers les autres d'une fermeté hors de

(1) Marc, cap. 7. v. 27.

place , qui tient en quelque façon de la dureté. Que sais-je enfin , pour ne s'être pas défié des pièges qu'on lui tendait dans son ministère , peut-être , se trouvera-t-il les mains liées par les présents ; et pour ne pas paraître ingrat , il prendra le parti de mollir dans les fonctions les plus sévères. Peut-être aussi , pour ne pas s'exposer à l'ingratitude d'autrui , il manquera aux malheureux , et leur refusera sa protection et ses soins les plus dus.

Tous ces écueils , et les naufrages qu'on y fait , ne sont que trop ordinaires dans le sacerdoce , aux âmes présomptueuses , qui , toujours enflées de leurs propres forces , perdent de vue leur faiblesse , et deviennent le jouet de l'iniquité , lors même qu'elles entreprennent de la combattre et de la détruire. Au lieu qu'une humble défiance de soi-même , toujours appuyée sur Dieu , toujours craignant pour elle-même , marche plus en sûreté : elle espère tout du Seigneur , elle entreprend tout , elle réussit en tout.

Comme dans un temps de peste ou de maladie populaire , un médecin , obligé par son état de visiter à toute heure des malades , de toucher l'un , de respirer l'haleine infectée de l'autre , ne néglige point sa propre sûreté , mais qu'il use au contraire des préservatifs capables de le garantir des maux dont il guérit les autres : de même un Ecclésiastique , chargé de rendre la santé de l'âme à son prochain , ne doit risquer que le moins qu'il peut la sienne propre : il se défie de tout ce qui l'environne ; et persuadé qu'autour de lui tout est danger , il ne paraît qu'autant qu'il est obligé de paraître , et qu'avec toutes les précautions qu'inspire la juste crainte de s'égarer. Quelque

part que son devoir l'appelle , la prudence du serpent l'y suit , comme un garde fidèle qui veille à sa sûreté : et , pour n'être pas pris au dépourvu , lorsqu'il trouve des libertins à réduire ou à ramener à la vérité par des conversations insinuanes , il puise dans de fréquentes lectures, ces connaissances et ces principes qui rendent la religion triomphante des prétendus esprits forts qui font profession de l'attaquer. Au lieu que , dénué de ce secours , et faisant fond uniquement sur son génie , sans acquérir de nouvelles lumières , peut-être risquerait-il lui-même d'être séduit par les vaines subtilités des sectaires , ou des libertins.

C'est ici qu'on ne saurait trop déplorer la présomption de quelques Ministres des autels , qui n'ayant , pour ainsi dire , qu'une superficie de science , craignent en quelque sorte de l'augmenter par la lecture, et se bornent à ce mince fond de doctrine sans travailler à le grossir. On dirait , à les entendre , qu'ils ont lu de tout. Les livres ne leur sont plus rien , dès qu'ils se voient engagés dans le ministère : ils croient toujours en savoir plus que les autres : et néanmoins se trouvent-ils aux prises avec les ennemis de la religion ; ce n'est le plus souvent que pour servir d'ample matière à leur vain triomphe.

Compter ainsi témérairement sur ses lumières , c'est exposer la religion aux insultes de ses ennemis , au lieu de la défendre et s'exposer soi-même au dernier mépris. Outre qu'en s'engageant sans fond et sans capacité suffisante dans de semblables attaques, on risque étrangement sa foi ; car il est bien difficile de ne pas croire comme les autres , lorsqu'on ne sait

que leur répondre sur la fausseté de ce qu'ils croient; on est tenté de penser qu'ils ont raison; tout au moins commence-t-on à n'être plus si ferme dans sa créance; et l'on se trouve ébranlé par ceux mêmes qu'on était chargé d'affermir.

Ne pourrait-on pas dire, quoique dans un sens différent, à des hommes de ce caractère, ce que le Prophète royal disait aux pécheurs de son temps au nom du Seigneur? *Pourquoi osez-vous parler témérairement de ma loi et de mes promesses (1)*, vous qui au fond les ignorez, et ne daignez pas même vous instruire? Ne méritez-vous pas de perdre la lumière de la foi, pour n'avoir pas voulu accroître celles que vous aviez reçues? C'est effectivement ce qui arrive à ces hommes vains, qui croient tout savoir sans étude, et qui se piquent de ramener leurs frères à la vérité, lorsqu'à peine l'ont-ils bien saisie eux-mêmes. Ou ils cessent de croire sur un misérable paralogisme, ce qu'ils avaient cru salutairement jusqu'alors; ou arrêtés par une mauvaise difficulté que leur propose un libertin ou un athée, ils laissent par leur imprudence, la religion en proie aux plus sanglantes railleries. Et lors même qu'ils disent comme l'évêque de l'Église de Laodicée: Je suis riche, j'ai acquis de grandes connaissances, rien ne me manque; ils éprouvent à leur confusion, et plus encore à la honte de la religion, qu'ils sont misérables, qu'ils font pitié, qu'ils sont pauvres, peu clairvoyants, pour ne pas dire aveugles et dénués de tout: *Quia dicis: quod dives sum,*

(1) Quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum? Ps. 49.

et locupletatus, et nullius egeo : et nescis quia tu es miser et miserabilis , et pauper , et cæcus et nudus (1).

§ III.

Il n'est pas jusqu'aux livres dont un Pasteur doit juger , pour mettre son troupeau à l'abri du vice et de l'erreur , qui ne lui fournissent une ample matière à défiance , et des raisons de trembler pour lui , autant qu'il a de sollicitude pour les autres. Obligé de faire distinguer à ses brebis l'herbe nourrissante d'avec le poison , de connaître l'une et de faire l'épreuve de l'autre, il doit craindre de s'empoisonner lui-même ; parce que communément le venin de l'erreur , dont il doit juger pour en garantir les autres , est répandue dans les livres sous un appas tout propre à le faire goûter. Comme on se plaît aujourd'hui à compiler et à mettre au jour des amas d'irréligion et d'infamies , on les couvre aussi de mille voiles , pour empêcher que le lecteur n'en soit révolté. On prêtera à l'erreur toutes les nuances de la vérité , pour éblouir aux dépens de la vérité même; on travaillera, on snera , s'il le faut , les mois et les années entières, pour embellir des monstres : et par les riches ornements dont on les pare , je veux dire , par les tours neufs et brillants , par la pureté du langage, et toutes les délicatesses dans l'art d'écrire , on réussit enfin à faire perdre de vue , la laideur et la difformité du fond , à la faveur des beautés étrangères dont on le surcharge.

De ces bibliothèques d'athéisme déguisé , ou de

(1) Apoc. cap. 3. v. 17.

grossièretés ingénieusement écrites , que n'a point à craindre un Ecclésiastique , quand on s'en rapporte à lui , et qu'on les lui met sous les yeux , peut-être moins pour en juger qu'à dessein de le séduire ? Pour peu qu'il donne à la curiosité en les parcourant , ou qu'il n'ait pas envie de les combattre, et d'en inspirer de l'horreur aux âmes timorées qui le consultent , l'enfer qui seul a réussi à mettre au jour ces livres empestés , réussira pareillement à en infecter le Pasteur , pour porter par-là , comme à coup sûr , la contagion dans le troupeau entier. Son esprit , son cœur , ses mœurs , son imagination , tout se ressentira de la violence du poison dont il aura fait l'épreuve sans précaution , sans réclamer le secours d'en haut , et par un pur empressement pour les charmes de la nouveauté. Mais laissons là cette matière pour la traiter ailleurs d'une manière plus détaillée.

Si un Ministre des autels se trouve donc malheureusement obligé par son état , à parcourir des livres où le vice est comme réduit en art , et l'erreur embellie , qu'il le fasse , autant qu'il est en lui , avec rapidité , comme s'il marchait sur un brasier ardent caché sous la cendre. Il en est des mauvais livres , comme de certains poisons si volatils et si subtils , qu'on a tout à craindre pour la vie à la seule ouverture des vases qui les contiennent. On ne les ouvre qu'en tremblant , jamais sans un besoin pressant , et toujours avec toutes les précautions imaginables. C'est ainsi qu'en doit user un Ministre des autels , quant aux livres pernicieux dont souvent on l'établit juge , pour l'en faire le partisan. Il les doit lire avec une espèce d'horreur , et comme en tremblant ; dans la vue de faire éclater la

vérité par le contraire de l'erreur , et de rendre à la vertu toutes les beautés qu'on lui dérobe, et qu'on prête au vice avec tant d'artifice. Il doit alors peu compter sur ses lumières , quelque étendues qu'elles soient. Comme il n'y a que de la témérité à courir le risque d'une mauvaise lecture , sans une indispensable nécessité , il n'y a que de l'imprudence à la continuer , sans recourir aux livres saints , comme à un antidote assuré contre le poison dont on fait l'essai. Eux seuls nous mettent à couvert de sa violence : et c'est à nous , Ministres du Seigneur , comme à Ezéchiel , que s'adressent ces paroles : *Dévorez ce volume divin , et allez ensuite parler aux enfans d'Israël ; Comede volumen istud , etc.* (1). C'est-à-dire , suivant saint Grégoire : Mangez cette viande sacrée ; remplissez-vous , faites-en part aux autres ; recevez et donnez , fortifiez-vous et travaillez. *Ac si ei de sacro cibo diceretur : Comede et pasce , saturare et eructa , accipe et sparge confortare et labora* (2).

CHAPITRE XIV.

Combien la prière est nécessaire aux ecclésiastiques.

§ I.

Un Dieu nous aime , et , pour nous témoigner son amour , il nous prévient , il nous offre ses grâces , il nous promet de nous les accorder , et il nous sollicite de les recevoir. *Petite et dabitur vobis* (3). Elles nous

(1) Ezech. cap. 3. v. 1. — (2) Gregor. Homil. 16. in Ezech. — (3) Matth. cap. 7. v. 7.

sont si nécessaires ; d'où vient que nous montrons si peu d'empressement pour les lui demander , et si peu d'ardeur pour les obtenir ? Si nous connaissions mieux nos besoins et nos misères , il ne faudrait pas nous exhorter d'implorer ce Dieu de bonté. Nous ne balancerions plus de recourir à lui par des prières assidues et ferventes qui lui montreraient notre confiance et qui nous attireraient ses faveurs. Que nous serions heureux , que nous serions parfaits , si nous pouvions aimer et pratiquer ce saint exercice de la prière autant que notre divin Sauveur l'a aimé et pratiqué. On peut dire que sa vie a été une prière continue , formant des disciples dignes de lui et leur inspirant les vertus propres au ministère dont il voulait les honorer ; il leur a toujours proposé la prière comme un moyen des plus efficaces pour les soutenir dans leurs travaux , pour remplir leurs devoirs , et pour donner à leur zèle du mérite et du succès. Il faut toujours prier , leur disait ce divin maître , soyez fidèles à cette règle : *Oportet semper orare et non deficere* (1).

Ce que Jésus-Christ disait à ses chers disciples , il nous le dit aussi , Ministres du Seigneur. Nous devons prier comme eux , les mêmes motifs nous y engagent , puissions-nous le faire avec les mêmes dispositions. Nous les ferons , si nous considérons la prière comme un hommage que Dieu demande. Ce Dieu puissant , dont la bonté , la grandeur a droit de tout exiger et de tout attendre de nous ; mais , hélas ! faibles mortels , pécheurs indignes que nous

(1) Luc , cap. 18. v. 1.

sommes , que pouvons-nous lui offrir ? Nos biens ne peuvent l'enrichir , ce n'est point aussi ce qu'il demande. Nous avons un esprit ; Dieu veut que dans la prière , il s'occupe du souvenir de ses grandeurs , qu'il considère ses amabilités , qu'il uous rappelle ses perfections. Nous avons un cœur ; Dieu veut que dans la prière , il se livre aux effusions les plus vives , aux affections les plus tendres , aux sentiments les plus pieux , pour lui témoigner notre religion et notre amour. Nous avons une langue ; Dieu veut que dans la prière elle publie ses bienfaits , elle loue sa sainteté , elle implore ses miséricordes. Voilà l'hommage que Dieu désire : *Immola Deo sacrificium laudis* (1). La prière est ce sacrifice de louanges qu'il demande si souvent dans les livres saints. Il veut que nous l'honorions par le sacrifice de nos lèvres , encore plus que par celui de nos biens , dit l'apôtre saint Paul. *Offeramus hostiam laudis semper Deo , id est , fructum labiorum confitentium nomini ejus* (2).

Tel est l'hommage que Dieu demande. Pourquoi disait-il autrefois aux Juifs (3) , cette pompe de cérémonies , cet appareil de sacrifices , cette multitude d'offrandes , cet amas de victimes ? Bénissez mon saint nom , prononcez mes louanges , invoquez ma bonté , voilà le vrai moyen de m'honorer et de me plaire. *Sacrificium laudis honorificabit me* (4). Une humble et fervente prière que l'amour inspire , que la confiance anime , que le respect accompagne ; voilà un sacrifice digne de moi , j'y trouve mon plaisir et ma gloire. *Sacrificium laudis honorificabit me.*

(1) Ps. 49. v. 14. — (2) Hebr. cap. 13. v. 15. — (3) Ps. 49. v. 8, etc. — (4) Ibid. v. 23.

Ainsi le pensait le saint roi David. Toujours attentif à honorer le Seigneur par le culte le plus religieux, il crut qu'il devait principalement recourir à la prière. Oui, mon Dieu, disait ce puissant monarque, c'est en vous priant que je vous rendrai un hommage qui ne sera pas moins agréable que l'odeur et la fumée de l'encens que je pourrais brûler sur vos autels. *Dirigatur oratio mea sicut incensam in conspectu tuo* (1). Je ne répandrai point le sang des animaux, je ne chercherai point, dans les trésors que je possède, l'offrande que je veux vous faire. Dans la ferveur de mes prières, qui seront fréquentes, j'éleverai mes mains, et encore plus mon cœur, vers votre trône. Tel est le sacrifice que je vous offrirai. *Elevatio manuum mearum sacrificium vespertinum*. Entrons dans les sentiments de ce grand roi. Regardons la prière comme un hommage que Dieu demande, qu'il mérite et qu'il accepte. Tout le culte que nous lui rendons est presque renfermé dans ce saint exercice. C'est la Prière qui nous sanctifie dans nos maisons, et qui nous rassemble dans nos Temples. Elle accompagne nos cérémonies, nous l'employons dans l'administration des sacrements, elle entre même dans l'auguste sacrifice que nous offrons sur nos autels. Il n'est presque point d'acte et de pratique dans notre religion, qu'elle ne relève, quelle ne consacre, qu'elle ne sanctifie.

Oui, la prière est un hommage que nous rendons à Dieu, lorsqu'humiliés et prosternés en sa présence nous adorons sa majesté, nous reconnaissons sa grandeur et notre néant, sa miséricorde et notre misère,

(1) Ps. 140. v. 2.

son empire et notre dépendance , sa puissance et notre faiblesse , son abondance et notre pauvreté , sa sainteté et notre corruption.

La prière est un hommage que nous rendons à Dieu , lorsque , touchés et pénétrés à la vue des bienfaits que nous avons reçus de sa main libérale , nous le remercions , nous éclatons en actions de grâces ; nous souhaitons n'avoir d'esprit , que pour penser à ce qu'il a fait pour nous ; de cœur , que pour le reconnaître ; de langue , que pour le publier.

La prière est un hommage que nous rendons à Dieu , lorsque , confus . interdits , effrayés à la vue de nos péchés , nous confessons qu'il a droit de nous juger , de nous condamner , de nous punir , et nous supplions sa divine justice de suspendre les coups , dont nous ne méritons que trop d'éprouver la rigueur.

La prière est un hommage que nous rendons à Dieu , lorsque vivement convaincus qu'il est notre souverain maître et l'arbitre de notre sort , que nous sommes plus à lui qu'à nous-mêmes , que nous reconnaissons son empire suprême , nous nous offrons à lui sans réserve , afin qu'il dispose de nos biens et de nos personnes dès qu'il y trouvera sa gloire.

La prière est un hommage que nous rendons à Dieu , lorsqu'affligés et consternés à la vue de nos misères , nous lui exposons nos besoins , nous reconnaissons notre impuissance , nous implorons son secours , et nous témoignons que c'est de lui seul que nous en pouvons recevoir.

La prière est un hommage que nous rendons à Dieu , lorsque nous sommes dans nos Églises , à la tête des fidèles que la piété y rassemble. Il faut alors entrer

dans les saintes saillies, dans les pieux transports dont David était animé, lorsqu'il excitait son âme et toutes ses puissances à bénir le Seigneur : *Benedic, anima mea, Domino: et omnia quæ intra me sunt, nomini sancto ejus* (1). Prosterné devant l'Arche, l'effusion de son cœur, l'onction de sa voix, la modestie de son extérieur frappait et attendrissait le peuple qui l'entourait : unissons, leur disait-il, unissons nos cœurs encore plus que nos voix, louons, exaltons le Seigneur. Que la ferveur de nos prières égale et surpasse même l'harmonie de nos chants et la beauté de nos cantiques : *Magnificate Dominum mecum: exaltemus nomen ejus in idipsum* (2). Quel bonheur pour vous et pour moi, ajoutait le roi prophète, de nous réunir dans la demeure du Seigneur, pour lui offrir nos vœux et lui rendre nos hommages. Montrons, par l'ardeur de nos prières, que nous sommes les dignes serviteurs d'un si grand maître : *Ecce nunc benedicite Dominum, omnes servi Domini qui statis in domo Domini* (3). Le jour passe trop rapidement pour nous acquitter du pieux devoir qui nous rassemble dans ce saint asile. Consacrons au saint exercice qui nous y appelle une partie de la nuit : *In noctibus extollite manus vestras in sancta et benedicite Dominum* (4).

Imitons ce saint prophète, inspirons aux fidèles, par nos exhortations et par notre conduite, l'amour de la prière, excitons-les par notre exemple et notre zèle à bénir le Seigneur, à chanter ses louanges, à implorer ses grâces. Ne nous contentons pas de prier

(1) Ps. 102. v. 1. — (2) Ps. 33. v. 4. — (3) Ps. 133. v. 1. —

(4) Ibid. v. 2.

dans l'intérieur de nos maisons , allons aux pieds des autels offrir à Dieu nos prières. Voyons toujours venir avec un nouveau plaisir les occasions qui nous y appellent. Disons encore avec David : Seigneur , qu'il est doux d'approcher de vos tabernacles. Quelles satisfactions n'y goûtons-nous pas , nous n'en voulons point d'autres, où en trouverions-nous de semblables? *Quam dilecta tabernacula tua, Domine... , concupiscit et deficit anima mea in atria Domini* (1). Emplois glorieux qui m'appellez dans la maison du Seigneur , fonctions augustes que j'y exerce , moments heureux que j'y passe , que ne venez-vous plus souvent !

§ II.

Si la prière est un hommage que nous devons à Dieu, elle est aussi un tribut que nous devons à l'Eglise. Ce n'est pas pour honorer notre ambition , enrichir notre paresse et satisfaire notre cupidité, qu'elle nous a élevés au sacerdoce, distingués dans le sanctuaire du Seigneur, et qu'elle nous y procure d'abondantes ressources. Elle a prétendu trouver en nous des Ministres zélés, fervents et laborieux qui pussent lui être utiles en édifiant les fidèles par la régularité de notre vie, en les instruisant par la solidité de nos discours et en les secourant par l'assiduité de nos prières. Car voilà, dit saint Bernard, ce que l'Eglise attend de ses Ministres : *Manent tria hæc : verbum, exemplum , oratio*. Quoique ces trois choses soient indispensables dans un Prêtre, la prière est d'une nécessité encore plus étroite que l'exemple et l'in-

(1) Ps. 83. v. 4.

struction, ajoute le saint Docteur : *Major autem his oratio*. L'instruction apprend à faire le bien, le bon exemple inspire le désir d'acquérir la vertu, mais la prière fait encore plus, elle attire la grâce de pratiquer ce que l'instruction apprend et ce que le bon exemple inspire : *Major autem his oratio*. Il est des temps où se trouvant seul on ne peut pas édifier par le bon exemple, il est des occasions où l'on est dispensé d'instruire ; mais nous devons et nous pouvons toujours prier pour les fidèles. La maladie même ne nous en dispense pas. Tandis qu'elle nous laisse capables de quelque sentiment, nous pouvons élever notre esprit et notre cœur à Dieu, former de pieuses affections et des aspirations dévotes, imitant en cela Jésus-Christ, qui ne pria jamais avec tant d'ardeur que lorsqu'il fut réduit à l'agonie qui l'accablait : *Factus in agonia, prolixius orabat* (1).

Ah ! que l'exemple de ce divin Sauveur doit nous engager à prier pour l'Eglise. Quoique, pour la secourir et la défendre, il n'eût pas besoin de la prière, cependant cet aimable Rédempteur n'a jamais cessé de prier pour elle. Pourquoi nous croirions-nous dispensés de le faire ? Pensons qu'elle ne nous a élevés au Sacerdoce, qu'elle ne nous a confié des bénéfices, qu'afin que nous lui rendions le tribut de nos prières. L'Eglise veut que nous les offrions à Dieu pour les Pasteurs qui la gouvernent, pour les princes qui la protègent, pour les fidèles qui la composent, pour les pécheurs qui la déshonorent, pour les justes qui font sa gloire et sa consolation. Comme elle nous met dans

(1) Luc. cap. 22, v. 43.

les mains la victime et l'encens que nous offrons à Dieu, elle emprunte aussi notre voix pour lui offrir ses vœux, nous sommes ses organes, c'est par notre bouche qu'elle veut prier. Elle veut que nous demandions à Dieu, par des prières assidues et ferventes, qu'il fasse cesser les scandales qui la défigurent, les divisions qui la troublent, les erreurs qui l'affligent; qu'il rappelle dans son sein les ennemis qui la combattent, nos frères qui s'égarerent, qui s'obstinent et qui se perdent. Elle veut que nous priions le Seigneur de susciter des ouvriers fidèles, zélés et laborieux, afin qu'ils défrichent son champ, qu'ils cultivent sa vigne et travaillent à sa moisson : *Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam* (1).

L'Eglise, cette tendre Mère, voit les combats que le démon livre à ses enfants, elle y compatit, elle en est alarmée; elle veut que, pour attirer sur eux les secours du Ciel, nous levions les mains comme autant de Moïses : si nous les baissons, nous transportons la victoire dans le camp ennemi. Ah ! qu'elle voudrait voir cet esprit de prière répandu sur chacun de nous. Pourquoi a-t-elle construit tant de temples, si ce n'est pour rassembler les fidèles, afin qu'ils y prient ensemble ? Pourquoi a-t-elle établi tant de fêtes, si ce n'est pour suspendre les occupations ordinaires qui pourraient détourner de la prière ? Pourquoi a-t-elle consacré tant de Ministres, si ce n'est pour les occuper à ce saint exercice ? Elle voit qu'il est négligé et abandonné par la plupart des chrétiens. Les uns ne prient point par dégoût et par indifférence ;

(1) Matth. c. 9. v. 38.

les autres ne prient pas, parce qu'ils en sont, disent-ils, détournés par la variété de leurs embarras et la multitude de leurs occupations. Parmi ceux qui prient, la plupart le font froidement, sans attention, sans religion, et par conséquent sans mérite et sans fruit. L'Eglise, pour y suppléer, nous charge, en qualité de ses Ministres, de prier en son nom pour tous les fidèles. Nous sommes comme autant de canaux publics destinés à leur communiquer les grâces dont ils ont besoin ; il faut, pour les leur transmettre, les puiser par la prière dans les sources de la miséricorde de Dieu. Voilà ce que l'Eglise exige de nous, en nous plaçant au rang de ses Ministres : *Tuli Levitas ut serviant mihi pro Israël., et orent pro eis* (1). J'ai choisi des Lévités, dit le Seigneur, afin qu'ils s'intéressent pour mon peuple, qu'ils m'adressent ses vœux et qu'ils m'engagent par leurs prières à lui communiquer mes dons et mes faveurs. Nous sommes consacrés par l'Eglise pour exercer le même emploi. Plus redevables au peuple par notre dignité que ne l'étaient les Lévités par leurs fonctions, nous sommes obligés plus étroitement qu'eux de prier pour les fidèles. C'est un des principaux devoirs de notre Ministère.

L'Eglise n'a jamais eu un besoin plus pressant du tribut de nos prières. La foi s'affaiblit, la charité se refroidit, les scandales se multiplient, le relâchement s'introduit, la dépravation des mœurs augmente, l'incrédulité et le libertinage triomphent. Nous en sommes les témoins, l'Eglise en gémit ; elle exhorte, on ne l'écoute pas ; elle menace, on ne la craint pas, on

(1) Numer. cap. 8. v. 48. 49.

la méprise ; elle a des Sacrements, on s'en éloigne ou on les profane. Il ne lui reste que nos prières pour s'opposer au progrès du désordre, de l'erreur et l'impie-té. Elle cherche des Ministres fervents qui aillent entre le vestibule et l'autel pleurer sur les iniquités du peuple, implorer les miséricordes du Seigneur et arrêter les vengeances du Ciel : *Inter vestibulum et altare plorabunt Sacerdotes Ministri Domini , et dicent : parce, Domine, parce populo tuo* (1).

Ah ! que les prières d'un Prêtre, pénétré d'un vrai zèle, sont puissantes auprès de Dieu, qu'elles sont capables de fléchir sa colère, quelque irrité qu'il soit. Le Seigneur nous le déclare lui-même dans le Lévitique : *Rogate pro eis, Sacerdotes, propitius erit eis Dominus* (2). Oui, les prières d'un Prêtre ont la vertu de rendre Dieu propice à ceux qu'il était sur le point de perdre : *Stans inter mortuos, ac viventes pro populo deprecatus est, et plaga cessavit* (3). Tel fut l'effet des prières d'Aaron, c'est ce qu'opèrent souvent celles d'un bon Prêtre. Hélas ! si les péchés sont si multipliés et les châtimens si fréquents, c'est que ceux qui sont chargés de prier pour le peuple ne le font pas avec assez d'assiduité, de zèle et de ferveur. Oui, Seigneur, dit Isaïe, voilà la cause de nos prévarications et de vos vengeances, c'est que personne ne prie pour votre peuple : *Non est qui invocet nomen tuum ; abscondisti faciem tuam à nobis et allisisti nos in manu iniquitatis nostræ* (4).

S'il en est ainsi, comme nous n'en pouvons douter,

(1) Joel. cap. 2. v. 47. — (2) Levit. cap. 4. v. 20. — (3) Num. cap. 16. v. 48. — (4) Isai. cap. 64. v. 7.

pour peu que nous soyons touchés du salut des âmes, pourrons-nous négliger le saint exercice de la prière qui leur est si salutaire et que l'Eglise exige de nous? En vain serons-nous fidèles aux autres devoirs qu'elle nous impose, quel en sera le succès, si nous ne prions pas? La conversion des pécheurs et la perfection des Justes ne peuvent être le fruit de nos talents et de nos travaux. Il n'y a que la grâce qui puisse l'opérer; ainsi, dit saint Bernard, nous devons plus attendre de nos prières qui l'obtiendront, que de nos soins et de nos peines : *Orationi plus fidat quam industrie et labori* (1).

Nous cultivons, il n'y a que Dieu qui puisse faire germer et croître le grain de sa parole, que nous répandons. Il faut lui demander cet accroissement, et il nous l'accordera. Nous travaillerons avec fruit, lorsque par nos prières nous engagerons le Seigneur à travailler avec nous. C'est dans ce saint exercice que nous puiserons la force et l'onction qui doivent accompagner nos discours pour pénétrer et gagner les cœurs. Nous en apprendrons plus aux pieds du Crucifix, que dans les livres. Tant de Missionnaires et d'hommes apostoliques qui l'éprouvent tous les jours, ne permettent pas d'en douter. Ils persuadent, ils touchent, ils convertissent : doit-on l'attribuer à la sublimité de leurs discours? Non, mais à la ferveur de leurs prières. Ils parlent efficacement de Dieu, parce qu'ils ont soin de s'entretenir amoureusement avec lui. Il leur communique son esprit dans l'oraison : ils en sont remplis, il n'est pas surprenant qu'ils le commu-

(1) 1. Cor. cap. 3. v. 7.

niquent aux autres : *Os meum aperui, et attraxi spiritum* (1). Ils parlent à Dieu qu'ils invoquent, avant de parler au peuple qu'ils instruisent ; de là ce changement de mœurs dans ceux qui les ont entendus. Imitons leur exemple, ne prêchons jamais la parole de Dieu sans lui demander qu'il insinue dans le cœur de nos auditeurs les vérités que nous voulons leur annoncer, c'est le moyen de le faire avec fruit : *Fluat ut ros eloquium meum* (2).

Les autres fonctions de notre Ministère ne doivent pas moins nous engager à prier. Visitons-nous les malades ? Implorons pour eux la bonté de Dieu. Hé ! dans quel temps ont-ils un besoin plus pressant de nos prières ? Le mal qui les accable , les dangers qui les environnent, le démon qui les tente, la mort qui les alarme , l'éternité qui approche , leur rendent le secours de nos prières plus nécessaire que jamais. Touchés de leur état , disons avec David : *Dominus opem ferat illi super lectum doloris ejus*. (3).

Prions encore lorsque nous sommes sur le point d'administrer les Sacrements. Demandons à Dieu qu'il dispose le cœur de ceux qui doivent les recevoir, afin qu'ils en approchent dignement : *Dominus autem dirigat corda vestra in charitate Dei*. (4). Prions dans toutes les autres occasions , où nous pourrions attirer sur les Fidèles les grâces dont ils ont besoin. Qu'un chacun de nous puisse dire à ceux qui lui sont confiés , ce que Samuël disait autrefois : *Absit autem à me hoc peccatum in Dominum, ut cessem orare pro vobis* (5).

(1) Ps. 148. v. 434. — (2) Deut. cap. 32. v. 2. — (3) Ps. 40. v. 4. — (4) 2. Thess. cap. 3, v. 5. — (5) 1. Reg. cap. 12. v. 9.

En cela nous imiterons les Apôtres , qui regardèrent toujours la Prière comme un tribut qu'ils devaient à l'Eglise , et comme un devoir des plus importants de leur ministère : *Nos vero orationi instantes erimus* (1).

Telle fut surtout la pratique de saint Paul. Nous voyons dans ses Epîtres comment il proteste souvent aux Fidèles auxquels il écrit , qu'il les recommande au Seigneur dans toutes ses prières : *Semper in cunctis orationibus meis , pro omnibus vobis , cum gaudio deprecationem faciens* (2). Voulons-nous un modèle encore plus parfait , considérons notre aimable Sauveur. Quoique tous les trésors du Ciel fussent à sa disposition , il prie cependant son divin Père , il lui demande qu'aucun de ceux qu'il veut sauver ne périsse : *Pro eis rogo... Pater sancte , serva eos... quos dedisti mihi* (3). Voilà ce qu'un Pasteur des âmes doit demander à Dieu. Il doit lui demander qu'aucun de ceux qui composent son troupeau n'ait le malheur de s'y perdre, qu'il ait le bonheur de réunir dans le Ciel, ceux qu'il gouverne sur la terre : *Pater sancte , serva eos.... quos dedisti mihi*. L'Eglise nous met elle-même tous les jours dans la bouche les prières que nous devons faire pour les Fidèles. Nous les disons en récitant l'Office divin , en administrant les Sacrements , en offrant le saint Sacrifice. Nous ne pouvons en faire de plus saintes ; entrons dans le sens qu'elles renferment.

(1) Act. cap. 6. v. 4. — (2) Philip. cap. 4. v. 4. — (3) Luc , c. 17, v. 9. 44.

§ III.

Un autre motif qui nous engage à prier , c'est que la Prière est un secours que nous nous devons à nous-mêmes. Hélas ! dans quel état sommes-nous réduits ? Combien n'avons-nous pas d'ennemis à combattre , de passions à vaincre , d'habitudes à détruire , de péchés à expier , de dangers à éviter , d'infirmités à guérir , d'entreprises à conduire , et de besoins à pourvoir ? Faibles et misérables que nous sommes , nous sentons nos misères et notre impuissance , nous en gémissons et nous en demeurons là. Recourons à la Prière , elle peut remédier à tout. Imitons le saint Roi Josaphat , qui ne chercha point d'autre ressource dans les besoins pressants où il se vit réduit : *Totum se contulit ad rogandum Dominum* (1) , dit le Texte sacré. Il abandonna tous les autres moyens qu'il aurait pu rechercher. Il n'en connut point de plus efficace que la Prière. Il s'y livra uniquement , il s'y donna tout entier , il y mit toute sa confiance. Seigneur tout-puissant , dit-il à Dieu , c'est en vous seul que résident la force et la sagesse. La faiblesse et l'ignorance sont notre partage : *In manu tua est fortitudo et potentia.* (2). Souffrez que nous vous exposions les maux que nous éprouvons et ceux que nous craignons. Nous le faisons avec confiance , nous espérons que l'excès de vos bontés dissipera l'excès de nos misères : *Clamabimus ad te in tribulationibus nostris, et exaudies salvosque facies* (3). Hé ! à qui pouvons-nous

(1) 2. Paralip. cap. 20. v. 3. -- (2) 2. Ibid. cap. 20. v. 6. --

(3) Ibid. v. 9.

mieux nous adresser ? Où trouverons-nous un cœur plus compatissant que celui du Père des miséricordes ? Où trouverons-nous un bras plus puissant que celui du Créateur du Ciel et de la terre ? Disparaissez , ressources humaines. C'est à vous seul , ô mon Dieu , que nous voulons recourir. Nous vous adresserons nos humbles prières , elles nous obtiendront tout ce qui nous manque : *Hoc solum habemus residui ut oculos nostros dirigamus ad te* (1).

Telle doit être notre conduite , nous sommes incertains et timides , dans la plupart de nos entreprises. Livrés aux doutes , nous ne savons comment nous conduire ; combattus par la crainte , nous nous décourageons , nous manquons de prudence et de lumières , nous tombons dans l'illusion, nous prenons le change ; nous consultons les hommes , ou nous comptons sur nous-mêmes. De là tant d'écarts et de mauvais succès dans nos projets et dans nos affaires. Voulons-nous réussir , prions le Seigneur qu'il conduise nos desseins , alors il bénira nos démarches , ainsi qu'il nous le déclare lui-même : *Elevabis ad Deum faciem tuam , rogabis Deum et exaudiet te, ... decernes rem et veniet tibi et in viis tuis splendebit lumen* (2). Qui peut nous inspirer des mesures plus sages et des expédients plus heureux que notre Dieu à qui rien n'est caché , à qui tout est facile. Ah ! si les moindres difficultés nous déconcertent , si les obstacles se multiplient dans ce que nous entreprenons , c'est que nous ne consultons pas le Seigneur dans la prière : *Dominum non invocaverunt , illic trepidaverunt timore , ubi*

(1) 2. Paralip. cap. 20. v. 12. -- (2) Job, cap. 22. v. 26; 27.

non erat timor (1). Nous avons recours au crédit , à l'intrigue et à notre industrie. Nous laissons Dieu , il nous abandonne. Invoquons-le , il se déclare pour nous : *Invoca me in die tribulationis : eruam te , et honorificabis me* (2).

- Nous sommes souvent accablés de tristesse , adressons-nous à Dieu , la prière calmera nos ennuis , dissipera nos craintes : *Tristatur aliquis vestrum ? oret* (3). Ah ! dans nos peines nous cherchons parmi les hommes des consolateurs ; en trouvons-nous qui nous consolent solidement ? Ils sont quelquefois aussi affligés que nous-mêmes , le plus souvent ils ne font qu'irriter notre douleur par leurs réflexions indiscretes , ils en adoucissent , ils en suspendent tout au plus le sentiment tandis qu'ils nous parlent ; mais bientôt elle renaît dans notre cœur , elle y reste, elle y augmente. Il n'en est pas ainsi lorsque dans la prière nous recourons à Dieu. Il entre lui-même dans ce cœur affligé. Hé ! quelle peine peut-on ressentir où l'on trouve son Dieu ? Son seul souvenir suffisait autrefois pour combler de joie le Prophète David au milieu des plus tristes épreuves , tandis qu'il était insensible à toute autre consolation : *Renuit consolari anima mea , memor fui Dei , et delectatus sum* (4). Si le seul souvenir de Dieu est si efficace , que fera donc sa présence , que sera-ce lorsque nous lui parlerons dans la prière ? Quelle onction secrète ne devons-nous pas attendre de ce saint commerce ? *Non enim habet amaritudinem conversatio illius , nec tædium con-*

(1) Ps. 43. v. 5. — (2) Ps. 49. v. 25. — (3) Jacob. cap. 5. v. 13.
(4) Ps. 76. v. 3.

victus illius, sed lætitiã et gaudium (1). Est-on affligé, triste et désolé avant de prier, on se trouve soulagé, animé et consolé lorsqu'on a prié : *Tristatur aliquis vestrũ ? oret*. Voilà la consolation qu'il faut chercher dans nos peines.

Nos besoins spirituels doivent encore plus nous engager à recourir à Dieu par la prière. Nous marchons environnés de précipices, tout ce qui est autour de nous est un écueil, et nous offre une chute; tout est pour nous un sujet de tentation. Nous avons sans cesse le Démon à combattre; dans ce combat l'ennemi est dangereux, la défaite est facile, la victoire est importante, le Ciel en est le prix, Dieu seul peut nous défendre et nous soutenir, prions-le et nous triompherons : *Orate ne intretis in tentationem* (2).

Nos bonnes œuvres sont bien rares; nos vertus sont bien faibles; il en est qu'il faut acquérir, d'autres dans lesquelles il faut nous affermir. Prions; la prière nous obtiendra la réformation des mœurs, la pureté de vie, la régularité de conduite, la sagesse et la piété qui nous sont nécessaires; *Si quis autem vestrũ indiget sapientiã, postulet à Deo et dabitur ei* (3).

Nous sommes pécheurs, le nombre de nos iniquités nous épouvante; ingrats à l'excès, nous avons irrité le Seigneur, nous craignons qu'il éclate, nous voulons l'apaiser, nous en avons un moyen prompt et facile; prions, et la prière nous obtiendra le pardon de nos péchés : *Deprecanti tibi peccata solventur* (4).

(1) Sap. cap. 8. v. 16. -- (2) Luc. cap. 22. v. 40. -- (3) Jacob. cap. 1 v. 5. — (4) Eccl. cap. 28. v. 2.

Le détail serait trop long , il suffit de dire que Dieu a promis de ne rien refuser à nos prières : *Omnia quæcumque orantes petitis , credite , quia accipietis et evenient vobis* (1). Un Dieu promet de nous exaucer et de nous accorder sans réserve et sans exemption tout ce que nous lui demanderons pour l'âme et pour le corps, pour le temps et pour l'éternité : *Omnia quæcumque orantes petitis*. Il veut que nous soyons vivement convaincus qu'il sera fidèle à la promesse qu'il nous a faite , et que nous regardions l'efficacité de nos prières comme une vérité de notre foi : *Credite quia accipietis*. Cela ne nous rend pas plus empressés à prier. Est-ce que nous doutons de la parole de notre Dieu ? Nous défions-nous de sa bonté ? Ne comptons-nous pas sur sa puissance ? Voudrions-nous lui faire cet outrage ? Non , sans doute , soyons donc assidus à le prier avec confiance. *Postulet autem in fide nihil hæsitans* (2). Oh ! que nous serions riches , si nous savions bien prier. La prière nous ouvrirait tous les trésors du ciel , elle nous les mettrait entre les mains. Si nous sommes si pauvres , si faibles et si imparfaits , c'est parce que nous n'avons que du dégoût pour ce saint exercice , et que nous le négligeons. Si , pour obtenir les richesses , si , pour parvenir aux honneurs , il suffisait de demander et de solliciter , avec quelle ardeur et quelle assiduité le ferions-nous ? Pour obtenir la grâce , pour assurer notre salut , pour mériter le ciel , nous n'avons qu'à prier , et nous refuserions de le faire ?

Pensons que de tous les moyens que Dieu nous a

(1) Marc. 3p. 14. v. 24. — (2) Jacob. cap. 2. v. 6.

donnés pour nous sanctifier , la prière est le plus prompt , le plus facile et le plus efficace. Nous pouvons nous en servir en tout temps , la nuit comme le jour ; dans tous les lieux , dans les plus profanes ainsi que dans les plus saints ; dans tous les états , durant la maladie et pendant la santé : que nous sommes heureux d'avoir un tel secours à notre disposition ; que nous sommes aveugles , que nous sommes coupables , si nous n'en profitons pas.

§ IV.

Si nous voulons que Dieu exauce nos prières , il faut le prier avec le respect et la religion que doit nous inspirer sa divine Majesté. Lorsqu'on se présente devant les grands de la terre , que de mesures , que de réserves et de circonspection ! On réfléchit , on s'observe , on est attentif aux moindres devoirs de la bienséance. La dignité de leur rang , l'honneur de leur parler , le désir de leur plaire , la crainte de les indisposer captive nos sens , retient notre imagination , règle notre contenance. Serait-il possible que nous n'eussions pas les mêmes égards pour Dieu ! Sa présence ne ferait sur nous aucune impression, nous laisserions à notre esprit la liberté de penser à tout autre objet qu'à notre souverain Créateur. Voilà , cependant , ô mon Dieu ! ce qui n'est que trop ordinaire dans mes prières. Je me présente devant vous , je vous prie au nom de l'Eglise , et par son ordre , je vous expose mes besoins et ceux des fidèles , j'implore vos miséricordes , et dans une action si religieuse et si importante je vous oublie. Les pensées du monde, l'affection des créatures , le soin des affaires

me dérobent votre vue , me font perdre votre souvenir , occupent ma mémoire , remplissent mon esprit , appesantissent mon âme et étouffent en moi cette vive ardeur, cette sainte activité qui devrait m'élever vers vous et m'y unir. Si je pense à vous , je le fais d'une manière faible , distraite et languissante , je vous adresse des paroles vagues , vides de sentiment , qui ne forment qu'un son inutile, que l'air dissipe et qui ne parvient pas jusqu'à votre trône. Je vous soustrais mon cœur pour le livrer à des bagatelles : il n'entre pas dans ce que prononcent mes lèvres , il n'y a nulle part. Ingrat que je suis , comment est-ce que j'en agis à l'égard de mon Dieu ? Puis-je perdre sans regret , sans honte et sans remords la vue de sa beauté infinie et le souvenir de sa bonté sans égale ? Quelle injure une telle conduite ne fait-elle pas à notre Créateur , s'écrie saint Bernard. Nous lui parlons , il nous écoute , et nous ne nous écoutons pas nous-mêmes : *Magnam injuriam Deo facio, deprecor illum ut mihi intendat ego verò nec mihi, nec illi intendo.* Eh ! comment voulons-nous , dit saint Augustin , qu'il ait plus d'attention pour nous , que nous n'en avons pour lui ?

Je sais que la légèreté de notre esprit nous distrait malgré nous ; mais ne se faire aucune violence pour fixer cet esprit volage , qu'est-ce qui peut nous excuser ? Apporter à la prière les impressions de ce qu'on a vu , le souvenir de ce qu'on a fait , l'idée de ce qu'on a dit ou entendu. S'occuper des actions qui ont précédé la prière, prévoir, projeter , disposer celles qui doivent suivre. Hélas ! quel mépris pour notre Dieu. Est-ce donc qu'il ne mérite pas de nous occuper ? Est-il quelque autre objet plus digne de fixer

notre attention ? Que ceux qui prient ainsi se plaignent ensuite de ce que le Seigneur ne les exauce pas , et moi je suis surpris de ce qu'il ne se venge point , de ce qu'il ne les punit pas. Rendons-nous justice. A quel titre voulons-nous qu'il nous accorde ce que nous lui demandons ? Il nous traite comme nous le traitons. Nos prières, qui devraient le fléchir, ne servent qu'à l'irriter. Elles devraient nous obtenir la rémission de nos péchés , elles ne servent qu'à les multiplier. Elles devraient nous attirer les grâces du Ciel , et elles nous y amassent un trésor de colère. Hélas ! faut-il que nous devenions coupables par cela même qui devrait nous sanctifier. Qu'est-ce qui nous justifiera , si nos prières nous condamnent ?

Pour éviter ce malheur, entrons dans les différents sentiments d'amour et de confiance , de reconnaissance et de zèle dont l'Eglise est animée dans toutes les prières qu'elle nous met à la bouche. Unissons nos intentions aux siennes. L'esprit de Dieu est répandu dans ces prières ; c'est lui qui les a dictées , c'en est assez pour nous les faire estimer. Elles renferment les affections les plus tendres, les aspirations les plus dévotes , les sentiments les plus vifs , les mouvements les plus saints d'une piété solide. Nous y trouvons les désirs que nous devons former , les actes qu'il faut produire, les demandes qu'il convient de faire pour la gloire de Dieu , le bonheur de l'Eglise , la sanctification des fidèles et notre propre salut.

Telles sont les prières qui composent l'office divin, et que nous sommes obligés de réciter. Pour nous en acquitter avec plus de mérites , n'attendons pas l'ex-

trémité du jour , évitons ces honteux délais , effet trop ordinaire de l'indolence et de l'indévotion ! Eh ! quel autre devoir doit précéder celui que l'Eglise nous impose, et auquel il nous est si avantageux d'être fidèles ? Pour commencer de parler à Dieu , faut-il que nous attendions que les ténèbres de la nuit ne nous permettent plus de converser avec les hommes ? Ne voulons-nous penser à l'affaire de notre salut que lorsque nous sommes hors d'état de vaquer aux autres ? Attendrons-nous , pour prier , que le sommeil nous appesantisse , et nous mette dans le danger de manquer à un devoir si essentiel ; ou que la journée qui expire nous force de précipiter et d'abrèger nos prières ? Et voilà ce que nous devons encore observer , c'est d'éviter cette rapidité scandaleuse qui ôte à notre langue le temps de s'exprimer. A peine prononce-t-on les mots ; eh ! comment veut-on saisir le sens , ainsi qu'il convient de le faire ? On ne s'arrête pas à la lettre , comment entrera-t-on dans l'esprit ? Pourquoi donc cette précipitation ? Est-ce qu'on s'ennuie avec Dieu , et que l'on souffre de s'entretenir avec lui ? La prière est un saint commerce qu'il veut bien avoir avec nous , on n'y devrait trouver que des douceurs , faut-il qu'il soit à charge ? Etre avec Dieu et lui parler , sera une gêne. On n'aura , durant la prière, d'autre sentiment que celui que produisent l'ennui et le dégoût que cause ce saint exercice. On ne s'y portera qu'avec peine, on s'en acquittera avec indolence ; on n'y éprouvera d'autre joie, d'autre satisfaction que celle de finir. On abrège les moments , c'est un supplice que d'être avec Dieu. On le quitte le plus tôt qu'on peut. Ah ! que nous mériterions bien

qu'il nous abandonnât le premier. Par cette précipitation on veut gagner du temps. Hé ! gagne-t-on ce qu'on refuse à Dieu ? Il nous donne les journées et les années entières , et nous voulons lui disputer , lui enlever un quart d'heure. On veut gagner du temps , c'est-à-dire, qu'on veut le refuser à Dieu pour le donner au monde ou à de vains amusements. C'est qu'on aime mieux s'occuper avec les hommes par des conversations inutiles , que de s'occuper avec Dieu par des conversations salutaires. C'est qu'on préfère des affaires temporelles à celle du salut.

Que doit-on penser de ceux qui prient dans des lieux où tout dissipe, dans des postures qui n'ont rien qui édifie ? Ministres indévots, qui , par l'immodestie de leur contenance , manifestent assez que leur intérieur est aussi peu réglé que leur extérieur paraît négligé. Que l'Eglise doit gémir sur eux , qu'elle est sensible à de tels abus ! En empruntant notre voix , en nous choisissant pour ses organes, elle a prétendu que nous entrerions dans des dispositions dont elle est animée. Faisons-nous quelques violences pour en être pénétrés.

Purifions notre cœur , pour que nos prières soient agréables à Dieu. Quelque pécheurs que nous soyons, il nous permet d'approcher de son trône et de lui adresser nos vœux. Hélas ! où en serions-nous , si nos péchés nous empêchaient de lui exposer nos misères ? Nos iniquités ne doivent pas nous empêcher d'élever notre voix vers le ciel. Les plus coupables trouvent Dieu sensible à leurs gémissements , il se laisse fléchir par leurs prières ; mais il faut qu'ils renoncent à l'affection au péché , qu'ils en aient de

la douleur, et qu'ils prennent la résolution d'en faire pénitence. Sans cette disposition, leurs péchés, selon l'expression d'un prophète, forment une nuée qu'ils opposent entre Dieu et eux, et qui empêche leurs prières de monter au ciel, et les grâces d'en descendre: *Opposuisti nubem tibi ne transeat oratio* (1). Avant d'attirer les miséricordes du Seigneur, il faut désarmer sa justice, au moins par le désir de sortir de l'état du péché. Pour obtenir ce que nous demandons à Dieu, il faut commencer à faire ce qu'il nous commande. Comment voulons-nous qu'il fasse notre volonté, si nous résistons à la sienne; qu'il nous remette nos dettes, si nous ne voulons rien céder à notre prochain; qu'il nous délivre de la tentation, si nous nous y exposons; qu'il nous accorde des jours plus heureux, si nous n'en jouissons que pour devenir plus coupables. Il faut que la voix de nos actions s'accorde avec la voix de nos prières. C'est le cœur qui doit parler, c'est lui que Dieu regarde; s'il trouve en lui du penchant pour le péché, il y voit un obstacle à sa grâce: *Iniquitatem si aspexi in corde meo, non exaudiet Dominus* (2). Ainsi le pensait David. Ce saint roi ne dit point, si je suis pécheur, Dieu ne m'exaucera pas; cette qualité de pécheur, bien loin d'éloigner Dieu de nous, ne contribue souvent qu'à le rendre plus sensible. David pria après sa chute, et Dieu écouta sa prière, quelque grand que fût son crime. C'est qu'il détesta ses iniquités, et c'est ce que nous devons faire. Celles que nous pouvons nous reprocher, ne doivent pas nous empêcher de prier;

(1) Thren. cap. 3. v. 44. — (2) Ps. 65. v. 18.

pourvu que nous en soyons contrits et humiliés, nous trouverons un Dieu propice : *Cor contritum et humiliatum , Deus, non despiciet* (1).

Entrons dans ces sentiments d'humilité , regardons-nous comme de pauvres criminels qui ne paraissent qu'avec honte en présence de leur juge , et comme ces indigents que la vue de leurs misères rend timides et confus. Convaincus de notre indignité , persuadons-nous que nous ne méritons pas que Dieu nous écoute. Rien n'attire plus les miséricordes du Seigneur que de pareils sentiments de nous-mêmes : *Respexit in orationem humilium, et non sprexit preces eorum* (2).

A ces dispositions , ajoutons la persévérance. Si Dieu diffère de nous exaucer , ne nous rebutons pas , supportons ces délais : *Sustine sustentationes Dei* (3) :

Hélas ! nous l'avons bien fait attendre ; combien a-t-il été d'années à nous demander ce sacrifice , cette violence , cette victoire , sans l'obtenir ; n'est-il pas juste qu'il nous refuse à son tour ? Ne nous décourageons pas, Dieu a ses desseins. Il veut éprouver notre foi et notre conscience , et donner par ce moyen plus de mérite à nos prières. Il sait ce qu'il nous faut , nous pouvons compter sur sa bonté , et nous abandonner à sa providence. Les délais et les refus nous rebutent-ils dans le monde ? ne nous rendent-ils pas au contraire plus actifs et plus ardents à solliciter et à presser ceux de qui nous attendons quelque faveur. Quelle constance , lorsqu'on espère

(1) Ps. 50. v. 19. — (2) Ps. 101. v. 18. — (3) Eccl. cap. 2. v. 3.

quelque bien temporel , ne manquerions-nous de fermeté que pour les biens du ciel ? Ne nous décourageons pas ; si Dieu ne nous exauce point aussi promptement que nous le souhaitons , il ne tardera pas de nous donner des marques de sa bonté : *Si moram fecerit , expecta illum : quia veniens veniet , et non tardabit* (1). Il arrive souvent que le moment où l'on cesse de prier , est celui que Dieu avait marqué pour accomplir nos vœux , demandons-lui qu'il nous apprenne lui-même à le prier : *Domine , doce nos orare* (2). Supplions-le qu'il répande sur nous cet esprit de prière qu'il promet autrefois à son peuple par la bouche d'un prophète : *Effundam super domum David... spiritum... gratiæ et precum* (3). Pussions-nous l'acquérir et le conserver.

CHAPITRE XV.

Des dangers que court un ecclésiastique du côté de l'ambition et de la vanité,

§ I.

Pour inspirer aux Ministres des autels cette salutaire crainte, qui doit les suivre dans toutes les fonctions , et en faire , comme dit saint Ambroise , *les vrais chrétiens de la tribu de Lévi* , il semble qu'on ne peut rien ajouter aux dangers dont ils sont menacés ,

(1) Habac. cap. 2. v. 3. — (2) Luc, cap. 11. v. 1. — (3) Zach. cap. 42. v. 10.

soit de la part du monde , soit du côté du sacerdoce dont Dieu les a revêtus. Il en est d'autres cependant qui partent de leur propre cœur et du fond même de leur personne. Pour peu qu'ils se replient sur eux-mêmes , ils y trouveront des ennemis cachés, tout au moins aussi redoutables que ceux que le monde leur oppose ; des ennemis domestiques qui les suivent en tout et partout , parce qu'on ne se quitte jamais parfaitement soi-même , et qu'on retient toujours quelque chose du vieil homme, en se revêtant du nouveau. L'ambition et l'orgueil dont les hommes consacrés à Jésus-Christ peuvent être atteints autant que les partisans du monde, concourent tous les jours à en faire des réprouvés : et plus ils risquent d'en être les victimes , plus il est à propos de leur en faire sentir les dangers.

Qui le croirait , si une funeste expérience ne nous l'apprenait , que l'ambition , je dis même la plus démesurée , se glisserait dans le sanctuaire , et que le sacerdoce , auquel nul homme, suivant saint Paul, n'a droit de prétendre , s'il n'y est appelé de Dieu comme Aaron , serait la proie de la convoitise des hommes? On s'y destine, et l'on y entre par ambition; on s'y maintient , et l'on n'y travaille que par ambition : on en possède les biens , on jouit de ses honneurs et de ses prérogatives par ambition : d'où il arrive qu'étant dans le sacerdoce sans vertu , parce qu'on y est sans vocation ; dans le gouvernement des âmes , sans talents dans les biens ; et les honneurs de l'Eglise , sans en remplir les charges ; on ravage , on déshonore l'Eglise de Jésus-Christ, et l'on se perd soi-même , en se laissant posséder d'une passion ,

dont la suite ordinaire est de nous étouffer en nous élevant : *Dejecisti eos dum alleventur* (1).

Qu'est-ce que l'ambition ? qu'un vain désir des distinctions humaines et des grandeurs de cette vie , qu'une soif ardente des honneurs , et une envie de quelque préférence extérieure qui soit marquée par les emplois ou par les dignités. Les distinctions imperceptibles ou secrètes ne sauraient satisfaire cette dangereuse passion. Elle aime à paraître , elle se propose de toujours monter , toujours croître , toujours s'élever. L'autorité , le règne extérieur , l'empire sur les autres excitent seuls ses désirs ; et il semble qu'elle est moins flattée de l'estime et de l'amour des hommes , que du plaisir qu'elle trouve à les dominer. Or , comme dans l'état ecclésiastique il y a des degrés d'autorité, des distinctions éclatantes, des honneurs et des dignités où l'on ne peut monter sans le sacerdoce , on prend le parti d'entrer dans les ordres sacrés , et l'on y entre effectivement pour obtenir un bénéfice, pour parvenir à quelque dignité.

Ce n'est pas qu'on se propose , en y entrant , le bonheur de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ , avantage inestimable, mais surnaturel et tout divin , qui n'est pas celui que l'ambition recherche. Si le caractère de Prêtre n'était bon qu'à cela , on s'empresserait peu de le demander. Mais il faut nécessairement l'avoir , pour devenir quelque chose dans l'Eglise : sans cette qualité on ne voit point de jour à s'y avancer. C'en est assez pour aspirer au sacerdoce sans y être aucunement appelé. Dans cette vue , on

(1) Ps. 72. v. 18.

remue tout, on entreprend tout, on sacrifie sa liberté, ses joies et ses plaisirs à son élévation ; on emprunte le masque de la vertu ; on le portera, s'il le faut, des années entières sans en avoir le réel et le solide ; on entre enfin dans le sanctuaire, sans ordre, ou même contre l'ordre du Seigneur. Et quoiqu'en nous disant que *la charité n'est point ambitieuse*, l'Apôtre ait eu principalement en vue ceux qui sont honorés du Ministère évangélique : quoique les plus grands Saints aient tremblé à la vue des charges et des dignités de l'Église où on voulait les élever, on s'y fraie le chemin avec une sécurité surprenante. On devient Prêtre par ambition, on ne l'est même que par ambition : à peu près comme les cent cinquante Israélites de la tribu de Lévi, qui, l'encensoir à la main, entreprirent sur le sacerdoce uniquement destiné à la famille d'Aaron, mais dont Dieu punit bientôt l'usurpation sacrilège, par un feu vengeur, qui partit de leurs encensoirs, et qui les dévora à l'instant.

A peine touche-t-on au terme où l'on aspirait, que, devenu Prêtre sans vocation, on vit aussi dans l'Église sans piété et sans religion. Attentif à séparer l'honneur que procure le sacerdoce, d'avec la charge et le fardeau qui l'accompagnent, on saisit avidement l'un et l'on se dispense aisément de l'autre. Dès lors la qualité de prêtre n'est presque plus d'aucun usage, on la regarde comme fort au-dessous du rang ou de la dignité qui en a été le fruit. Dès lors le masque de la vertu qu'on avait emprunté, tombe de lui-même, les anciennes inclinations renaissent ; les vices assoupis se réveillent ; le monde, qu'on avait fait mine de quitter, rentre dans tous ses droits ; en un mot on

ne vit plus en prêtre, mais en laïque, peut-être même en laïque des plus mondains. D'où partent tous ces désordres, sinon de ce qu'on est entré dans la bergerie non *par la porte qui est Jésus-Christ*, mais par la voie de l'ambition ou de l'intérêt, *comme un larron*, dit saint Jean, *qui ne cherche qu'à voler, qu'à égorger et à faire du dégât (1) ?*

Usurpateur du sacerdoce, on y est parvenu par des voies humaines et criminelles; il est naturel, et même très-ordinaire, qu'on y vive et qu'on y meure dans l'iniquité. Pourquoi? parce qu'entrer par une pareille voie dans les ordres sacrés, c'est rechercher, comme Simon le magicien, le don de Dieu, pour en faire une espèce de trafic honteux, pour courir plus vite à sa fortune, et s'en servir, contre les vues de Dieu, comme d'un ressort puissant pour s'élever. C'est s'ingérer dans l'Église contre toutes les lois de l'Église, non point pour la servir, mais pour jouir de ses honneurs, et tout ensemble la déshonorer. C'est vouloir être rejeté de Dieu, mériter la soustraction de ses grâces, s'exposer enfin à ses plus terribles anathèmes; châtement qui n'est que trop ordinaire à ceux qui, en exerçant sans vocation les fonctions du sacré ministère, se rendent coupables d'une entreprise sacrilège, et que l'on peut comparer à celle qui coûta cher autrefois au roi Osias, et qui le fit frapper de la plus honteuse lèpre, pour avoir audacieusement tenté de réunir dans sa personne le sacerdoce à la royauté.

(1) Joan. cap. 10 v. 15.

§ II.

Ce n'est pas là néanmoins à quoi se borne l'ambition pour faire plaie sur plaie à un Ecclésiastique. Comme elle ne l'introduit dans le Sanctuaire que pour l'y élever, elle ne l'y fait aussi servir que pour paraître. Et de là quelle hauteur et quel indigne abus de son autorité ! que de fautes grossières et déplorables dans le gouvernement des âmes ! que de peines et de travaux perdus pour son salut ! que d'agitation et de trouble , quand l'ambition lui ravit la paix de l'âme et toute l'onction de la piété , comme il n'arrive que trop souvent. Tels sont les précipices et les désordres où cette malheureuse passion conduit comme pas à pas un Ministre de Jésus-Christ , lorsqu'il n'est point en garde contre elle ; désordres dont on ne saurait trop gémir, et qui deviennent tous les jours plus communs dans le Christianisme.

Si , lorsqu'on a obtenu une place dans l'Église , quelle que soit cette place , on s'attachait à la remplir pour obéir à Dieu , et pour se rendre utile au prochain , sans penser à le dominer , ou à monter à un plus haut rang ; le cœur se dilaterait aussitôt en faveur de la partie du troupeau qu'on aurait à sa garde. Loin d'affecter de la dureté envers ses ouailles , et de prendre avec elles un air de domination , ce ne serait que soin , que charité à les instruire , que douceur à les prévenir , à les écouter , qu'attention à les tenir unies dans un même bercail , que patience à les suivre et à les ramener de leurs égarements. On oublierait l'autorité et le pouvoir , dès que les prières, les larmes et l'exemple seraient plus utiles. On prendrait pour

modèle l'Apôtre des nations qui, loin de dominer sur l'héritage du Seigneur, ne refusait ni humiliations, ni abaissements, lorsqu'il était question ou de gagner ses frères à la foi, ou de les engager à la pénitence.

« Nous pouvions, *écrit-il aux Thessaloniens (1)*,
 » comme étant apôtres de Jésus-Christ, montrer notre
 » autorité; mais nous sommes devenus parmi vous
 » comme des enfants pleins de douceur; comme une
 » mère qui nourrit, et qui aime ses propres enfants.
 » Tant que j'ai été parmi vous, *dit-il encore aux Corin-*
 » *thiens (2)*, j'y ai toujours été dans un état de fai-
 » blesse, de crainte et de tremblement. J'ai paru
 » oublier mon rang, ma dignité, mon pouvoir. J'ai
 » vécu dans l'abaissement, malgré le succès de ma
 » prédication et l'éclat des miracles qui étaient la
 » preuve de mon apostolat. J'ai ménagé les plus petits
 » de mes disciples, comme s'ils avaient été mes
 » maîtres, je n'ai fait sentir à personne le poids de
 » mon autorité; et tout l'usage que j'en ai fait, a été
 » pour le bien des autres : *Ego in infirmitate, et timore,*
 » *et tremore, multo fui apud vos.* »

Ainsi parla et agit de tout temps le bon Pasteur. Borné à son troupeau comme à son plus cher héritage, il ne pense ni à le quitter, ni à s'en faire craindre, ni à le maltraiter. Mais l'ambition qui a d'autres vues, tient aussi un autre langage. Comme il n'y a point de petits objets pour elle, quand elle ne peut parvenir à d'autres, aussi n'y en a-t-il point d'assez grands pour elle, quand elle peut aller au delà. Ainsi, si un Ministre des autels n'est extrêmement attentif à la

(1) 1. Thess. cap. 2, v. 7. — (2) 1. Cor. cap. 2, v. 3.

réprimer dès qu'elle se montre , ou elle le dégoûtera bientôt de la petite portion du troupeau qui lui est échue , et le fera aspirer à quelque poste plus distingué ; ou s'il n'en est point d'autre plus éclatant à sa portée , elle lui inspirera dans celui où il est un esprit de domination que rien ne sera capable d'arrêter. Car , qui pourrait dire combien il est aisé dans l'Église d'abuser de l'autorité qu'on y a acquise , de la changer en domination ou en amertume de zèle , de se former de fausses idées et du pouvoir qu'on a reçu , et de l'usage qu'on en doit faire , et des moyens qu'on doit mettre en œuvre pour le faire respecter ?

N'est-ce pas ainsi qu'un esprit fier et ambitieux ajoute tous les jours à l'autorité la plus impérieuse , toutes les distinctions extérieures qu'il croit pouvoir absolument être tolérées ; qu'il use de son pouvoir , non pour édifier , mais pour détruire ; qu'au lieu de se gagner le cœur et la confiance de ses ouailles , il les aigrit au contraire par des refus bizarres et mal placés , par une humeur chagrine , une conduite épineuse , et des hauteurs dont le troupeau est révolté ? Quels tristes effets de l'ambition ! Car tout cela en part comme d'une tige empoisonnée qui rend l'autorité d'un Pasteur non-seulement à charge , mais odieuse. Au lieu de travailler à la faire aimer et respecter , elle l'engage à prendre des airs d'empire , comme pour se dédommager sur le petit troupeau qu'on lui laisse , du plus grand qu'on lui refuse et qu'il souhaiterait dominer.

Est-il aisé de se garantir de ce poison dans l'état du sacerdoce ? Tel qui croit n'avoir point d'ambition , parce que les voies de monter lui paraissent absolu-

ment fermées , ne sentirait-il point réveiller tous ses désirs , s'il voyait quelque issue pour sortir de l'état où il est , pour ainsi dire, oublié ? Le cœur n'est-il pas le même dans tous les hommes ? Et , pour éteindre dans le sien ce trait enflammé , un Ministre de Jésus-Christ peut-il trop avoir sous les yeux l'exemple de Jésus-Christ même , qui a vécu au milieu des hommes , plutôt comme leur serviteur que comme leur maître ? *Ego in medio vestrum sum sicut qui ministrat* (1). C'est dans ce divin modèle qu'un Pasteur apprendra à ne pas commander avec fierté au troupeau qui lui est soumis , comme ces pasteurs maudits de Dieu , dont parle Ezéchiel , qui n'étaient attentifs qu'à faire sentir leur pouvoir à leurs brebis , à égorger les unes, et à traiter avec dureté les autres : *Cum austeritate imperabant eis, et cum potentiâ* (2). Il apprendra que l'humilité et la douceur doivent se trouver avec l'autorité et le zèle ; et que si le zèle joint à l'autorité peut être suspect , le zèle et l'autorité joints à l'humilité ne sauraient l'être. Admirable tempérament , dont il est si rare d'user quand on est en place , et qui marque combien il est rare et difficile de s'y sauver , et ce qu'on risque dans un poste où , en faisant servir son autorité à sa propre élévation , il est si ordinaire d'en user pour l'humiliation , disons mieux , à la destruction et à la ruine des autres.

§ III.

Que si , doux et humble de cœur , un Ministre des autels n'a pas à craindre l'abus de son autorité ,

(1) Luc. cap. 22. v. 27, — (2) Ezech. cap. 34 v. 2. 7.

peut-il n'être pas effrayé à la vue des mauvaises démarches où l'ambition peut l'engager par le défaut des talents nécessaires à la conduite des âmes ? En effet , vous qui allez vous charger de ce périlleux emploi , êtes-vous en état de vous en acquitter en Ministre fidèle ? Savez-vous que c'est l'art des arts , comme dit un père de l'Église (1) , et la science des sciences , que celle de conduire des âmes à Dieu ? Que s'engager dans cette carrière , c'est entreprendre de travailler à l'édification du corps mystique de Jésus-Christ et se donner pour un des architectes de la sainte cité de Dieu , de l'Église qu'il a sur la terre , et même de la céleste Jérusalem ? Pensez-vous qu'en vous enrôlant ainsi dans les troupes du Dieu des armées , vous devez être disposé à faire la guerre à tous ses ennemis , à la chair , au monde , au péché , au démon ? Que pour ces sortes de combats , il vous faut des forces supérieures , des lumières abondantes , des grâces , des consolations , des vertus sans nombre , des talents de toute espèce , de la science , du zèle , de l'éloquence , du discernement des esprits , de la douceur , de la fermeté , de la patience ? Vous êtes-vous représenté l'horrible danger de vous faire la caution de l'âme de vos frères , l'obligation que vous contractez d'en répondre au prix de la vôtre , la loi que vous vous imposez de les affermir dans le bien , de les encourager dans leurs faiblesses , de mettre l'appareil sur toutes leurs plaies , de faire tous vos efforts pour les rappeler à leurs devoirs ? A la vue d'une pareille entreprise , avez-vous examiné de bonne

(1) *Ars est artium regimen animarum.* Gregor. Past. p. 4. c. 1.

foi vos forces , et considéré devant Dieu votre fonds et vos talents ?

Hélas ! quel Ecclésiastique fait aujourd'hui ces réflexions avant que de prendre sur soi le gouvernement des âmes , ou plutôt quel est l'homme pourvu d'une place à charge d'âmes, qui ne croie en avoir le mérite , dès qu'il en a obtenu le titre. Avouons-le de bonne foi ; communément l'ambition n'examine pas les choses de si près ; elle n'a pas même le temps de les examiner. Prenons toujours , dit-elle , le bénéfice qui se présente ; les talents suivent de près la dignité ; on en a toujours assez , quand on est en place ; la peine est à se mettre sur les rangs , bien plus qu'à s'y maintenir : tant d'autres qui ont possédé des bénéfices , sans beaucoup de capacité , font voir que , qui a pu les obtenir , apprend bientôt à les remplir.

Mais vous allez prendre un emploi considérable dans le Royaume de Dieu ! Vous allez vous ingérer dans le maniement des affaires de son Eglise, usurper le pouvoir de condamner , d'absoudre , d'imposer des peines , de faire des grâces , de dispenser des trésors ! Tout cela est vrai ; mais il n'est pas moins vrai que l'ambition jette un voile sur tous ces objets capables de l'embarrasser ; elle empêche de rapprocher de la pesante charge qu'on s'impose , le peu de force et de talents qu'on a ; aveuglé et comme fasciné par la présomption qu'elle inspire , on vole s'engager dans la conduite des âmes , comme ces Prophètes dont Dieu se plaint , quand il dit : *Je ne les envoie point , et ils courent ; je ne leur parle point , et ils se mêlent de prophétiser.... Ils ordonnent de ma part , et ils*

n'ont point d'ordre de moi ; ils ont pris une autorité que je ne leur ai point donnée , et ils se sont engagés dans un emploi qui est au-dessus de leurs forces (1).

De ce pas dangereux , que résulte-t-il pour quantité d'Ecclésiastiques ? sinon qu'irrité de leur témérité , Dieu retire son bras , et qu'il les abandonne à leur faiblesse (2) ; qu'ils se trouvent dans mille dangers , et que Dieu ne les y soutient point ; qu'ils tombent , et qu'il ne les relève point. Ils font mille fautes dans la conduite des âmes , dans l'administration des Sacraments , et généralement dans toutes leurs fonctions ; ils vont de péché en péché , ils commettent crimes sur crimes , et Dieu n'attend que le moment qu'il a fixé pour les arracher du champ de son Eglise, comme autant d'arbres inutiles qui ne portent que des fruits de malédiction et de mort , et qui ne sont bons qu'à être jetés au feu.

Ajoutons à cela , que si au contraire l'ambition se trouve soutenue par des talents éclatants dans un Ecclésiastique , elle n'en est que plus propre à le tourmenter et à le perdre. Comme il ne sert dans l'Eglise que pour paraître et pour monter , non-seulement il y sert sans fruit , mais sans onction , sans plaisir et sans goût. Eternellement occupé de ce que la cupidité lui conseille pour le présent , ou lui promet dans l'avenir , son cœur ne saurait être tranquille. A force de rapprocher ce qu'il est, de ce qu'il veut devenir , il perd sa paix avec son innocence et

(1) Non mittebam Prophetas , et ipsi currebant ; non loquebar ad eos , et ipsi prophetabant. Jerem. c. 23. v. 21. — (2) Ipsi regnaverunt , et non ex me. Osée , 8. 4.

son humilité. Son ambition lui enlève toute l'attention pour des lectures et pour des prières journalières ; elle se rend maîtresse de toutes ses pensées ; elle dévore , elle consume tout le bien secret qui est dans lui , et ne lui laisse que l'extérieur de la piété , sans suc , sans joie et sans consolation.

Oh ! qu'un Ministre des autels est bien plus tranquille, lorsqu'il n'est dans l'Eglise de Jésus-Christ que pour lui obéir et qu'il n'y sert que pour se conformer à ses ordres ! Il est content de la dernière place comme de la première ; il ne pense point à être l'œil, l'oreille ou la main ; il s'estime heureux d'être dans l'unité du corps de l'Eglise , et de vivre de l'esprit qui l'anime. Il préfère la sûreté d'être conduit , au danger de conduire. Du moins dans cet état ne risque-t-il point comme tant d'autres , de jouir des prérogatives et des honneurs de l'Eglise, sans en porter les charges. Terrible compte que tant d'Ecclésiastiques intrus auront un jour à rendre , lorsqu'ils tomberont entre les mains du Dieu vivant. Victimes de leur ambition ou de celle de leur famille, ils maudiront dans les enfers et le rang élevé où ils auront vécu dans l'Eglise , et les ordres sacrés qu'ils y auront reçus , et les fonctions qu'ils y auront exercées, et le caractère qui leur en sera demeuré. Tout cela, après avoir été l'objet de leur ambition et l'occasion de leur perte , deviendra la marque de leur infamie , le sujet de leur rage , le plus intolérable de leurs tourments.

§ IV.

Passons à un autre écueil , aussi ordinaire , qu'il est à craindre pour un Ecclésiastique : c'est la vanité. Placé dans le Sanctuaire par la main de la Providence, et content du rang qu'elle lui a assigné , un Prêtre qui emploierait ses forces et ses talents à remplir dignement son ministère , risquerait-il encore dans le Sacerdoce de se perdre et de s'égarer ? Oui , sans doute , répond saint Bernard ; l'humilité a de la peine à se conserver au milieu des applaudissements et des louanges ; elle se trouve rarement parmi les honneurs. Et comme la chasteté est en danger au sein de la mollesse , de même l'humilité d'un fidèle Ministre de Jésus-Christ risque étrangement dans le siècle, quand il y est respectée et honorée : *Rara virtus humilitas honorata* (1) : c'est-à-dire , que , sans appeler l'ambition à son secours , la vanité seule ne réussit que trop souvent à faire d'un Apôtre un réprouvé. A la vue , et du rang qu'il occupe, et des louanges qu'il reçoit , et des respects des peuples dont il ne peut se défendre ; orné d'ailleurs , comme il arrive souvent , de bien des connaissances qui lui attirent l'admiration publique ; à la tête de mille bonnes œuvres , et naturellement sensible à la considération qui en revient : recherché quelquefois des grands et des petits ; honoré de leur confiance , à portée de leur rendre service , et pouvant se flatter de leur part d'un juste retour : témoin enfin à lui-même de ses propres succès, qu'il est difficile qu'un Pasteur, qu'un Ministre de

(1) Bern. homil. 4. super Missus est.

Jésus-Christ , quel qu'il soit, ne s'enorgueillisse dans un point de vue si flatteur , qu'il n'ait pas une secrète complaisance dans son propre mérite , et que , plein de lui-même , il ne s'attribue pas les dons de Dieu dont il n'est que l'économe , et non le maître !

Trouver un homme pour qui il n'y ait rien de trop pénible et de trop bas dans les travaux apostoliques , et qui n'aspire à rien d'éclatant dans les récompenses ; un homme égal et indifférent dans l'alternative des louanges et des outrages ; qui au milieu des plus curieuses sciences, fasse profession de ne savoir que J.-C. crucifié ; un homme qui jouisse de l'estime publique , sans s'en estimer lui-même davantage ; qui toujours fidèle à Dieu ne lui dérobe rien de la gloire de ses succès : c'est un prodige dans l'ordre de la grâce ; c'est un miracle de la droite du Très-Haut. La vanité , toujours si naturelle à l'homme , quoique toujours son ennemie , ne se trouve que trop souvent d'intelligence avec son cœur. Elle le suit jusqu'au pied des autels , dans les fonctions les plus sacrées ; et comme c'est dans le cœur que nous sommes tout ce que nous sommes , c'est aussi là que la vanité attaque un Ministre de Jésus-Christ , qu'elle répand son poison sur ses bonnes œuvres pour lui en faire perdre le mérite et le fruit.

Insensiblement un Pasteur goûté et applaudi s'enivre de l'encens qu'il reçoit, et des louanges qu'on lui prodigue. Au lieu de fixer ses yeux sur son néant, il les arrête sur ses talents , il y met sa confiance , il se croit riche de son fonds , quoiqu'il ne le soit que par participation , et par une effusion des dons du Père céleste. Chéri et respecté de toute une paroisse,

il commence à s'aimer encore plus lui-même ; il se répand en dehors pour y recueillir le fruit de ses travaux ; il s'attribue ses succès , il les fait tourner à sa propre gloire (1). Il ne pense pas qu'on ne peut ni croire en J.-C. , ni le servir comme il faut , si l'on désire la gloire humaine , plutôt que celle qui vient de Dieu ; qu'un Ministre des autels doit être humble, modeste , ennemi du levain des Pharisiens , ami de l'obscurité , timide à l'égard des louanges , plus timide encore pour tout ce qui distingue , préférant avec joie tout ce qui le cache et l'obscurcit , à tout ce qui le découvre. Voilà ce qui fait que cet homme , qui a prêché et travaillé si utilement à sauver les autres , se perd enfin lui-même par une pitoyable vanité. Elle devient désormais le premier mobile et comme l'unique ressort qui le fait penser , agir , vaquer à tout ce qui est de son ministère.

Tout ce qui éclate le plus au dehors lui paraît le plus excellent, quoiqu'il n'ait souvent pour principe que le désir d'une vaine gloire. Le catéchisme, par exemple, l'instruction du plus bas peuple, la consolation des affligés , la visite des pauvres ; tant d'autres fonctions obscures en apparence, mais infiniment relevées aux yeux de Dieu, ne lui semblent plus mériter son attention et ses soins ; il s'en décharge sur un vicaire , ou même sur l'étranger : et il croirait s'avilir , si , comme tant de saints Prêtres et Évêques, il descendait personnellement en faveur ou des pauvres malades , ou de tant d'âmes simples et dociles, aux plus bas ministères de

(1) Quomodò vos potestis credere , qui gloriam ab invicem accipitis , et gloriam quæ à solo Deo est , non quæritis ? Joan. 5. 44.

l'instruction et de la miséricorde chrétienne. S'il confesse, ce n'est que dans un cercle étroit de personnes dévotes , mais riches et distinguées par leur rang ou par leur noblesse. Comme il les croit plus dignes de ses secours que les petits et les faibles , il a pour elles jusque dans le tribunal de la pénitence , des distinctions marquées et des excès d'attention, dont le reste de son troupeau murmure hautement.

S'il prêche , ce n'est plus pour inspirer le goût de la piété dont ses discours sont dénués , mais pour plaire et pour éblouir plutôt que pour toucher. C'est pour semer des fleurs à pleines mains , au hasard de n'en recueillir d'autre fruit que celui d'une admiration stérile. S'il se plaît quelque part , ce n'est que chez les grands , où , comme dit saint Basile , il n'y a souvent de grand que le péril. En un mot , c'est un homme qui avait bien commencé et qui finit mal. Il perd toutes les richesses qu'il avait acquises , pour n'avoir pas su les placer dans le sein de l'humilité : d'autant plus digne de compassion, qu'appelé au service des autels par le Seigneur même et doué, pour le servir , de ses dons les plus précieux , il les souille , il les corrompt en les retenant dans l'injustice , et les faisant servir à la vanité.

CHAPITRE XVI.

On prouve , par la conduite des Saints , qu'un rang élevé est plus à craindre pour un ecclésiastique , qu'il n'est à désirer.

§ I.

Rien n'est , ce me semble , plus difficile à comprendre , que l'empressement qu'on témoigne pour les dignités de l'Eglise , est-il possible qu'on soit sans crainte et sans frayeur à la vue des pesantes charges qui en sont inséparables ! On a beau dire qu'on ne désire rien , lorsqu'effectivement toutes les voies de s'avancer paraissent fermées. A peine en aperçoit-on une lueur d'espérance , qu'on s'imagine être au-dessous de ce qu'on devrait être , et qu'on se plaint de n'avoir pas le rang qu'on voudrait occuper. Naissance , adresse , esprit , faveur , sollicitation , vrai ou faux mérite , tout est mis en œuvre pour s'élever. N'entrons pas dans le détail des autres moyens qu'on emploie pour obtenir une place qui flatte l'amour-propre ou la cupidité. Contentons-nous de les condamner et d'en gémir en secret.

Qu'on apprenne des Saints l'idée qu'il faut avoir des dignités de l'Eglise. Ils les ont tous envisagées du côté des dangers dont elles sont environnées. Ils ont tous tremblé à la vue de la charge d'âmes , des honneurs , des richesses , qui suivent d'ordinaire les postes élevés ; et se trouvant trop faibles pour porter un aussi lourd fardeau , trop vains pour n'être pas éblouis de son éclat , trop petits , et trop incapables du terrible compte qu'il en faudra rendre , presque

tous ont appréhendé l'élévation comme trop voisine du précipice ; ils se sont cachés avec soin pour l'éviter. Ils ont fui constamment les honneurs qui les cherchaient ; ou s'ils les ont enfin acceptés , sur les pressantes sollicitations des princes , des peuples et des Eglises , ce n'a été que lorsque , pleinement convaincus des ordres du Ciel , ils ont cru devoir obéir , et baisser enfin la tête sous le joug qu'une sévère Providence leur imposait.

On sait ce que fit le grand Ambroise , lorsque n'étant encore que catéchumène , un enfant à la mamelle , à qui Dieu délia la langue , le désigna Évêque de Milan. Il était pour lors gouverneur du Milanais , et avait été envoyé par l'empereur pour étouffer les premières étincelles d'une sédition naissante, et prête à éclater entre les Ariens et les Catholiques. Tandis qu'il haranguait les deux partis , un enfant cria miraculeusement : *Ambroise Evêque* : et aussitôt toute l'Eglise le cria après lui. Catholiques et Ariens , tous se réunirent pour avoir ce grand homme à leur tête. L'empereur y consentit : le clergé le désira , le peuple l'en pressa, les Évêques voisins en furent charmés. Il fut le seul à s'opposer à son élévation ; et pour ôter au peuple et au clergé l'envie de le faire Évêque , non-seulement il se décria lui-même , et dit tout ce qui pouvait rendre sa chasteté suspecte , mais il sévit encore contre le peuple, et se donna pour un homme de qui l'on n'avait à attendre que des traits d'une extrême sévérité.

Ces artifices n'ayant pu lui réussir , il fuit pendant la nuit sans aucune suite ; il erra dans la campagne jusqu'au point du jour ; et se croyant bien éloigné de

Milan , après six ou sept heures de chemin , il se trouva , sans le savoir , aux portes de cette ville , où Dieu l'avait conduit comme malgré lui. Là le peuple qui le reconnut , ne put plus consentir à le quitter. On lui donna des gardes pour empêcher son évasion. On écrivit de nouveau à l'empereur. Enfin , après plusieurs miracles que Dieu fit éclater pour lui manifester ses ordres , Ambroise se rendit , et n'accepta qu'en tremblant une place où il se vit toujours avec peine , tandis que l'univers chrétien , dont il faisait les délices , l'y vit toujours avec la plus juste admiration.

Saint Jérôme eut les mêmes assauts à soutenir à l'occasion du sacerdoce , où l'on voulait qu'il s'engageât pour le bien de l'Eglise. Jamais homme ne fut peut-être plus éclairé dans l'art de conduire les âmes à Dieu , et peut-être n'en vit-on jamais qui craignît plus d'en entreprendre la conduite. Pour n'avoir à répondre à Dieu que de lui seul , il se retira dans les déserts de la Calcide , d'où après bien des années , revenu à Rome , et devenu par son érudition autant que par la force de son génie, une des plus brillantes lumières de l'Eglise, on le sollicita de toutes parts de s'engager dans les ordres sacrés. Ne pouvant résister à tant d'instances , il consentit à son ordination , il est vrai , mais uniquement à condition qu'il ne serait d'aucun clergé , qu'il n'aurait à sa garde aucune partie du troupeau de Jésus-Christ , et que désormais libre de toute charge d'âmes , il ne penserait qu'à la sienne , et ne s'occuperait en défendant , comme il le fit , l'Eglise par sa plume , que de l'unique soin de sa propre perfection.

Que ne fit pas aussi saint Grégoire de Nazianze , surnommé le théologien , pour n'être point sacré Évêque par saint Basile? Il n'y consentit, que lorsqu'il se vit accablé de reproches , accusé et blâmé par ses amis de préférer sa tranquillité au bien de l'Eglise. Encore pour lors ne voulut-il se charger personnellement d'aucun diocèse ; mais il se contenta d'aider, dans le gouvernement du sien , saint Grégoire , son père , qui était d'un âge fort avancé. Ce saint vieillard étant mort , il était naturel que son fils lui succédât , et que déjà au fait du gouvernement de l'Eglise de Nazianze , il en prît sur lui le fardeau. Mais non : la crainte de se perdre en veillant au salut des autres , le rejeta dans un monastère. Il y passa bien des années , et il y aurait fini ses jours , sans le péril évident où se trouva pour lors la ville de Constantinople , de perdre entièrement la foi sous un Évêque Arien.

Il vola donc au secours de cette ville impériale ; et par un heureux mélange de science et de modestie , d'éloquence et de piété qui éclatait dans sa personne, il la mit à couvert des pièges et des fureurs de l'hérésie , dont elle était si dangereusement menacée. Il n'en fallait pas tant pour qu'on l'élût Évêque de Constantinople dans le concile général qui s'y tint pour lors. Il le fut effectivement. Mais ce grand Saint, qui n'accepta cet évêché que pour le bien de la paix , le quitta dans la même vue dès qu'il vit jour à s'en démettre. Il engagea lui-même l'empereur , le concile et le peuple à accepter sa démission (1); se croyant trop

(1) Greg. Naz. Or. 4. Apol. 1.

heureux , comme il le dit lui-même , d'éviter et de faire un poste qui ne lui paraissait grand que par les éminents périls qui l'environnent.

§ II.

C'était le siècle des Athanase , des Basile , des Chrysostôme , des Epiphane et de tant d'autres Saints que l'Eglise a toujours regardés comme les colonnes et les flambeaux du christianisme. Tous ces Saints cependant marquèrent dans cet heureux siècle autant de crainte et d'éloignement pour le sacerdoce et les dignités de l'Eglise , qu'on se donne aujourd'hui de mouvements pour y arriver : éloignement qui alla si loin , et qui devint si général parmi ces grands hommes , que le concile de Valence , tenu l'an 375 , fut obligé de défendre aux laïques de se décrier eux-mêmes , comme avaient fait saint Ambroise et plusieurs autres , pour se dérober à l'honneur du sacerdoce et aux pesantes charges qu'il entraîne.

Ce qu'on ne saurait trop remarquer à l'occasion de ces frayeurs , c'est que ces hommes , qui redoutaient si fort le sacerdoce , n'ont jamais su trembler en présence des tyrans , ni redouter les plus affreux supplices. S'ils fuyaient d'une part l'épiscopat , de l'autre ils couraient au martyre. Les saints Evêques Nicolas , Paphenuce , Chrysostôme , Martin , tant de Diacres , de Prêtres , d'Evêques et de Confesseurs qui portèrent au concile de Nicée les glorieuses marques de leur confession , étaient bien éloignés de craindre ou de mollir en présence des princes de la terre. Cependant ces hommes supérieurs aux tourments ,

aux tyrans , à eux-mêmes , et qui se présentaient sans crainte , quand il était question de verser leur sang pour leur foi , se cachaient dans les solitudes , lorsqu'on les menaçait de les mettre à la tête du troupeau , de les rendre responsables de sa conduite. Est-il rien qui marque mieux combien l'ambition est aveugle , lorsqu'elle se porte aux dignités ecclésiastiques ? Et ne peut-on pas dire à ceux qui les désirent ce que Jésus-Christ dit en pareille occasion aux enfants de Zébédée : *Vous ne savez ce que vous demandez : Nescitis quid petatis* (1).

Saint Augustin, digne fils en Jésus-Christ du grand Ambroise , ne montra pas moins de frayeur que lui à la vue des charges et des dangers qui environnent le sanctuaire. L'obscurité d'une vie pénitente lui paraissait mille fois plus belle que toutes les dignités du siècle ou de l'Eglise , lorsque le peuple d'Hippone , charmé de son mérite , et désespérant d'en jouir par toute autre voie , l'arracha , malgré lui , à sa solitude , et usa de violence pour en faire , par le sacerdoce, la plus brillante lumière du clergé d'Afrique. Dès l'heureux jour de sa conversion il avait résolu de demeurer caché sous le boisseau , d'ensevelir à jamais dans le silence d'un monastère les dons qu'il croyait avoir reçus de Dieu , bien plus pour sa propre sanctification que pour le bien et le salut des autres. En vain dans cette vue évitait-il avec soin les villes épiscopales , de peur que sa présence n'y fit penser à lui pour remplir les places vacantes dans l'Eglise : le peuple l'enleva par force , le porta , le

(1) Matth. cap. 20. 22.

présenta à l'Évêque d'Hippone afin qu'il l'ordonnât. Celui-ci peu en peine de sa résistance ou de ses larmes qui n'avaient d'autre source que sa profonde humilité, lui conféra les ordres sacrés, en fit une conquête à l'Eglise, et arrêta dès lors les yeux sur lui comme sur un digne successeur que Dieu même lui destinait.

C'est de cette violence dont saint Augustin se plaint dans un de ses sermons. Il ne pouvait y penser, sans en être interdit, et comme accablé. Mais, quand il fut question de l'engager dans l'épiscopat, il fallut bien user d'un autre artifice. Son Évêque parfaitement instruit que les autres Eglises lui enviaient déjà ce trésor, profita de sa répugnance et de son opposition à toute dignité pour l'obliger à se cacher. Augustin suivit son conseil, d'autant plus volontiers qu'il était plus conforme au goût qu'il avait pris pour la retraite. Mais c'était justement là un piège que son Évêque lui tendait, pour se mieux assurer de sa personne. En effet il appela à Hippone le Primat de Numidie avec quelques Prélats. Tous ensemble vont trouver Augustin dans sa retraite, le forcent à recevoir la consécration d'Évêque; jamais homme ne fut plus surpris que lui, quand il se vit coadjuteur de l'Évêque Valère, dans le temps où il se croyait plus à l'abri de cette dignité.

Combien d'autres ont refusé constamment la prêtrise comme une dignité infiniment au-dessus d'eux? Un saint François d'Assise, cet homme qui était plutôt un Séraphin qu'un homme, ne put jamais se résoudre à s'y présenter, quelque instance qui lui en fût faite. Un Aceptimas, ce fameux solitaire de l'O-

rient , dont parle Theodoret (1), ne consentit à être Prêtre, que lorsqu'il se vit, pour ainsi dire, aux portes de la mort. Un saint Bernard se refusa à tout ce que les princes et les Papes lui offrirent de plus brillant. Saint Thomas, saint François de Borgia, saint Vincent Ferrier, une infinité d'autres Saints, que les dignités poursuivaient, les ont toujours constamment refusées. Plusieurs même d'entr'eux se sont obligés par vœu à ne les jamais accepter. Tel est le vœu que faisaient dans la compagnie de Jésus, les profès qui la composaient. Ils vouaient de n'aspirer jamais aux dignités de l'Église, encore moins de les accepter, sans un commandement formel du vicaire de Jésus-Christ sur la terre, qui pouvait seul les y obliger, en vertu de l'obéissance qu'ils lui devaient. Vœu infiniment parfait, dont la principale fin était de conserver les excellents sujets dans la compagnie de Jésus, de les y mettre à l'abri des plus grands dangers, et de maintenir la compagnie elle-même dans l'humilité qui en était la base.

On ne dit rien ici de saint Benoît, Patriarche de la vie religieuse en Occident. Cet homme, destiné de Dieu à réparer les ruines de la maison d'Israël, qui comptait de son temps dans son ordre presque autant de Saints qu'il y avait de religieux, ne voulut cependant jamais qu'ils demandassent les ordres sacrés. Quels que fussent leurs talents, leurs lumières, leur science, leur vertu, il leur défendit (2) dans sa règle, d'aspirer au sacerdoce, et ne voulut pas même qu'ils

(1) Theod. in Philot. c. 44.

(2) Regul. 62.

osassent ni en parler ni y penser. Saint Bernard (1), marchant sur d'aussi saintes traces, ne peut assez se récrier, ni revenir de son étonnement, quand il pense qu'il est des gens assez téméraires pour aspirer d'eux-mêmes à tout ce qu'il y a de plus sublime et de plus relevé dans le sacerdoce. On ne devrait, dit-il, y arriver qu'en tremblant, ou par une espèce de contrainte; et néanmoins on se porte d'un vol rapide aux charges de l'Eglise, pour vivre sans aucun soin, dans des places qui exposent à de grands périls, et qui demandent des travaux et des soins continuels.

Mais encore d'où part cette différence de sentiments et de conduite entre ces grands hommes et ceux de nos jours? Qu'appréhendaient-ils si vivement dans la conduite des âmes, dans le sacerdoce et l'épiscopat? Ah! répond saint Augustin à Valère son Evêque, je voulais me sauver dans un lieu bas et obscur, et vous m'avez jeté dans le péril, en me plaçant dans un lieu élevé: *Ut in loco humili salvarer, ne in alto periclitarer.* (2). Ils craignaient ces grands hommes, de vivre de l'autel, et de ne pas servir suffisamment l'autel; de risquer leur salut comme le pontife Aaron risqua le sien, en coopérant à l'idolâtrie des Israélites, au lieu de les guider, comme il le devait, et de les maintenir dans les voies de Dieu. Ils craignaient, en se produisant au dehors, de rencontrer mille et mille pièges, qu'on n'a point à appréhender dans une vie cachée, et que le démon de

(1) *Curritur in Clero passim ad ecclesiasticas curas, tanquam sine curis jam quisque victurus sit, cum ad curas pervenerit.* Bern. Epi. ad Henri. Senon. c. 7. --- (2) Aug. Serm. de Div.

l'amour-propre , plutôt qu'un zèle sincère de la gloire de Dieu , et une charité désintéressée pour le prochain , ne les portât bien plus à se faire connaître au monde , qu'à y faire connaître et servir le Seigneur , à s'attacher aux biens sensibles et terrestres , plutôt qu'aux biens célestes , invincibles et spirituels. Ils craignaient enfin , et tout Ecclésiastique doit l'appréhender avec eux , d'essuyer un jour ce terrible reproche que Dieu fait principalement à ses Ministres prévaricateurs , par son Prophète : « Pourquoi vous » êtes-vous chargés d'annoncer mes justices , de prê- » cher ma loi et mes promesses , vous qui au fond » haïssiez toute règle et toute contrainte ; qui mépri- » siez mes plus saints commandements , quand il » s'agissait de satisfaire vos passions , et qui étiez de » société avec tout ce que vous connaissiez d'impu- » diques et d'adultères ? On ne vous a entendus tenir » que de mauvais discours : votre langue artificieuse » a toujours été employée à la fourbe et au mensonge. » Violant jusqu'aux lois de la nature , vous avez » tendu des pièges à celui qui avait été formé dans le » même sein que vous , et que vous deviez chérir » et redresser comme votre frère. Voilà vos désor- » dres ; je les ai vus , et je me suis tû. Avez-vous cru , » pour cela , que je fusse semblable à vous , et que je » prisse plaisir au crime , parce que je le tolérais ? » Je vous convaincrâi un jour du contraire , et je vous » confondrai , en vous mettant sous les yeux votre vie » pleine de négligences , d'abominations , et de sacri- » lèges : *Quare tu enarras justitias meas , etc... Arguam » te , et statuam contra faciem tuam. »*

CHAPITRE XVII.

Que la science n'est pas moins nécessaire à un ecclésiastique que la sainteté.

§ I.

Celui, dit Jésus-Christ, qui violera un seul de ces préceptes, même des plus petits, et qui enseignera aux hommes à le faire, sera estimé le plus petit dans le Royaume des Cieux. Mais celui qui les gardera, et qui enseignera à les garder, celui-là sera estimé grand dans le Royaume des Cieux. (1). C'est aux Apôtres, et dans leurs personnes, aux Ministres des autels, que ces divines paroles sont adressées. Il leur est ordonné de s'appliquer non-seulement à être le modèle du Troupeau (2), mais à lui servir de flambeau et de guide, non-seulement de l'édifier par la candeur, l'innocence et la simplicité de leurs mœurs, mais de l'instruire, de mettre leur devoir et leur gloire à enseigner ce qu'ils pratiquent, et à pratiquer ce qu'ils enseignent, conformant en tout leurs paroles à leurs œuvres, et leurs œuvres à leurs paroles, parce que cet assemblage de science et de sainteté fait le salut de l'Eglise, au lieu que l'une sans l'autre n'est presque d'aucune utilité.

Les Ministres des autels, au langage de l'Évangile, doivent donc être, par leur capacité, la lumière du monde, les maîtres et les docteurs des peuples, les

(1) Matth. 5, v. 19. -- (2) I. Petri. 5,

clefs de la science, les juges et les médecins des âmes, et les dispensateurs des divins mystères. Mais comment s'acquitteront-ils de tant et de si différents devoirs, s'ils ne sont pas instruits eux-mêmes ? Comment seront-ils les docteurs de la loi, s'ils n'en ont pas puisé des leçons à l'école de la divine sagesse ? Comment administreront-ils dignement les sacrements, s'ils ne sont pas au fait de la manière de les conférer avec autant d'édification que de fruit ? Comment gouverneront-ils l'Eglise, s'ils n'ont pas même une légère teinture de sa discipline, de sa juridiction, des saints canons, et des lois qu'elle a si sagement prescrites.

C'est néanmoins ce que Jésus-Christ attend d'eux, et sur quoi ils seront impitoyablement jugés. On leur demandera un jour, si, conformément à leur état, ils ont enseigné les ignorants, ou si, ignorants eux-mêmes, ils n'ont pas laissé la religion en butte aux traits empoisonnés de ses ennemis. Si, comme autant d'Apôtres, ils ont fait des conversions dans la chaire de vérité, ou s'ils ne se sont pas contentés d'être des déclamateurs sans science, sans talents, et sans autre vocation que le besoin d'un bénéfice. On leur opposera les devoirs de confesseurs et de docteurs : s'ils ont fouillé les plis et les replis des consciences ; s'ils ont su l'art divin d'en sonder les plaies, d'y verser l'huile et le baume pour le salut des malades ; ou si, en médecins aveugles, complaisants ou intéressés, ils n'ont pas donné la mort à ceux qui allaient chercher auprès d'eux leur guérison : Enfin, si le champ de l'Eglise n'est point tombé en friche par leur faute ; ou si, destinés à y porter la fertilité, comme autant

de ruisseaux de science et de sagesse , ils n'ont pas plutôt été des torrents desséchés.

En vain auront-ils eu d'ailleurs toute la piété qui convenait à leur état : cette piété ne fera jamais seule leur justification au grand jour des justices. Chargés d'un double fardeau , je veux dire d'eux-mêmes , et des fonctions de leur ministère , ils auront par conséquent un double compte à rendre. Le premier les regardera en qualité de chrétiens , l'autre aura pour objets les différents devoirs que la qualité d'Écclésiastiques leur impose ; et parmi ces devoirs , celui d'apprendre et de savoir , pour dissiper les ténèbres et l'ignorance des autres, tiendra sans contredit le premier rang. C'était au peuple , dira-t-on , de prêter l'oreille à votre voix , et à vous de l'instruire ; à vous de lui frayer les routes qui conduisaient au Ciel , et à lui d'y entrer ; à vous de lui annoncer la loi , et à lui de la suivre. Or , comment l'auriez-vous annoncée cette loi , vous qui n'avez pas daigné l'apprendre ? Tels que les fils d'Héli , vrais enfants de Bélial , vous n'avez pas connu le Seigneur (1), ni plus qu'eux la science des autels , et du sacré ministère : vous serez donc aussi rejetés comme eux , pour avoir rejeté la science : *Quia tu scientiam repulisti , repellam te* (2). Vous serez dépouillés du sacerdoce , et l'ignorant sera à son tour ignoré : *Si quis autem ignorat ignorabitur*. (3).

De ces menaces dont les livres saints sont remplis , il est aisé de conclure avec le Concile de Nicée (4),

(1) 1. Reg. c. 2. 12. — (2) Oséo, 4 v. 6. — (3) 1. Cor c. 14 v. 38. — (4) Nicæn, C. Omnes.

que tout Ministre des autels qui n'a pas la science nécessaire pour s'acquitter de ses obligations, est indigne de l'état sacerdotal, et plus encore de l'épiscopat. Que, malgré sa piété, il sera condamné au tribunal de Dieu pour s'être témérairement exposé à conduire en aveugle d'autres aveugles ; et qu'on n'emploiera point d'autres titres pour frapper tant de Ministres des autels d'un anathème éternel, que cette incapacité volontaire, qui les aura mis hors d'état d'enseigner, d'exercer leur ministère, et de former *l'Edifice du corps de Jésus-Christ* (1).

Appelé de Dieu à la solitude, et enseveli par un état au fond d'un cloître ou d'un désert, un Prêtre peut, il est vrai, en toute sureté n'y pas chercher les clefs de la science. Vide de toute affection terrestre et dégagé dans son désert de toute autre soin, le solitaire peut, dans une liberté entière, ne s'y occuper que du beau soin de se rendre parfait. C'est là son plus cher intérêt : pour s'y attacher uniquement, il a renoncé à tous les autres. C'est son unique ou sa principale affaire : pour y vaquer plus librement, il a rompu tout commerce avec les créatures, et jamais Dieu ne lui demandera compte de leurs vices ni de leurs vertus. Mais celui qui est dans le monde, tel l'Ecclésiastique séculier, y est pour l'éclairer, tout au moins autant que pour l'édifier. C'est là sa fin, son état, et comme l'apanage de la place qu'il occupe dans le Sanctuaire. *Quand on allume une lampe* (2), dit Jésus-Christ, *on ne la met sur le chandelier, qu'afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison.* Or si la lampe n'est que

(1) P. Eph. 4 v. 13. — (2) Matth. 5 v. 15.

ténèbres, comment éclairera-t-elle ? Et si elle est incapable d'éclairer, ne s'en défera-t-on pas comme d'un vase de rebut ?

On ne choisit un médecin que pour guérir, et un juge que pour porter des sentences. Si l'un et l'autre acceptent ces emplois sans science et sans capacité suffisante, ils pèchent grièvement, et s'exposent témérairement à décider de la vie ou de la fortune des hommes. Ainsi en est-il des Ministres des autels. Leurs lèvres, dit le Prophète, sont les dépositaires de la science : *Labia Sacerdotis custodiunt scientiam* (1). En sont-ils ennemis ou dénués ? Ils pèchent d'autant plus grièvement en exerçant leur ministère, qu'ils s'exposent à manquer à l'intégrité des Sacrements, et à porter un coup mortel, non point au corps ou à la fortune, mais à l'âme de leur prochain. La permission d'un Evêque, ou le prétexte de la charité, ne les disculpera jamais sur ce point, d'une témérité criminelle ; parce qu'enfin une vertu ne rendit jamais licite ce qui de soi est défendu, et qu'un Prélat ne peut confier le ministère sacré à un sujet que son incapacité en rend indigne.

L'Apôtre des Gentils n'avait, ce semble, rien oublié pour former son disciple Timothée. Il lui avait communiqué ces trésors de science et de sagesse qu'il avait recueillis lui-même à l'école de Jésus-Christ. Et néanmoins, tout convaincu qu'il était de sa capacité, il ne cessait de l'exhorter à la lecture, à l'étude, à faire une ample provision de doctrine : *Attende lectioni, exhortationi et doctrinæ* (2) : de peur, comme il lui dit

(1) Malac. c. 2.

(2) 1. Tim. 4. v. 13.

ailleurs, qu'ils ne deviennent du nombre de ces prétendus docteurs, qui n'entendent, ni ce qu'ils disent ni sur quoi ils décident : *Non intelligentes neque que loquuntur, neque de quibus affirmant* (1). Or, si un saint Evêque, tel que Timothée, formé par les propres mains de saint Paul, avait encore de l'étude à faire, et de la science à acquérir, pour marcher dignement sur les traces de son maître, quel besoin n'en auront point tant d'Ecclésiastiques de nos jours, qui n'ont pas eu, à beaucoup près, le même secours, et comment accorder dans eux tant d'indifférence pour ce qui rend un homme docte, et tant de jalousie pour le titre et le bonnet de docteur ?

§ II.

Ajoutons à ces raisons déjà très-fortes, que si l'état ecclésiastique est d'éclairer le monde, le monde de son côté a un besoin réel d'être éclairé, et qu'il a droit d'attendre des Ministres des autels la lumière de la science, tout au moins autant que l'odeur des vertus. Communément on n'est pas instruit dans le monde ; et néanmoins, quelques prédicateurs semblent vouloir l'ignorer, si l'on en juge par leur conduite. Ils mettront dans leurs discours de l'esprit, du tour, du raffinement d'éloquence, un style fleuri, une morale enjouée, des figures réitérées, des traits brillants, des portraits neufs et achevés, c'est à quoi ils s'attachent : tandis que l'instruction est non-seulement négligée, mais bannie des chaires des grandes

(1) I Tim.. c. 4 v. 7.

villes, et reléguée dans les bourgs et dans les villages pour le salut du laboureur.

Cependant il est vrai, parlant en général, que ce qu'il y a de plus honnêtes gens dans le monde, et ce qui passe pour gens éclairés, ne sont pas suffisamment instruits de leur religion. Ils sauront à fond, si vous le voulez, ce qu'on appelle la science du monde. Ils seront parfaitement au fait de l'histoire du temps, de la manière de conduire habilement une affaire, des époques les plus remarquables, et des événements les plus curieux de leur siècle : mais pour les vérités de la religion, c'est ce qu'ils oublient ou même ce qu'ils ignorent parfaitement. Jusque-là que quantité de gens du monde, et du plus grand nombre, seraient très-embarrassés de rendre raison de leur foi, sur les articles les plus rabattus dans les écoles chrétiennes. Plusieurs ne pourraient répondre à la plupart des demandes du catéchisme.

Dans cet état d'ignorance sur les points fondamentaux de la foi (ignorance qui règne quelquefois à la cour comme à la ville), tel souhaite d'être instruit qui n'ose en faire l'aveu, ni laisser transpirer le pressant besoin qu'il en a. Que fait-il donc ? Il attend dans cette espèce de disette spirituelle, et il a droit d'attendre des Ministres de la divine parole, les secours que la Providence a dû lui ménager. Au lieu de ces secours, que rencontre-t-il le plus souvent ? Beaucoup d'ornements d'éloquence, et peu ou point d'instruction ; beaucoup de brillant, et peu de fond. A peine l'évangile est-il cité, parce qu'on le lit fort peu, et qu'effectivement, comme le dit un écrivain moderne, s'il fallait autrefois un savoir prodigieux

pour prêcher fort mal , il faut savoir aujourd'hui très-peu de choses pour bien prêcher.

Cependant la loi de Dieu s'oublie , les vérités surnaturelles de la foi, qui font peu d'impression sur les esprits , s'effacent peu à peu; les vices prennent dans tous les cœurs la place des vertus ; la religion chrétienne se trouve réduite à un pur sentiment d'humanité ; l'usure , habilement palliée , s'établit sur les ruines de la justice ; l'on vit et l'on meurt ainsi dans une profonde ignorance et des mystères et des maximes du christianisme , n'ayant , pour ainsi dire , du chrétien que le nom. A quoi attribuer tout ce désordre , qu'à l'incapacité de ceux qui étaient chargés d'instruire ? Ils se disaient maîtres et docteurs, et ils n'étaient rien moins que savants.

Les Pères , dit Jérémie , ont laissé mourir de faim leurs enfants qui leur demandaient du pain ; et leur disette a été telle , qu'ils n'ont pas eu de quoi les sustenter : *Parvuli petierunt panem , et non erat qui frangeret eis* (1). Voilà ce que le prophète regarde comme le dernier désastre , que des enfants sans force , sans secours , dans un âge encore tendre, et qui demandent avec raison leur nourriture à ceux de qui ils ont reçu le jour , ne puissent l'obtenir , qu'ils manquent des secours les plus nécessaires , soit par la dureté de leurs parents , soit parce que leur faiblesse les met hors d'état de les leur procurer. L'application de cette parabole n'a rien que d'aisé. Ces enfants dignes de pitié , ce sont les gens du monde. Les Ministres des autels les ont engendrés en Jésus-

(1) Jerem. thren. c. 4. v. 4.

Christ , et rendus par le baptême enfants de Dieu et de l'Eglise. A qui veut -on qu'ils aient recours dans leurs besoins , dans leurs doutes ou leurs faiblesses , qu'à ceux qui sont chargés , comme saint Paul , de leur rompre le pain de la parole, *de donner le lait aux enfants , et la solide nourriture aux parfaits* (1).

Adressez-vous aux Prêtres , leur dit-on , pour apprendre la loi du Seigneur : *Interroga Sacerdotes legem Domini* (2). Avez-vous des plaies à refermer , des doutes à résoudre , des conseils à demander, des cas embarrassants à décider , des vérités de foi à apprendre ou à rappeler ? Interrogez les Ministres du Seigneur. Ils doivent être prêts à vous répondre. C'est à eux de vous enseigner ce que vous devez croire ou rejeter ; à eux de dissiper vos ignorances et vos doutes , de vous aider à démêler la vérité du mensonge ; les livres salutaires, des livres dangereux ou empoisonnés ; à eux de graver , d'imprimer dans vos esprits et dans vos cœurs des vérités , qui , sans leurs secours, ne peuvent qu'insensiblement s'ignorer.

Alors quelle honte pour le sacerdoce , et pour ceux qui en sont revêtus , si , lorsqu'on les consulte comme les oracles du vrai Dieu , ces oracles sont muets , ou ne donnent tout au plus que des réponses enfantées par l'ignorance , ou témérairement hasardées , et plus propres à conduire au précipice qu'à en retirer ? Quelle pitié, quand le Prêtre n'en sait pas plus que le peuple ; le Pasteur , que le troupeau ; et qu'on lit dans les yeux déconcertés de ce Ministre des autels l'embarras où le jette une légère difficulté

(1) 1 Hebr. 5, v. 12. etc. — (2) Aggœi. 2.

d'où il ne peut se tirer ! Quelle surprise pour le laïque, lorsqu'il s'aperçoit qu'il s'est trompé, et qu'au lieu de trouver un père en Jésus-Christ, un maître et un docteur, où il avait tout lieu de se le promettre, il ne rencontre qu'un guide aveugle, qu'un disciple peu formé, qui a *encore besoin de lait*, comme s'exprime saint Paul (1), *parce qu'il est encore enfant* dans la science des mœurs, ignorant dans bien des points de foi, novice, si je puis parler ainsi, dans la pratique des sacrements et du sacrifice : il avait besoin de mille yeux, dit saint Chrysostôme (2), pour sonder les dispositions de l'esprit et du cœur des autres hommes, à peine en a-t-il un pour se conduire lui-même. C'est un homme que tout embarrasse, qui ne peut ni s'expliquer sur la doctrine sans errer, ni prendre prudemment un parti, en matière de conscience, uniquement parce qu'il n'a pas un fond de science, et qu'il ne saurait même l'acquérir, tandis qu'il ignore l'usage des livres, et qu'il leur préfère sans scrupule la chasse, le jeu, les compagnies, en un mot, son divertissement et son plaisir.

§ III.

De ce désordre quelle conséquence tire le grand saint Léon (3) ? si ce n'est que l'ignorance n'étant pas tolérable dans les laïques, à plus forte raison est-elle inexcusable et indigne de pardon dans les Ministres

(1) P. Hebr. 5. v. 12. — (2) *Multa opus est Pastori prudentia ; sexcentis etiam, ut ita dicam, oculis, ut rectè undique humani animi habitum circumspicere possit.* Chryso. l. 2. de Sacerdotio. —

(3) *Si in Laïcis intolerabilis est ignorantia, quantò magis in iis qui præsunt nec excusatione digna est nec venià.* Leo, ep. 22.

des autels, attendu le besoin qu'ont les peuples d'être instruits , et qu'au lieu de les instruire , ceux-ci les laissent dans les ténèbres de l'injustice du libertinage, ou de l'erreur.

Si l'œil , dit Jésus-Christ , qui est le flambeau du corps , est net , tout le corps aura de la lumière : mais si l'œil est gâté , tout le corps sera dans les ténèbres (1). Appliquons ceci à notre sujet. L'Eglise , suivant saint Paul , est le corps mystique de Jésus-Christ , mais un corps où il y a des membres différents , suivant les différentes opérations qu'on a droit d'en attendre. Les Ministres des autels sont à la tête de cette Eglise, comme autant d'yeux et de flambeaux pour en éclairer tout le corps. Supposons donc pour un moment que ces Ministres viennent à tomber dans l'ignorance, que deviendra pour lors le corps de l'Eglise ? Sera-ce encore cette maison située sur la hauteur des saintes montagnes , et dont la beauté doit ravir et attirer toutes les nations ? Sera-ce ce flambeau placé dans un lieu élevé , afin que tous les peuples accourent et marchent en sûreté à la faveur de sa lumière ? Non , nous dit le Sauveur , ce ne sera plus qu'un corps opaque et ténébreux , parce que sa lumière sera éclipcée , et toutes sortes de dérèglements s'y introduiront bientôt à la faveur des épaisses ténèbres qui y règneront.

En effet, il est aisé de remarquer que le libertinage suit comme pas à pas l'ignorance , et que les siècles où les chrétiens ont su le moins , ont aussi été les siècles les plus dépravés : comme au contraire les

(2) Matth. 6. v. 22. 23.

vices se sont peu à peu dissipés , à mesure qu'on a rappelé les sciences exilées. En vain prétendra-t-on que la piété des Ministres des autels est suffisante pour maintenir la pureté des mœurs parmi les fidèles. La sainteté des chefs , il est vrai, a de tous temps été une espèce de sel capable de préserver de corruption le reste des membres ; mais il n'est pas moins vrai que cette sainteté s'é moussé , pour ainsi dire, et perd bientôt sa force , quand elle n'est pas éclairée. On aime et on imite d'abord un saint Ecclésiastique ; mais on méprise aussi bientôt ce qu'on appelle dans le monde , un idiot , ses exemples font quelque impression , mais ses discours , son ignorance ou ses décisions louches apprêtent à rire. C'est un homme qui bâtit d'une main et qui démolit de l'autre ce qu'il élève : on l'estime , on le méprise à divers égards. Il serait presque à souhaiter , dit-on , qu'il fût un peu moins saint , et qu'il sût davantage : il n'y aurait à perdre que pour lui ; au lieu que , tombant dans le mépris par le défaut de science et de lumières , la religion en souffre , les particuliers à qui on ne la rappelle plus , l'oublient ; ils s'éloignent non-seulement du Ministre des autels , mais du temple et de l'autel même : et cet éloignement a pour fruit ordinaire le libertinage d'esprit , la foi arbitraire , et le dérèglement des mœurs , qui ne se suivent que trop souvent. Ainsi comme dans le sanctuaire les savants , d'ailleurs vicieux , ravagent l'Eglise du Fils de Dieu par la voie du scandale , les sujets sages , mais ignorants , ne lui font pas des plaies moins dangereuses en la laissant tomber dans le mépris.

§ IV.

Enfin, cesse-t-on d'opposer le bouclier de la science aux traits envenimés de l'hérésie , l'hérésie porte bientôt les plus rudes coups à l'Eglise de Jésus-Christ. Elle profite de ces temps d'ignorance pour infecter tous les esprits et pour étendre au loin son empire : comme au contraire la science des Ministres des autels sert de boulevard à l'Eglise , et ne contribue pas peu à lui regagner le terrain qu'elle a perdu.

Il n'est que trop vrai , et l'on a beau se le dissimuler , que l'ennemi du père de famille sème comme à pleines mains dans son champ l'ivraie de l'erreur ; si les Ministres des autels ne travaillent à l'arracher , infailliblement le mauvais grain y prendra racine , et ils ne l'arracheront jamais, si, par défaut de capacité, ils ne sont pas même en état de le distinguer. On sait que l'hérésie ne s'endort point. De tout temps elle a fait les plus grands efforts pour bannir la vérité que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre. Que de productions de toute espèce pour établir le mensonge et donner du crédit à l'erreur ! Que de livres mis au jour en faveur de l'irréligion ou du Pyrrhonisme ! A la vue de tant d'ouvrages dangereux , pour ne pas dire impies , dont le public est aujourd'hui inondé , ne dirait-on pas qu'on a juré de subjuguier la Foi , ou tout au moins de la surprendre , et de s'en rendre maître par composition.

Ce qu'il y a de plus surprenant en cela , c'est que l'impiété semble avoir à sa solde les plumes les plus délicates ; l'habileté et l'éloquence se donnent à elle à prix d'argent : et sans rougir d'être devenues véna-

les , elles s'appliquent à la servir , à l'embellir , à en relever la difformité par les plus belles couleurs , à étaler les ornements du discours , les images les plus gracienses, les mouvements les plus forts , les figures les plus brillantes , sur un fond hideux qu'on ne peut trop détester.

Ainsi Calvin et Luther profitèrent-ils de l'ignorance de leur temps , pour semer leur erreur dans toute l'Europe; et leur plume trop savante pour leur siècle, ne fut aussi que trop habile à le corrompre et à l'infecter. Si l'Eglise du Fils de Dieu eût eu pour lors quantité de Ministres capables d'arracher le masque à l'hérésie , et d'en mettre au jour le venin , est-il de doute que les peuples , avertis et détrompés par leurs Pasteurs , ne se fussent tenus sur leurs gardes ? Tout au moins aurait-on arrêté les progrès du mal , si l'on n'eût pas réussi à l'étouffer dès sa naissance. Mais on sait que dans ces malheureux temps , les vices et l'ignorance allaient d'un pas égal ; et que l'hérésie dut en partie ses progrès aux épaisses ténèbres qui la virent naître.

Or, pour engager les Ministres des autels à amasser des trésors de science et de vérité , en faut-il davantage , que cette attention de l'hérésie à soudoyer l'éloquence, à profiter des temps de nuages et d'obscurité , pour s'insinuer et se produire ? Cette étude chagrine avec laquelle on déterre tout ce qui peut décréditer les décisions de l'Eglise dans l'esprit des faibles et des petits , cette liberté et cette délicatesse dans l'art d'écrire , dont on n'use aujourd'hui que pour condamner ce que l'Eglise approuve, pour approuver ce qu'elle condamne , pour gâter les mœurs , et arra-

cher des cœurs jusqu'aux derniers germes de la Foi , sont comme autant d'aiguillons qui devraient piquer d'émulation , non-seulement les savants , mais les ignorants. Et en effet, à la vue de tant de traits lancés de tous côtés , ou par l'impiété ou par l'hérésie , comment un Ministre des autels peut-il être oisif et tranquille, tandis qu'il ne se voit ni science, ni force, ni habileté pour les repousser? Nous n'en sommes pas là , me dira-t-on, dans notre siècle ; jamais peut-être on ne vit dans l'Eglise plus de maîtres et de docteurs. J'en conviens : mais si notre siècle est plus éclairé que bien d'autres , l'hérésie est aussi plus adroite à se déguiser pour se maintenir , plus ingénieuse à séduire , plus hardie à faire épreuve de ses forces , quand elle croit y réussir. Ainsi l'on ne peut être trop attentif à l'éclairer ni trop instruit pour lui faire tête. On n'en saura jamais assez pour empêcher la séduction des esprits. Si dans ces derniers temps , malgré l'habileté des plumes et des grands hommes qui ont défendu l'Eglise , la nouveauté a néanmoins gagné comme la gangrène , que n'aurait-on pas à craindre pour peu que la science vînt à dégénérer dans le Clergé : *Si le sel, nous dit Jésus-Christ, devient insipide , avec quoi lui donnera-t-on du goût (1) , ou comment préservera-t-il la terre de corruption ?*

Mais est-il nécessaire , me direz-vous , que généralement tous les Ministres des autels aient de la science et de l'acquis ? Saint Paul ne nous apprend-il pas que tous les Ecclésiastiques ne sont pas chargés de la défense de l'Eglise ? *Tous sont-ils Prophètes ou*

(1) Matth. 5. v. 13.

Docteurs ? Tous parlent-ils diverses langues ? Tous savent-ils interpréter ? Il semble que par ce peu de paroles l'Apôtre des Gentils établit une différence non-seulement de rang , mais d'obligation parmi les Ecclésiastiques , et qu'en chargeant du dépôt de la science , tous ceux qui sont docteurs et maîtres par état , il en décharge par conséquent tous ceux qui ne le sont pas.

Difficulté frivole s'il en fût jamais , et que l'amour de l'oisiveté a pu seul enfanter ; car enfin , on convient , comme le dit ailleurs saint Paul (1) , que *tout le corps n'est pas œil* ; c'est-à-dire , que tous les Ministres des autels ne sont pas indifféremment chargés d'enseigner , d'écrire , de prêcher , de catéchiser. Ces devoirs de justice ne regardent , il est vrai , directement que les Evêques , les Pasteurs des âmes, les Maîtres , les Prédicateurs de la Loi. Mais il n'est pas moins vrai que tout Prêtre et tout Ministre des autels , quel qu'il soit , doit en savoir plus que le peuple ; que s'il n'est pas chargé d'enseigner et de convertir l'hérétique , il est néanmoins obligé en toute occasion de lui résister ; et que s'il est des conjonctures où tout chrétien , même laïque , doit se montrer soldat , dès qu'il s'agit de la foi, l'Ecclésiastique doit être plus soldat que le soldat même. Il l'est plus particulièrement que le laïque , l'édifice du Corps de Jésus-Christ ; il lui est uni par des liens plus étroits et plus saints , par conséquent , comme dit saint Paul, *il doit être dans l'état d'un homme fait ; n'avoir plus l'esprit flottant comme les enfants , ne se*

(1) I. Cor. c. 2. v. 14, 17.

laisser pas emporter çà et là à tout vent en fait de doctrine , ni séduire par la malice des hommes , et par les ruses qu'ils mettent en œuvre pour engager dans l'erreur (1). Or , tout cela demande évidemment de la science ; et généralement parlant , il n'y aura jamais que de la honte , et qu'un extrême danger , à faire profession d'ignorance dans un Corps où par mille raisons on devrait se piquer de savoir et de paraître éclairé. Qu'un Ecclésiastique tâche donc de n'être pas moins savant que vertueux , que l'esprit de Religion et de piété ne lui fasse rien perdre de son application à l'étude ; ces deux caractères , si propres de son état , ne doivent jamais se démentir dans lui : et il sera toujours aussi agréable à Dieu qu'utile à l'Eglise , lorsqu'il sera studieux par goût et par inclination , et régulier par devoir et par habitude.

§ V.

Quelle est donc la science que doivent avoir les Ministres des saints autels ? c'est la connaissance des divines Ecritures et de toutes les vérités que la Foi enseigne , l'étude de la discipline ecclésiastique et des SS. Canons , celle des Commandements de Dieu et de l'Eglise , des Sacrements et du Sacrifice , de la Prière et des Offices divins ; la science des mœurs , une notion exacte des vices et des vertus , des maladies de l'âme et des remèdes qui lui conviennent : tout cela est non-seulement du ressort d'un Pasteur , mais nécessaire et si indispensable dans son état , qu'il ne peut l'ignorer qu'à la honte du Sacer-

(1) Eph. 4. v. 13. 44.

doce , pour son propre malheur et pour celui de l'Eglise.

Autrefois les Scribes et les Pharisiens étaient assis sur la chaire de Moïse ; aujourd'hui ce sont les Prêtres et les Evêques que Jésus-Christ y a placés. C'est à eux d'instruire les peuples , et aux peuples de les écouter ; à eux d'enseigner , de prêcher les vérités de la Foi , et aux peuples de s'y soumettre ; à eux de distinguer la lèpre de la lèpre, de refermer les plaies de l'âme , et aux pécheurs, de les leur mettre sous les yeux pour qu'ils les puissent guérir.Or, comment, ajoute le Concile de Trente (1), des hommes ignorants , sans science , sans capacité , et sans étude , seront-ils propres à tant et à de si importantes fonctions ? Quelle témérité à eux de se donner pour maîtres et pour *voyants* dans Israël , et d'être peut-être moins éclairés qu'Israël même ! de se mêler d'enseigner aux autres la science de salut, sans en avoir fait leur principale étude ! de prescrire des remèdes , sans en connaître ni la force ni les qualités ! Que dirait-on d'un homme qui , n'ayant ni connaissance ni teinture des lois , aurait néanmoins la témérité de siéger sur les tribunaux de la justice, d'y prendre la balance à la main , d'y décider au gré de son caprice , non-seulement des intérêts , mais de la vie et de la mort de ses concitoyens ? Que penserait-on de celui qui, sans principe et sans étude de la médecine, ferait profession de traiter des malades, et leur ferait prendre , au hasard de les empoisonner, tous les remèdes que la fantaisie lui dicterait ? L'un et l'autre

(1) Conc. Trid. sess. 7. c. 3.

ne seraient-ils pas regardés dans le monde comme deux pestes publiques? Pourrait-on les excuser d'audace et de cruauté, en les voyant se jouer ainsi de la fortune et de la vie des hommes? Ne prendrait-on pas de justes mesures pour les bannir de la société, pour les châtier?

Telle est la triste situation d'un Ecclésiastique qui porte dans le Sanctuaire l'ignorance et l'incapacité. Il risque le mépris et l'indignation du public, qui croyait voir dans sa personne un maître éclairé dans les voies de Dieu, et qui rougit pour lui de n'y trouver qu'un guide aveugle. Il risque de condamner ce qu'il devrait absoudre, et d'absoudre ce qu'il devrait condamner; de porter le trouble et le désespoir dans les consciences timorées et timides; d'annoncer une fausse paix à celles que Dieu menace de tous les fléaux de sa colère; de perdre à jamais des âmes que Dieu lui a confiées, comme le prix glorieux de ses sueurs et de son sang. Il risque de profaner les divins mystères, de ne savoir ni éviter ni réparer les défauts qui peuvent s'y glisser; il risque de faire blasphémer les ennemis du nom du Seigneur; je veux dire, les hérétiques, qui, déjà pleins de mépris pour l'Eglise de Jésus-Christ, prennent occasion de lui insulter, de l'ignorance de ses Ministres; il risque enfin d'être rejeté de Dieu, comme les deux fils du Grand-Prêtre Héli, qui scandalisaient le peuple, et que l'Ecriture appelle les enfants de Bélial, parce qu'ils servaient à l'autel sans en avoir la science.

Mais laissons là une matière qui demanderait un Traité entier, et sur laquelle nous aurons encore occasion de nous étendre. Les Prêtres, qui soutien-

vent leur dignité par la sagesse et la régularité de leur vie , font gloire de savoir à fond les lois du Seigneur et les obligations de leur état. Tout leur en est cher , jusqu'aux plus minces observances ; ils les gravent dans leur mémoire , de peur de les oublier ; dans leur esprit , pour pouvoir continuellement les méditer ; dans leur cœur , pour en faire leurs délices et pour les pratiquer. Leurs lèvres doivent être des trésors de sciences , et des livres toujours ouverts en faveur des Laïques , où ceux-ci à leur tour ont droit d'aller puiser la connaissance de leurs devoirs. Sur ce principe , peuvent-ils être trop au fait de ce qui les touche eux-mêmes ? S'ils l'ignorent ou s'ils manquent de l'effectuer , ils essuieront un jour ce terrible reproche de l'Apôtre : *Vous qui vous flattez d'être le guide des aveugles , la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres , le docteur des ignorants , le maître des enfants... Vous enseignez les autres , et vous ne vous enseignez pas vous-même : vous faites gloire de la Loi , et vous déshonorez Dieu par la transgression de la Loi : car c'est de vous qu'il est écrit : le nom de Dieu est blasphémé , à cause de vous , parmi les Gentils (1).*

CHAPITRE XVIII.

De la science qui convient à un ecclésiastique.

La science que doit avoir un Ecclésiastique est d'une étendue immense. La vie de l'homme suffit à peine pour l'acquérir. Il semble qu'on dirait plutôt :

(1) 4. Rom. 5. v. 49. seq.

quelle science ne convient pas au Sacerdoce ? qu'on ne pourra expliquer celle qu'il exige. Elle ne se borne pas à un seul objet comme la Jurisprudence , la Médecine , ou la Géométrie : mais plus vaste , comme aussi plus certaine dans ses connaissances , parce qu'elle a la révélation pour base , elle embrasse mille objets différents : le Divin et l'Humain, la connaissance du Moral et du Physique, le culte de Dieu et le salut de l'homme , l'Histoire , la Police , la Jurisdiction de l'Eglise , et , si je l'ose dire, toute l'économie de l'Univers chrétien. Quel vaste champ à défricher pour les Ministres des autels ! Que d'épines à arracher ! Que de roses à cueillir , pour peu qu'ils veuillent assortir leur science à leur état , et régler leur étude sur leur destination.

Pour fixer néanmoins leurs idées , et leur tracer au moins en gros le plan de doctrine qu'ils doivent suivre , on rappellera ici toute la science du Sacerdoce à six chefs principaux : à la connaissance des divines Ecritures , à la Théologie , à l'étude des mœurs , à l'histoire de l'Eglise et de sa discipline , à la science de l'autel , enfin à l'éloquence et aux lettres humaines. Voilà bien de la matière pour un seul chapitre. Aussi n'entreprendra-t-on pas de la traiter à fond ; mais seulement de la parcourir , à raison des bornes étroites qu'on s'est prescrites dans cet ouvrage ; la pénétration des personnes à qui il s'adresse , suppléera sans peine à la longueur des raisonnements , et à la multitude des autorités qu'il eût fallu apporter pour graver plus profondément ce que l'on va dire.

§ I.

Que la connaissance des divines Ecritures soit nécessaire et même essentielle aux Ministres des autels , c'est de quoi jusqu'à présent personne ne s'est avisé de douter. Consacrés au service du Dieu vivant , où apprendront-ils la sainteté de sa loi , la magnificence de ses œuvres , la force de son bras , l'étendue de ses miséricordes, la vérité de ses oracles, que dans ce livre d'or que l'Esprit saint nous a dicté, l'unique livre divin , comme le plus ancien de tous les livres , qui suffirait seul à l'homme , quand tous les autres seraient mis en oubli , ou deviendraient la proie des flammes.

C'est là que la religion chrétienne paraît marquée au sceau de la Divinité ; qu'on la voit naître avec le monde , s'élever , se montrer dans le lointain chez le peuple de Dieu , s'annoncer par les oracles des prophètes, se marquer dans toutes les figures et les cérémonies de l'ancienne loi ; se perfectionner à l'arrivée de Jésus-Christ ce Messie promis et destiné à réconcilier la terre avec le ciel , à laver les hommes dans son sang , et à ne faire de tous les peuples de la terre qu'une nation sainte , et qu'un même peuple d'acquisition. C'est dans ce livre divin , qu'un Ministre de la loi trouvera la suprême et infailible vérité émanée de la bouche de Dieu , qui ne peut ni nous tromper ni être trompé. Il y apprendra , comme dit saint Paul à Timothée , *tout ce qui est propre pour enseigner , pour reprendre , pour corriger , pour instruire dans les devoirs de la justice*(1), il y puisera cette variété de con-

(1) 2. Tim.³. v. 16.

naissances éparses çà et là dans les innombrables productions de l'esprit humain, mais ramassées ici sous un coup d'œil touchant, aisé et infiniment agréable.

Origine du monde, époques curieuses, événements intéressants et incontestables, lois et préceptes de toute espèce, secrets de la nature, maximes de sagesse, vertus sublimes et relevées; tout se trouve dans les livres saints, et tout y est assorti d'un caractère de beauté, de force, et de je ne sais quelle noble simplicité que rien n'égale. Dieu y est si grand que tout disparaît devant lui. Il y est si puissant, que la cessation de ses regards anéantit toute la nature; si bon et si miséricordieux, qu'on ne peut ni lui disputer son cœur, ni se refuser à l'espérance.

Un Prêtre, un Ecclésiastique, quel qu'il soit, veut-il s'instruire lui-même, ou se mettre en état d'instruire les autres? se remplir de ce pathétique, de ces sentiments vifs et animés, qui tiennent du transport spirituel, et qu'on appelle feu, enthousiasme, éloquence divine? Qu'il lise et relise assidûment les livres saints, et les cantiques des prophètes. Il y apercevra les plus vives et les plus magnifiques images, les expressions les plus fortes et les plus tendres, les traits les plus hardis et les plus originaux: tous les charmes de la plus sublime poésie qui s'y trouvent étalés, passant imperceptiblement dans son âme, l'enlèveront par ce merveilleux qui saisit, et qui passe tout ce que les poètes profanes ont jamais dit de leurs dieux et de leurs héros. Rempli et comme pénétré de ces grandes idées, il en pénétrera les autres, et enfantant sans peine et sans douleur ces sentiments nobles et généreux, qui font sentir à l'âme

sa supériorité aux choses basses et terrestres , il enflammera le prochain d'un désir vif et animé pour les choses du Ciel.

Veut-il se persuader lui-même , et convaincre les autres de l'existence d'un Dieu , de la magnificence de ses œuvres , de sa fidélité dans ses promesses ; apprendre à l'adorer , à le craindre et à l'aimer ? Qu'il ouvre le livre de la Genèse ; tout lui apprendra qu'il doit à Dieu l'hommage de son cœur et le sacrifice de son obéissance ; mais un hommage d'un fils à son père ; mais un sacrifice qui a pour principe la grâce inestimable de l'adoption, et pour terme , l'héritage des enfants. Cherchent-ils enfin des figures du Messie et de l'Eglise , le règne de Jésus-Christ , l'espérance de la résurrection , la règle de la justice , l'excellence de la vertu , des prières et des louanges , des préceptes et des prophéties , des mystères ou des maximes de perfection ? Les livres saints en sont un trésor inépuisable. On y trouve cette manne délicieuse qui avait les goûts de toutes sortes d'aliments , et qui , prise à toute heure par les fidèles Israélites , avait néanmoins toujours pour eux la faveur et le goût de la nouveauté.

Abrégeons et finissons ce sujet, par l'aveu unanime des plus beaux esprits , et même des esprits les plus indociles de notre siècle. Tous conviennent , après les avoir lues, que les divines Écritures sont marquées au caractère du doigt de Dieu , que c'est le livre des livres , que tout y est grand et digne d'être recueilli, parce que Dieu y parle et y agit partout ; et que tout semble disparaître sous la magnificence de ses divines opérations. Partout on aperçoit des spectacles de

religion , des exemples de piété, des traits singuliers de vertu , des modèles de foi , des miracles de chasteté , de soumission , de charité et de patience. On reconnaît alors que la plume des écrivains sacrés a été guidée par l'Esprit saint; et que sous sa direction, ils ont efficacement travaillé à la gloire du Seigneur, et à la sanctification du monde.

Heureux donc le Ministre des autels qui fait ses délices de ce livre divin, et qui n'a d'autre étude que de le méditer nuit et jour ! Comme un arbre planté le long de ces eaux , qu'Ezéchiel vit (1) , il ne peut que porter pour les autres des fruits de sainteté et de sagesse , de charité et de miséricorde. Ses conseils deviendront utiles, ses exhortations efficaces ; ses paroles seront des paroles de salut et de vie : au lieu que sans ces eaux salutaires , dont les livres saints sont la source , eût-il d'ailleurs toute l'érudition , et toutes les richesses de l'éloquence humaine , un Ecclésiastique ne sera jamais qu'un orateur froid et stérile, plus propre à glacer qu'à enflammer. N'ayant jamais puisé la religion à sa source , il n'en sentira que les beautés et ne pourra par conséquent les faire sentir aux autres. Ses discours , comme ceux de tant de prédicateurs de nos jours, seront inanimés et sans force , quoique pétillants d'esprit , et surchargés d'ornemens étrangers. Ils ne diront rien à l'imagination ni au cœur. On n'y trouvera pas ces nobles images qui frappent , qui enlèvent l'âme ; ces grands sentiments dont l'Esprit saint est le Père , et qui à leur tour enfantent des chrétiens ; ces mouvements

(1) Ezech. 27.

pathétiques qui tiennent des prophètes , et que les prophètes seuls ont droit de faire naître dans les cœurs. Tout aboutira à faire quelques peintures agréables du vice , à rassembler des phrases et des périodes qu'on admire , et que souvent on n'entend pas ; à donner peut-être des discours semblables à des habits cousus et composés de plusieurs lambeaux pris çà et là , pour plaire à un auditoire , sans travailler , sans penser même à le convertir.

Et voilà comment la religion dépérit dans l'esprit et dans le cœur des peuples : C'est qu'on ne la prêche plus, et qu'on ne saurait même la prêcher sans l'étude et le fond des divines Ecritures qu'on ignore. Elles doivent servir de base à notre érudition , aux discours de controverse , aux sermons , aux homélies : la base manque ; le temps des homélies n'est plus ; il a disparu.

§ II.

Mais , parce que dans ces livres saints , il y a des obscurités mystérieuses où l'on peut aisément se perdre , des vérités de foi à croire , et que l'esprit humain ne peut pénétrer , des faits , des lois et des maximes dont les hérétiques ont de tout temps abusé pour renverser la religion de fond en comble ; ceux qui par état sont chargés de la défendre , doivent encore emprunter des lumières de la théologie : science aussi nécessaire au sacerdoce , que la connaissance des lois l'est aux jurisconsultes , et celle des maladies du corps humain , l'est aux médecins.

Cette science sacrée , mi-partie , si je puis parler ainsi , de foi et de raison , de principes révélés et de

lumière naturelle , sert aux Prêtres comme de flambeau , pour dissiper les désolantes ténèbres de l'incertitude et du doute. Elle éclaire les difficultés , elle démêle les subtilités de l'hérésie ; et par un enchaînement de principes et de conséquences , à quoi il est impossible de se refuser , elle nous fait toucher au doigt , que s'il est dans la religion des mystères qu'on ne peut ni découvrir ni comprendre , ils ne renferment néanmoins ni contradiction avec des vérités connues par la lumière naturelle , ni opposition à d'autres vérités supérieures et certainement révélées : *A l'aide de la théologie , dit saint Augustin , la foi s'engendre dans l'infidèle , elle se conserve dans le fidèle , elle se défend de l'hérésie , et se fortifie dans tous les cœurs pour les soumettre tous à Jésus-Christ (1).*

Or , quoique la théologie ne soit pas nécessaire à chaque chrétien pour opérer son salut , elle l'est néanmoins à toute l'Eglise ; elle l'est à ses Ministres , comme la science des lois essentielle à un juge est la connaissance d'un art à celui qui en fait profession. Car enfin , qui défendra l'Eglise des assauts de ses ennemis , si ses Ministres ne combattent pas pour elle ? Ou comment combattront-ils en sa faveur , sans les armes que la théologie leur fournit ? Comment démèleront-ils sans son secours les paralogismes des hérétiques , où mettront-ils en évidence leurs erreurs , toujours déguisées sous quelques beaux noms , mais toujours reconnaissables sous le masque qu'elles empruntent ?

(1) L. 14. de Trinit. c. 1.

Enfin , quand ils n'auraient ni hérétiques à combattre, ni peuples à instruire (car il est, après tout , des Ecclésiastiques que Dieu n'a pas chargés de ce pesant fardeau) quel personnage seront-ils dans l'Eglise , sans une teinture au moins de théologie ? Celui d'hommes ignorants , toujours aussi honteux à l'homme d'Eglise , que révoltant pour ceux qui en sont les spectateurs. On compare sa personne , son état , son caractère , le rang qu'il occupe dans le sanctuaire, les revenus qu'il en perçoit avec son incapacité , et le peu de services qu'il est en état de rendre. Cet assemblage présente un tout discordant qui choque la raison et les bienséances de l'état. Le catholique méprise un tel sujet, l'hérétique en raille , l'Eglise le souffre dans la place qu'il occupe : c'est tout ce qu'on en peut dire. Au lieu qu'on n'a que considération et que respect pour un Ministre des autels, pour un théologien savant et toujours prêt à réfuter l'erreur , ou à instruire les fidèles. Il brille , dit Daniel (1) , comme le firmament dans toute sa splendeur : et il est dans l'Eglise comme un astre qui porte une lumière d'éternelle durée : *Qui autem docti fuerint , fulgebunt quasi splendor firmamenti , et qui ad justitiam erudiunt multos , quasi stellæ in perpetuas æternitates.*

§ III.

Allons plus loin. La théologie scolastique a une autre science à sa suite , qui est la morale , science aussi nécessaire que difficile , et qui demande la plus

(1) Daniel, 12. v. 3.

sérieuse application. Elle apprend à régler les mœurs des fidèles , à résoudre leurs doutes , à décider les cas embarrassants où ils se trouvent, à dissiper leurs scrupules , à répondre avec solidité à toutes leurs questions , à diriger , à confesser , enfin à faire rendre à César ce qui est à César , et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Dans ce dédale de difficultés toujours renaissantes et toujours variées par des circonstances nouvelles, c'est aux Prêtres , aux Ministres du Dieu vivant à présenter aux fidèles le fil secourable qui seul peut les tirer du labyrinthe où ils sont engagés. Le salut de ceux-ci dépend souvent de la réponse de ceux-là. On attend d'eux des ordres, des décisions et des conseils , pour ne pas prendre en mille occasions le bien pour le mal , et le mal pour le bien. Quel art divin n'est point alors nécessaire pour bien connaître une âme qui s'adresse à vous , pour sonder la profondeur de ses plaies , et décider en conséquence , afin d'y appliquer le remède convenable.

On le dit tous les jours , la connaissance des consciences est l'art des arts , et les consciences elles-mêmes sont comme autant d'abîmes. Les cas où elles se trouvent , sont si différents , les opinions si opposées , les auteurs en si grand nombre , qu'on ne sait souvent à quoi se déterminer. On n'a pas toujours le temps de consulter les livres ou les docteurs. C'est une personne qui s'adresse à vous à l'article de la mort. Le temps presse. Elle n'a que quelques instants pour mettre en quelque sorte le sceau à son salut ou à sa perte. L'un et l'autre dépendent du parti que vous prendrez , ou plutôt de celui que vous lui ferez

prendre. Qu'on se sait bon gré pour lors de savoir assez l'art du pilote pour conduire une âme au port, où elle souhaite de toucher. Si cette science convient aux Prêtres, et ne convient même qu'à eux, c'est aussi la plus difficile, étant celle de connaître et de diriger les consciences qui sont différentes selon les diverses passions qui les agitent, et qu'on doit regarder comme des livres fermés et exactement cachetés dont on ne lève les sceaux qu'avec une peine extrême. Car enfin dit Jérémie (1), *qui peut se flatter de pénétrer le cœur de l'homme, que celui-là seul qui l'a formé? Et si on ne peut le percer, comment pourra-t-on espérer de le guérir.*

C'est à lui, me dira-t-on, à se dévoiler. J'en conviens; mais pour se manifester aux Prêtres, il faut que l'homme se connaisse lui-même, qu'il juge exactement d'où partent ses œuvres et ses désirs, qu'il ne prenne pas la lumière pour ténèbres, ni les ténèbres pour lumière, l'illusion pour le mensonge, l'intérêt pour l'équité, le faux pour le vrai, l'amertume de la colère pour zèle, l'attachement à l'erreur pour amour de la vérité. Or, combien d'hommes dont le cœur est une énigme pour eux-mêmes, et qui ont besoin d'un autre homme qui les aide à se deviner? Voilà (et ce besoin arrive tous les jours), voilà, dis-je, où la science des mœurs est infiniment nécessaire. Il faudrait qu'on pût la trouver dans tous les Ministres des saints autels. On ne verrait pas tant de décisions hasardées, téméraires et fausses.

(1) Jerem. 17. v. 9. 10.

§ IV.

Que sera-ce, si nous ajoutons que la science que doivent avoir les Ecclésiastiques renferme encore l'histoire de l'Église et la connaissance des Canons? Après tout, l'histoire de l'Église est, à proprement parler, leur histoire, celle de la maison de Dieu et des Saints qui l'ont arrosée de leurs sueurs ou cimentée de leur sang. *Vous êtes les enfants des Saints* (1), peut-on dire avec Tobie; ou comme s'exprime l'Apôtre des Gentils: *Vous êtes de la cité des Saints et de la maison de Dieu. Vous voilà élevés comme un nouvel édifice sur le fondement des Apôtres et des Prophètes.* Or si les enfants du siècle sont si curieux de l'histoire de leurs maisons et de la généalogie de leurs ancêtres; s'ils apprennent dès le bas âge, et les hauts faits de leurs aïeux, et les illustrations de leurs familles, convient-il aux enfants des Saints d'ignorer seuls les grandes actions de leurs pères: d'être de la maison de Dieu, et de ne pouvoir rendre compte ni des événements merveilleux qui l'ont élevée, ni des tempêtes qu'elle a essuyées, ni des prodiges qui ont servi jusqu'à présent à la perpétuer? Si cette connaissance s'éteint dans l'Ecclésiastique, quelle honte pour lui de la trouver souvent dans le séculier!

On en doit dire autant de la discipline de l'Église, des règles et des Canons que l'Esprit saint lui a dictés, pour se gouverner et se conduire en digne Epouse de Jésus-Christ. *Il n'est permis à aucun Prêtre, dit un Pape, de les ignorer, ni de rien faire qui leur soit con-*

(1) Eph. 2. 19. 20.

traire (1) ; parce qu'enfin ces règles et ces Canons sont comme le pivot sur lequel porte toute la hiérarchie, sa police, son gouvernement. Le Clerc, le Prêtre, le Prélat, tous les Ordres de l'Église y trouvent leurs devoirs marqués, détaillés, circonstanciés. Ce qu'ils doivent faire ou éviter, vices ou vertus, mœurs et fonctions, intérieur et extérieur, rien n'y est omis : en sorte que quelque place qu'il occupe dans l'Église, un Ministre des autels au fait des saints Canons, sait à tout heure à quoi s'en tenir pour sa conduite particulière et pour celle de son troupeau. Il y trouve une règle certaine et uniforme pour toutes ses actions, et il peut s'assurer, en la suivant, qu'il fait toujours ce qu'il doit faire, et qu'il le fait toujours à propos. Quelle voie de perfection plus unie et plus certaine ? Et cette voie si unie, est-il permis à un Ecclésiastique de l'ignorer ? Il vaudrait autant dire qu'il lui est permis d'ignorer ses devoirs les plus essentiels, ou d'y manquer à toute heure par ignorance : parce qu'enfin un devoir ignoré est un devoir omis ; et que, pour accomplir une loi, il faut indispensablement l'apprendre.

Quelqu'un me dira peut-être que ce tas immense de canons est devenu un labyrinthe impénétrable aux yeux les plus clairvoyants ; que c'est une terre ingrate qui donne beaucoup de peine à cultiver, pour ne rendre que très-peu ou point de fruit ; d'ailleurs ajoute-t-on encore, combien de canons qui n'ont eu qu'un temps, et qui ne sont plus en usage dans le

(1) Nulli Sacerdotum liceat Canones ignorare, nec quidquam facere quod Patrum possit regulis obviare. Celest. I. in Epist. 3.

nôtre ? Si la foi a toujours été la même , la discipline a varié suivant les lieux et les circonstances ; elle n'a et ne peut rien avoir de fixe ; et après l'avoir étudiée à fond , on ne sait souvent à quoi s'en tenir.

Cette difficulté , je l'avoue , a quelque chose de spécieux , mais elle ne présente rien de solide : elle ne justifie pas l'ignorance ; tout au plus sert-elle de voile pour la couvrir , et de mauvais prétexte pour autoriser les esprits paresseux dans l'indolence qui les domine. Effectivement , s'il est plusieurs canons abrogés par le défaut d'usage , ou qui n'ont eu de force qu'en certains lieux , dans telle et telle circonstance qui ne se présente plus , il en est aussi une infinité d'autres toujours en vigueur , et dont l'Église ordonne l'exécution , sans permettre , comme dit Jésus-Christ , *qu'on en retranche un iota ou un seul point* (1). Tels sont , par exemple , les Canons qui règlent le célibat des Ecclésiastiques , leur sobriété , leur modestie , la simplicité de leurs habits , la récitation de l'Office divin. Tous ceux qui fixent leur ministère , qui leur déterminent l'usage de leurs biens , qui leur interdisent les cabarets , la chasse , le commerce , les festins publics , les spectacles , les occasions prochaines de chute , et généralement tout ce qui peut transformer des enfants de lumières en enfants de ténèbres , et métamorphoser des Ecclésiastiques en mondains.

Sur tous ces Canons , et une infinité d'autres dont le détail serait trop long , l'ignorance ne fut jamais excusable ni invincible. Les savoir pour les pratiquer ,

(1) Matth. 5. v. 18.

et les pratiquer pour ne point sortir de son état , n'est qu'un même devoir ; et malgré tous les prétextes dont l'ignorance s'autorise , il sera vrai de dire que si les Ecclésiastiques sont quelquefois si bien au fait des droits et des privilèges que leur adjugent les Canons , ils doivent encore moins ignorer les charges et les devoirs qu'ils leur imposent.

On ne dit rien ici des Canons du Concile de Sardique , où l'Église de France a toujours prétendu trouver la naissance et l'appui de ses privilèges , ni de ceux du saint Concile de Trente , que quantité de diocèses de France ont adoptés , ni des statuts synodaux qui ont force de lois dans chaque diocèse particulier ; ni de tant de Conciles généraux , où l'Église a donné des lois invariables de mœurs à ses Ministres. L'étude indispensable de ses lois , si l'on veut s'y assujettir , bannira bientôt l'oisiveté du cloître et du clergé , elle dissipera l'ennui , et l'on se formera une bibliothèque vivante des lois et du gouvernement de l'Église , comme au rapport de saint Jérôme , Népotien s'en faisait une des lois et des maximes de Jésus-Christ. *Lectione assiduâ et meditatione diuturnâ pectus suam bibliothecam fecerat Christi* (1).

§ V.

Ce serait ici le lieu de donner au moins une idée générale de la science des autels. Elle comprend la pratique des sacrements et du sacrifice , les cérémonies et les rubriques , l'entretien et la décoration des temples , le chant et les offices divins. Le respect

(1) Hieron. Epist. 3.

intérieur qui en est l'âme , la dignité extérieure et l'air de majesté qui doivent l'accompagner ; ce qui concerne les processions et les prières , les mariages , les baptêmes , la sépulture , les reliques et une infinité d'autres points pratiques et journaliers que les Ministres de Jésus-Christ ne peuvent ignorer sans crime , qui sont comme la surface et l'appareil extérieur de la religion , d'où dépend ordinairement ce qu'elle a d'intérieur et de plus divin.

Mais comme dans les Séminaires on fait de cette science une étude de tous les jours, on se contentera de remarquer ici que la science des autels s'oublie aussi aisément qu'elle s'acquiert ; et que si, lorsqu'on est en place , on avait soin de rappeler les rubriques et les cérémonies de l'Église , on ne s'exposerait pas, comme il arrive tous les jours , en y manquant , à la risée publique. Le service divin se maintiendrait dans toute la décence et la dignité qui lui convient : et au lieu d'apprêter à rire aux assistants par l'embarras où l'on est en le faisant , ou par la manière dont quelquefois on s'en acquitte , on concilierait à la religion l'amour et le respect qui lui sont dus , et dont elle est frustrée par la criminelle négligence de ses Ministres.

§ VI.

Enfin , comme les lettres humaines , l'éloquence et les sciences naturelles ne contribuent pas peu à l'instruction des peuples , à l'intelligence des livres saints , de la Théologie et même des Canons , un Ecclésiastique , loin de les négliger , doit travailler à s'enrichir de ces dépouilles de l'Égypte, et employer à l'embellissement du tabernacle , ce qui a été si

longtemps consacré à des usages profanes , à la vanité ou à la superstition. Saint Grégoire admire la divine Providence d'avoir voulu que Moïse fût très-versé dans les sciences humaines, parce qu'elle l'avait choisi pour exceller dans les divines. Pour la même raison , saint Paul (1) élevé aux pieds de Gamaliel , était non-seulement très-éloquent, mais parfaitement instruit dans la poésie des mystères et de la philosophie des païens. Il s'en servit contre eux avec succès , comme d'autant d'armes propres à les terrasser. Et qu'importe, s'écrie saint Jérôme, en se disculpant des traits d'histoire profane qu'il citait dans ses écrits, et dont ses ennemis lui faisaient un crime , qu'importe , de quelle manière la vérité éclate , pourvu qu'on la connaisse et que les hommes en soient touchés ? C'est tout ce que nous prétendons , et nous nous croirons trop heureux d'abattre la tête à Goliath avec ses propres armes.

Les sciences sacrées , dit un Père de l'Eglise , (2) sont comme les fruits d'un bel arbre ; les connaissances humaines en sont les feuilles : et comme celles-ci sont aussi nécessaires pour la beauté de l'arbre que pour la garde de ses fruits , de même les lettres humaines donnent du lustre et de l'éclat aux sciences divines ; elles en préviennent le dégoût, elles y arrêtent la vue de l'esprit , et servent infiniment à mettre les vérités chrétiennes dans leur jour , quand on les développe aux peuples. Aussi voyons-nous que quantité de Pères grecs et latins ont rendu les plus grands services à l'Eglise , soit par leur éloquence, soit par

(1) Act. 24. — (2) Basil.

l'érudition dont leur esprit était orné. Comme dans la plupart de leurs discours, ils avaient à parler à des hommes bien plus sensibles que raisonnables toujours prêts à se dégoûter d'un discours sec et dur, qui n'eût rien dit à l'imagination ni au cœur, ils leur présentaient les vérités de l'Évangile, sous les images les plus gracieuses, ils les charmaient, ils les enlevaient.

Ce n'est pas qu'un Ministre de la divine parole puisse conclure de là qu'il faille courir après l'esprit, ou semer les fleurs à pleines mains dans un discours chrétien : défaut qui ne se glisse que trop dans notre siècle et qui fait perdre de vue les vérités de l'Évangile, loin de contribuer à les établir. C'est une mâle éloquence qu'on recommande ici dans la chaire, dans les discours et les écrits, dès qu'il y est question de nos ineffables Mystères. Ce ne sont pas les fleurs de l'académie, mais une noble simplicité, également éloignée de l'affectation et de l'air négligé. C'est un juste milieu entre le fade et le guindé, qui doit servir comme de véhicule aux vérités que l'on annonce, et qui ne sert pas peu à les faire goûter. Mais par quelle voie en vient-on là ? Comment s'acquièrent ces talents, cette éloquence, toutes ces sciences si utiles et même si nécessaire à l'Église ? Nous l'allons expliquer dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIX.

Qu'un ecclésiastique ne peut acquérir la science de son état sans une étude constante ; et comment il doit y vaquer.

§ I.

La science , comme nous l'avons montré , est une conquête proposée et même commandée à tous les Ecclésiastiques. Facile ou difficile , ce n'est plus de quoi il s'agit : ils doivent l'entreprendre chacun en particulier , tous en corps ; parce qu'enfin l'ordre est porté , la loi est générale , dès qu'il leur est dit à tous : Vous êtes la lumière du monde : *Vos estis lux mundi* (1). C'est-à-dire que tous se doivent à l'étude , mais à une étude constante, qui seule fait les sages et les savants. La chose parle d'elle-même : point de science sans étude , comme on peut dire aussi qu'une étude soutenue a ordinairement la science pour compagnie et pour fruit. L'une ne va guère sans l'autre. Si nous avions la science infuse comme Salomon , nous n'aurions , à l'exemple de ce grand prince , qu'à donner de notre abondance. La peine ne serait plus pour nous à amasser , mais à répandre et à enrichir les autres. Dieu en a jugé autrement. L'ordre de sa providence est que tous les hommes remplissent leurs jours d'occupations utiles , et que l'étude ou la recherche de la vérité soit pour eux , et plus encore pour les Ministres de ses autels , un travail , une occupation ordinaire ; autrement plus de science dans

(1) Matth. c. 5. v. 14.

l'Eglise. Le défaut d'étude y introduira l'ignorance ; et l'ignorance, source de bien des maux dans tous les corps , en produira de plus grands encore, et de plus irréparables dans l'Etat Ecclésiastique.

Ce serait une espèce de folie de vouloir acquérir la science sans étude et par la seule force de son génie. Le goût , l'esprit, la force de la pénétration , la mémoire , l'imagination , tout sert à l'homme qui étudie ; mais tout devient inutile à qui coule ses jours dans l'oisiveté. Aussi voit-on tous les jours des gens qui ont beaucoup d'esprit, qui pensent et savent même vous faire penser; leurs saillies vous réveillent, leur imagination embellit tout ce qu'elle envisage : ils vous entendent même à demi mot. C'est une pénétration étonnante jusque dans les matières les plus abstraites ; c'est une manière de s'exprimer également naturelle et peu commune , qui plaît d'abord et qui saisit : mais donnez-vous le temps de les sonder ; allez un peu au delà de cette mince superficie , vous trouverez qu'ils n'ont pas même les premiers éléments des sciences , qu'ils ne savent rien de rien , parce qu'effectivement ils n'ont jamais rien appris, et que le génie seul et sans étude , est comme un diamant brut et sans éclat. Il faut lui donner du brillant, il faut le polir , autrement il revient à une pierre ordinaire , c'est-à-dire que sans culture , toute la force du génie ne sera jamais qu'un bel esprit ignorant.

§ II.

Si ce principe a lieu généralement dans toutes les sciences , à plus forte raison , doit-il servir de règle dans la recherche d'une doctrine surnaturelle, divine

et toute mystérieuse, telle que la science de l'Eglise, science qui ne se présenta jamais d'elle-même à l'esprit humain. Ici, c'est l'histoire sacrée, qu'une personne dévouée aux autels ne peut apprendre qu'en lisant et relisant les livres saints ou les diverses interprétations qui en ont été faites. Là, c'est la théologie qui se présente comme un champ hérissé d'épines, et qu'il faut défricher à la sueur de son front, pour en recueillir quelques fruits. Ailleurs, c'est le droit ecclésiastique, dont l'étendue et les difficultés égalent tout au moins celles du droit civil. Et si celui-ci absorbe les veilles des plus habiles Jurisconsultes, celui-là s'apprendra-t-il jamais à la volée, sans les lectures les plus assidues et les considérations les plus réfléchies? Est-il question de l'éloquence de la chaire? Le moyen, l'unique sûr moyen d'y réussir, d'empêcher qu'elle donne trop à l'esprit, et de lui ôter cette sécheresse dont on se plaint de nos jours, c'est de puiser dans l'étude des livres saints ces mouvements tendres et pleins d'onction, qui sont d'autant plus propres à faire impression sur les cœurs, qu'ils ont été dictés par le Saint-Esprit.

Pour la morale ou la science des mœurs, on sait qu'elle n'a point de bornes, parce que le cœur de l'homme, naturellement porté au mal, ses mœurs, ses désirs dérégés sont, comme dit Jérémie, un abîme sans fond : *Pravum est cor hominis, et inscrutabile. Quis cognoscet illud* (1). Connaître l'homme, ses vices et ses passions, les lui mettre sous les yeux avec fermeté et sans aigreur; entreprendre de le guérir

(1) Jerem. 17. v. 9.

sans le blesser , lui dévoiler son amour-propre qui est la source de tous ses faibles , sans le révolter ; le conduire à la vertu , par des motifs surnaturels et divins , tandis qu'il est toujours entraîné au mal par les objets matériels et sensibles , toujours penchant vers la terre, quoique formé et régénéré pour le Ciel : c'est sans doute l'art des arts , celui qui peut moins s'acquérir sans étude, qui demande toute l'application de l'esprit, et toute la droiture du cœur de l'homme.

Enfin , qui pourra se flatter de posséder, ou même de ne pas oublier de jour en jour , sans une étude constante, la science des autels ? Je veux dire ce tas de cérémonies et de rubriques , dont l'observation essentielle au service divin nourrit la piété des fidèles , et fait du spectacle de la religion un spectacle si édifiant et si touchant. Si une funeste expérience nous apprend qu'on les oublie de jour en jour, et presque d'heure en heure , quand on ne les met pas en pratique ; si l'ennui , le dégoût et je ne sais quel éloignement de tout ce qui sent la gêne et la contrainte , nous les font ordinairement négliger au préjudice des sacrements , du sacrifice et de toutes les fonctions du sanctuaire, en faut-il davantage pour déterminer ceux qui y entrent , et en faire une étude journalière, et qui dure autant que la vie ?

Grâces à la divine Providence, qui veillera toujours sur l'Eglise , on y voit des Ecclésiastiques versés , consommés dans toutes les sciences , et qui , comptant pour rien ce qu'ils ont appris , veillent , travaillent nuit et jour , pour apprendre et savoir toujours davantage. Bien différents en ce point de tant d'autres , qui à peine sortis des épreuves d'un séminaire,

font incontinent divorce avec les livres , renoncent à la science de leur état , ou croient déjà l'avoir acquise , tandis qu'à peine ont-ils eu le temps d'en saisir la clef , d'en entrevoir les premiers principes. *Si quelqu'un* , dit saint Paul , *s' imagine savoir quelque chose , il n'a pas encore compris de quelle manière il doit savoir* (1). En effet , plus on étudie , plus on voit que l'on ne sait rien : et il n'est guère de marque plus sensible d'ignorance , que la ridicule persuasion où l'on est de savoir beaucoup.

Communément ce faible n'occupe que les commençants. A peine sont-ils sevrés du séminaire ou du collège , qu'ils prennent le ton de Docteurs ; ils se croient maîtres , après un ou deux ans d'étude , bien ou mal faite : et comme tels , sans consulter , sans même daigner lire davantage , ils s'érigent hardiment en juges des plus importantes questions ; ils prononcent sur les matières les plus épineuses , de l'air du monde le plus assuré et du ton le plus imposant. Suivez-les néanmoins : vous trouverez que tel qui décide ainsi , n'a peut-être pas un livre d'étude qui convienne à son état , ou que s'il en a bon nombre , suivant la manie de notre siècle , c'est moins pour les ouvrir que pour en faire montre. Bornez-vous à lui en demander les titres , mais gardez-vous d'aller plus loin. Tout au plus vous paierait-il de quelques passages bien ou mal cités ; il les débitera avec hardiesse ; il les assaisonnera peut-être d'une raillerie ou d'une invective , pour faire changer un discours où il perdrait à être connu. Voilà

(1) 1. Cor. 8. v. 2.

sa science, son habileté, et généralement celle de tout homme qui est brouillé avec les livres.

Pour guérir de ce défaut, il ne faut qu'envisager tant d'habiles gens que l'Eglise porte dans son sein; que réfléchir sur la capacité de tant de Ministres des autels, qui joignent à un grand fonds de science une plus grande modestie, et qui soutiennent encore la religion, sur le modèle des Jérôme et des Augustin, par leurs savantes veilles. Il ne faut que perdre de vue son propre mérite, et se donner le loisir de pénétrer ou de discerner le mérite d'autrui, sans l'envisager d'un œil jaloux et critique. Il faut penser au besoin qu'eut toujours l'Eglise d'habiles gens et de grands ouvriers; se rendre tel par son étude, qu'on soit comme une pièce nécessaire à la construction de l'édifice, et que l'Eglise, dont on fait partie, ait recours à nos lumières et à nos travaux. Ces considérations seront plus que suffisantes pour exciter une sainte émulation; elles feront succéder l'étude à l'indolence ou à l'amour du plaisir; elles formeront bientôt, comme le veut l'Apôtre, des Docteurs, des Interprètes, d'habiles Casuistes, des Prédicateurs. Méditer, lire, conférer après avoir servi l'autel ou le prochain fera la vie et les délices de l'Ecclésiastique. L'étude produira infailliblement le mérite; et la modestie jointe au mérite sera pour lui ce que les ombres sont à un tableau; elle lui donnera un nouveau relief.

§ III.

Mais comment faut-il étudier? dans quelle vue? et quels écueils doit-on éviter dans la recherche des

sciences ? l'Esprit saint, et quelques Pères de l'Eglise, qui ont parlé en maîtres sur cette matière, vont en peu de mots nous l'apprendre. La science enfle, dit l'Apôtre, mais la charité édifie : *Scientia inflat, charitas verò œdificat* (1). C'est-à-dire, que l'étude dont la charité n'est pas la règle et le principe ne fait ordinairement qu'un savant orgueilleux, enivré de ses connaissances, jaloux à l'excès de ses sentiments, toujours porté à pénétrer des vérités qui sont au-dessus de sa raison, et à n'user de sa raison que pour examiner curieusement le côté ténébreux et inaccessible de la religion. Cette curiosité prenant la place de la charité, conduit ordinairement à l'erreur ; sous prétexte de chercher la vérité, et de vouloir tout ramener à l'évidence, on entreprend de creuser ce qu'on devrait se contenter de croire et d'adorer ; on pèse tout au poids de sa raison. Le sacré, le profane, le divin et l'humain, le fonds des œuvres de Dieu, et ce qu'elles ont de plus superficiel, tout est mis dans la même balance, tout devient matière à discussion ; et sans écouter l'avis du Sage, qui nous défend d'examiner curieusement ce que Dieu a prétendu cacher à l'homme, *altiora te ne quæsieris* (2), on a la présomption de franchir les bornes qu'il a si sagement fixées à l'intelligence humaine, de sonder des profondeurs et des mystères qui se défendent contre la témérité de nos regards, c'est-à-dire qu'on ne se comprend pas soi-même ni la moindre des choses dont on est environné ; et qu'on prétend concevoir les secrets de la sagesse de Dieu, ou refuser de les

(1) 1. Cor. 8. v. 1. --- (2) Eccl. 3. v. 22.

croire, dès qu'on ne peut venir à bout de les comprendre.

Quand on étudie les créatures dans la vue de s'élever à la connaissance du Créateur, qu'on se propose avant toutes choses dans son étude, ce qui peut servir au salut, et exciter de plus en plus dans le cœur les flammes de l'amour divin, cette présomptueuse curiosité tombe bientôt d'elle-même. On regarde les vérités impénétrables de la religion comme autant de barrières respectables, où l'orgueil de l'esprit doit nécessairement se briser. On se souvient que Dieu habite dans une lumière inaccessible, qu'il n'a jamais appelé personne à son conseil, et que tout téméraire qui entreprendra de fixer, ou de sonder la Majesté du Très-Haut, sera tôt ou tard accablé par le poids de sa gloire : *Qui scrutator est Majestatis opprimetur à gloriâ* (1).

C'est là en effet ce qu'ont malheureusement éprouvé dans leurs études les plus beaux esprits, les génies du premier ordre, et cela presque dans tous les siècles. Un Origène, un Tertullien que l'Univers chrétien admirait, ne croyant jamais savoir assez, et prétendant soumettre à l'examen de la raison l'auteur de la raison même, prirent ainsi l'écart, et perdirent la foi, plutôt que de passer condamnation sur leurs sentiments. Un Augustin, destiné par la Providence à être une des plus fermes colonnes de son Eglise, et entraîné, comme il le dit lui-même, par la vaine démangeaison de creuser tout, d'examiner tout avec curiosité, de former des difficultés sur tout, devint

(1) Prov. 23. v. 27:

ainsi le jouet des plus grossières erreurs dont l'esprit de l'homme est capable ; et ce grand Saint ne vint à la lumière que quand il la chercha en vue de Dieu et de son salut.

Pour bien user de son étude en matière de religion , il faut donc , avant toutes choses, la rapporter à Dieu, l'envisager seul comme l'unique fin de ses veilles ; se dépouiller de toutes ses vues d'ambition , de vaine gloire et d'orgueil , qui sont aussi funestes qu'ordinaires à ceux qui étudient ; mais surtout réprimer cette insatiable curiosité , qui ne voulant savoir ne connaît ni bornes dans ses recherches , ni règles de rectitude que ses préjugés , ni vérités certaines que celles qu'elle peut pénétrer. Ne cherchons point ce qui est au-dessus de nous ; ne tâchons point d'approfondir ce que Dieu a voulu nous cacher. Régions-nous sur la portée de l'esprit humain, sur la certitude de l'expérience , sur la modestie de la révélation. Renonçons aux airs savants, aux spéculations oisives, aux prétendues profondeurs de nos méditations , mais surtout à la maxime trompeuse de n'admettre que ce qu'on conçoit avec évidence. Tenons-nous-en au conseil de saint Paul , qui nous avertit de n'être pas sages à nos propres yeux, de ne pas entreprendre de savoir plus qu'il ne faut , mais de savoir toujours avec une espèce de sobriété et de modestie : *Non plus sapere quam oportet sapere , sed sapere ad sobrietatem* (1).

Quand un Ministre des autels s'en tient là , et qu'il saisit cette maxime , comme la règle invariable de

(1) Rom. c, 12. v. 3.

ses études , il est bien éloigné de faire son capital de de la science , plutôt que de la piété. Il ne s'acquitte pas par manière d'acquies des devoirs de celle-ci, pour donner tous ses soins et toute son attention à la recherche de celle-là : défaut assez commun aux gens de lettres, qui , possédés de la manie de savoir, font de l'étude une passion , négligent leurs exercices de piété et le service de Dieu , pour acquérir la réputation de savants , sans penser que la connaissance de Dieu , d'eux-mêmes et des devoirs de leur état , est pour eux la reine des sciences , et que sans elle , comme dit le Sage , toutes les autres n'enfantent qu'orgueil et que vanité : *Vani autem sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei* (1).

Saint Bernard, parlant des fins qu'on doit se proposer dans ses études, n'en exclut pas seulement l'orgueil et la curiosité, mais l'ambition et l'avarice. Il en est d'autres, dit-il, qui étudient dans l'espoir d'un gain sordide. Ils pâlisent sur les livres, ou pour s'élever aux honneurs, ou rendre tôt ou tard leur science ou leur plume vénale. Et c'est, ajoute ce grand Saint, ce que j'appelle un honteux commerce : *Sunt item qui scire volunt ut scientiam suam vendant, pro pecuniâ, pro honoribus : turpis quæstus est* (2). Si de semblables vues , sont infiniment au-dessous de la profession de l'avocat et du jurisconsulte, combien plus celle du savant mercenaire sera-t-elle indigne des Ministres des autels ? et de quel œil le public pourra-t-il voir des auteurs consacrés par la sainteté de leur état , vendre , pour ainsi dire , leur

(1) Sap. 13. v. 1. — (2) Bern. Serm. 36. in Cant.

science à la toise, inonder l'état de libelles ou d'écrits profanes, eux qui, suivant saint Bernard, ne devraient savoir écrire que pour édifier le prochain, ou pour s'édifier eux-mêmes ?

§ IV.

Allons plus loin. Si, pour devenir utiles au prochain et à nous-mêmes, l'étude doit être assidue et constante, il ne convient cependant jamais de la porter à l'excès. Le désir de savoir est une espèce de maladie héréditaire, que nous tenons de nos premiers pères; ils se perdirent eux et toute leur postérité, pour avoir voulu trop savoir : *Eritis sicut Dii, scientes bonum et malum* (1). De ce désir naît ordinairement une étude forcée et sans règle. On lit indifféremment de tout ; on dévore généralement tous les livres qui tombent sous la main : bons ou mauvais, tout est bien venu, pourvu que tout soit neuf, et que tout satisfasse le désir insatiable d'apprendre. Du reste digérer ses lectures, se donner le temps de réfléchir sur ce qu'on lit, ou faire un certain choix entre le bon et le mauvais, c'est de quoi l'on ne s'avise pas même. Il faudrait pour cela penser, méditer, comparer, rapprocher les conséquences du principe : on ne s'en donne pas le temps. Catholiques ou erronées, fausses ou vraies, les conséquences s'adoptent, parce qu'elles coulent du principe, et que le principe a plu au premier coup d'œil. L'erreur se glisse ainsi sous l'appas le plus flatteur : ou bien l'on se forme un cahos d'idées mal digérées ; et de ces idées toujours su-

(1) Gen. 3. v. 5.

perficielles, quelquefois bizarres, souvent contradictoires, on parvient enfin à l'art de douter de tout.

L'esprit de l'homme, dit saint Augustin, a son intempérance dans ce qui lui sert d'aliment, comme le corps à la sienne : *Habent in epulis suis et animi quamdam luxuriam, si ultra modum in eas, et voraciter irruant* (1). Une trop grande application ne nuit pas moins à l'âme, qu'une trop grande quantité d'aliments a coutume de déranger l'estomac. Il est à craindre qu'en acquérant des connaissances, et en s'y appliquant au delà des bornes, l'esprit ne soit pas moins surchargé de leur abondance, qu'il serait anéanti par leur entière privation. L'indigestion et la faim, continue ce Père, sont deux maladies dont l'âme n'a pas moins à craindre que le corps : *Unde valetudini mentium non minus quàm ab ipsâ fame metuendum est* (2).

Ici, comme partout ailleurs, un Ecclésiastique doit donc prendre un juste milieu, et se tenir également en garde contre une étude forcée qui le dérobe au service de Dieu ou du prochain, et un total abandon de l'étude ; parce qu'enfin ces deux extrémités sont vicieuses ; celle-ci, lorsqu'elle nous met hors d'état d'instruire le prochain ; celle-là, quand elle nous enlève des moments dus à son instruction, ou qu'elle nous remplit l'esprit de connaissances inutiles, peu séantes, ou même pernicieuses à l'état du Sacerdoce. *Il y a, dit saint Jérôme, non-seulement de l'incongruité, mais du crime pour un Prêtre, qui, au lieu de faire ses délices de la loi et des Prophètes, s'amuse à lire des romans de galanterie, des poésies profanes, des contes*

(1) Aug. L. de beatâ vitâ, n. 2. — (2) Ibid.

bouffons et ridicules, dont on ne passe pas même la lecture aux gens les plus mondains (1). Il y en a, lorsqu'on lit sans besoin tout ce qui donne à la Religion une couleur peu avantageuse, un air problématique, et qui engage insensiblement l'esprit à douter de tout. Il y en a à se proposer une mauvaise fin dans ses études, à se piquer, comme on fait de nos jours, d'une critique outrée sur toutes les matières de Religion, à déterrer avec une étude chagrine tout ce qui peut la faire tomber dans le décri, plutôt qu'à se remplir de tout ce qui sert à l'entretenir dans les cœurs, ou à l'y faire naître.

Il y en a enfin à ne pas *savoir sans envie (2)*, suivant l'expression du Sage, c'est-à-dire, à ne communiquer pas au prochain ce que l'on sait, quand on est chargé de l'instruire, à ne pas joindre la science aux bonnes œuvres, et les bonnes œuvres à la science; à étudier pour devenir un orateur, un philosophe mondain, plutôt qu'un homme de Dieu, ainsi que saint Paul le recommande à Timothée. Que d'écueils à éviter dans les études! que de filets tendus de toutes parts! que de bons livres à choisir, et de mauvais à proscrire!

Fasse le Ciel que dans la continuité de leurs études les Ministres des autels ne prennent pas désormais pour force d'esprit ce qui n'en est que le libertinage; qu'ils s'y défendent de l'orgueil toujours ami du mensonge, et qui n'est au fond que de l'air et du vent. Plaise au Seigneur qu'un vain éclat, une approbation passagère, une réputation de savant ne leur fasse jamais oublier ce qu'ils sont aux yeux de Dieu! Ce se-

(1) Hieron ad Damas. Ep. 146.—(2) Cap. 7. v. 13.

rait là une manière d'enflure et d'hydropisie spirituelle, qui leur ravirait la santé de l'âme, la justice, la charité ; et ils deviendraient semblables à des cymbales retentissantes, qui frappent l'air inutilement, ou à des ballons dont le volume paraît grand, mais qui n'ont pas sous cette apparence rien de réel ni de solide.

CHAPITRE XX.

Qu'un ecclésiastique doit être autant en garde contre une morale trop sévère, que contre une morale relâchée.

§ I.

Un temps viendra, dit saint Paul à Timothée (1), que les hommes ne pourront plus souffrir la saine doctrine ; mais que, piqués de curiosité, ils chercheront maîtres sur maîtres au gré de leurs désirs ; et détournant l'oreille pour ne pas entendre la vérité, ils se tourneront du côté des faibles. Malgré cet avertissement plein de sagesse, de tout temps on a cherché, et l'on cherchera toujours maîtres sur maîtres au gré de ses désirs. On ne refuse pas de s'instruire, mais on demande une instruction qui flatte l'amour-propre, et qui ménage la délicatesse des passions ; et comme si la morale de l'Évangile devait ou pouvait se plier au gré de chaque particulier, on veut que ceux qui l'annoncent, se fassent une loi de la représenter sous une couleur d'indulgence ou de sévérité, d'adoucissement ou de rigorisme, suivant que les personnes qu'on instruit, sont

(1) 2 Tim. 4 v. 3.

plus ou moins sévères ou indulgentes à elles-mêmes, plus ou moins marquées au coin du relâchement ou d'une sévérité outrée.

De là, (car où est-ce que le respect humain, l'esprit de parti ou l'intérêt particulier ne viennent pas à bout de se glisser ?) de là, dis-je, cette lâche condescendance de tant de Directeurs, de Maîtres et de Prédicateurs, qui, pour s'accommoder aux temps, aux lieux, aux personnes, ou pour se faire un nom dans le monde, altèrent les plus saines maximes de la religion, adoucissent ou aggravent le joug du Seigneur au gré de leurs caprices ou du goût d'autrui ; comme s'il dépendait d'eux d'élargir, ou de rétrécir la voie du ciel, et qu'il leur fût permis de substituer leurs folles idées aux lois toujours immuables de l'Évangile.

De là encore cette Morale si différente dont on fait de nos jours un cri de guerre dans le christianisme sous le nom de morale sévère et de morale relâchée; non qu'on se pique de suivre dans la pratique ce qu'on se fait d'ailleurs un devoir d'enseigner. Tel prêche aux autres la réforme, qui vit chez soi fort à son aise, et qui ne se refuse aucun plaisir dans le particulier. Tel autre qu'on donne, bon gré mal gré, pour docteur relâché, ignore le plaisir, et se refuse aux satisfactions les plus légitimes. Mais on prétend de manière ou d'autre former une bergerie, se l'attacher, la grossir à quelque prix que ce soit. Elle n'est même jamais assez pleine au gré du Pasteur ; et comme rien ne contribue plus à la remplir que de se conformer au goût des ouailles, que d'effrayer à l'excès certaines âmes naturellement timides, ou de rassurer dans leurs faiblesses celles qui y trouvent leur félicité, on

prend bientôt l'une ou l'autre route ; on abandonne, comme dit saint Paul (1), la saine doctrine pour prêcher des fables sous une apparence de douceur ou de juste sévérité. Ces fables renversent toute règle des mœurs dans la société ; cette sévérité apparente sert comme le hameçon, pour gagner des milliers d'âmes simples. Celles-ci, une fois séduites, forment un troupeau particulier qui n'écoute plus l'Eglise, pour s'attacher à un Pasteur le plus souvent voué à l'erreur par l'esprit de cabale, d'intérêt ou de vanité.

Ces deux extrémités également vicieuses doivent aussi également effrayer les Ministres de Jésus-Christ. Qu'importe en effet qu'ils se perdent, ou par relâchement ou par trop de sévérité, si l'une et l'autre voie les conduisent infailliblement au précipice, et y entraînent un grand nombre d'âmes avec eux ? Or c'est de quoi l'on ne peut douter.

§ II.

Car enfin, pour commencer par la morale relâchée, il ne faut qu'ouvrir l'Evangile pour la trouver condamnée par le Fils de Dieu : *Je ne suis pas venu, dit-il, apporter la paix, mais le glaive. Efforcez-vous donc d'entrer par la porte étroite : car je vous le dis, bien des gens se présenteront pour entrer, et ne le pourront* (2). Effectivement la morale que ce divin Sauveur nous a prêchée, n'a rien que de contraire aux sentiments de la nature. Elle proscriit tous les vices, elle exige la pratique de toutes les vertus, elle déracine l'amour-propre ; elle combat également les

(1) 2. Timoth. c. 4. v. 4.—(2) Matth. 10. v. 35. Luc, 13. v 24.

actions et les pensées, les désirs et les mouvements déréglés. Suivant l'esprit de cette loi, il faut dépren- dre notre cœur de ce qui le flatte, le détacher de ce qui l'intéresse, l'assujettir à ce qui l'humilie, lui faire trouver doux ce qui est amer, et amer ce qui lui paraît doux ; le captiver enfin, le crucifier en mille rencontres. Est-ce là une morale relâchée, ou plutôt chaque trait de cette loi nous permet-il de mécon- naître la loi d'un Dieu, une loi sévère, dont la délica- tesse du siècle n'a jamais pu s'accommoder ?

Que cette délicatesse oblige les enfants du siècle à chercher des directeurs accommodants, des Casuistes et des Prédicateurs, qui épargnent et dissimulent cer- tains désordres favoris où l'on se plaît, certaines erreurs qu'on aime, certains faibles qu'on se pardonne, et où l'on trouve son bonheur ; c'est ce qui ne doit nulle- ment surprendre. Trop sensible à la vérité, quand elle touche de bien près, les mondains ne peuvent que la fuir, et éviter tout homme qui l'annonce. Autant qu'on a d'indulgence pour soi, autant en attend-on pour lors d'un Ministre de Jésus-Christ. On veut qu'il laisse quel- que ressource à la cupidité, qu'il ne pèse pas tout au poids du sanctuaire, mais que donnant quelque chose à la faiblesse humaine, il sache ménager le péché, par égard et par condescendance pour le pécheur. En tout cela, rien de surprenant de la part des enfants de ténèbres; ennemis déclarés de la lumière, ils craignent de la rencontrer. Mais que des Ministres des autels se plient et se replient au gré de cette délicatesse ; que, chargés du titre et des fonctions d'ambassadeurs de Jésus-Christ, ils craignent de condamner sans pitié ce que leur Maître condamne, qu'ils l'approuvent par

leur silence , et qu'ils ferment les yeux sur ce qu'ils sont personnellement chargés de reprendre et de corriger ; c'est la plus lâche de toutes les prévarications, la honte de l'Eglise et le scandale du Christianisme.

Je dis le scandale , parce qu'enfin , quand un Ministre des autels en vient par quelque vue humaine à plier ainsi la loi de Dieu au gré de celle du siècle , et à épargner le vice , tandis qu'il est en place pour le condamner, il donne lieu à plusieurs désordres par cette molle condescendance , et cause les plus grands ravages dans les consciences , en flattant la cupidité par ses décisions relâchées. C'est un torrent qu'il favorise dans sa course , au lieu de le resserrer dans des bornes étroites , et de lui opposer barrières sur barrières pour rompre son impétuosité. Il se rend coupable d'autant de crimes , qu'il en fait naître par l'espérance de l'impunité. Car , comme dit saint Ambroise, *la trop grande facilité à excuser ou à pardonner, est un appas au crime , autant que la crainte de la peine, et la difficulté du pardon sert ordinairement de frein à la cupidité* (1). Aussi le saint Concile de Trente (2) avertit-il les Ministres des autels de se tenir en garde contre tout excès d'indulgence , de peur qu'ils ne connivent aux désordres des pécheurs, et qu'en les excusant , ou en leur imposant de légères pénitences pour des crimes atroces , ils ne deviennent complices de leurs honteux dérèglements.

Prêter à l'Évangile le langage des passions au lieu de soumettre les passions à l'Évangile ; adopter des

(1) Ambro. Serm. 8 in Psal. 114. (2) Triden. Sess. 14 c. 8.

sentiments qui servent d'armes à la cupidité , lors même qu'on est chargé de la combattre ; justifier par mille subtilités , des contrats que la seule avidité du gain a bien pu inventer , mais qu'elle ne rendit jamais légitimes ; établir enfin des principes d'où coulent des conséquences favorables à la nature , toujours ingénieuse à se satisfaire , et toujours incapable de s'arrêter dans la poursuite de ses désirs déréglés : c'est ouvrir la porte au relâchement , former mille consciences erronées , leur annoncer la paix , où il n'y en eut jamais à espérer , les perdre enfin sans ressource , et se perdre avec elles , sous prétexte de les tranquilliser. Pareille conduite est justement celle de ces faux prophètes , à qui Dieu dit dans sa colère : *Malheur à vous qui donnez à mon peuple vos mensonges pour des oracles , qui le séduisez et l'endormez dans sa fausse sécurité ! J'appesantirai ma main sur vous ; la corruption de vos maximes retombera sur vos têtes ; et vous connaîtrez enfin que c'est moi qui suis le Seigneur* (1).

S'il y a eu des temps , où de pareils relâchements , dans la Morale s'étaient glissés dans le Christianisme , on peut dire que l'Eglise s'est particulièrement appliquée à en arracher jusqu'au germe , pour ôter à l'hérésie tout prétexte de la décrier. Tant de règles de mœurs , si sagement tracées par le saint Concile de Trente , et depuis si inviolablement observées , tant de propositions condamnées par les souverains Pontifes , d'opinions téméraires proscrites , de principes de relâchement foudroyés sur la seule appréhension que les mœurs des fidèles n'en reçussent quelque

(1) Ezech. 43. v. 3. 0. 23.

atteinte, sont comme autant de barrières d'équité, de modération et de pudeur que les Ministres des autels auraient honte de franchir et où tous les fidèles trouveront toujours, en matière de mœurs, leur infailible sûreté.

§ III.

Jusqu'ici nous avons parlé du relâchement dans la Morale, et des excès dont il est cause. Il ne faut, ce semble, qu'avoir des mœurs pour l'envisager avec horreur, et pour s'en garantir dans l'exercice du sacré Ministère. Il n'en est pas de même de l'excès opposé. Une sévérité outrée dans la Morale qu'on débite, présente un tout autre coup d'œil à l'amour-propre; et, comme une Morale relâchée tombe ordinairement avec celui qui la prêche, la sévère, au contraire, fait honneur dans le monde à qui s'en pique, et flatte extrêmement la vanité. Tel qui en fait profession, passe ordinairement pour homme sage et mortifié. Sa réputation s'établit en même temps, que sa doctrine s'accrédite, et ce qu'on ne croirait pas, si une funeste expérience ne nous l'apprenait, cette doctrine autant que la réputation d'homme sévère font, comme nous le montrerons bientôt, d'aussi funestes plaies à l'Eglise, que les maximes les plus capables d'y introduire le relâchement.

Tel était l'artifice des Scribes et des Pharisiens pour séduire les peuples, et leur insinuer imperceptiblement leurs erreurs. L'air grave, le ton imposant, l'extérieur sombre et mortifié, les longues prières, une critique perpétuelle des actions les plus innocentes, un dédain marqué pour les Publicains et les

Pécheurs : tout servait de masque à leur hypocrisie , tout était assorti aux sévères maximes qu'ils débitaient. S'ils expliquaient de la resserrer , leurs décisions , toujours outrées , ajoutaient un nouveau poids au joug du Seigneur , et ce poids le rendait insupportable. En un mot , *Ils liaient* , comme dit Jésus-Christ, *de pesants fardeaux sur les épaules des hommes, et ils ne daignaient pas les pousser du bout du doigt* (1). Une conduite si étrange révolta le Fils de Dieu. Sa douceur ne put s'accommoder d'une sévérité aussi contraire à sa conduite. Il les chargea d'anathèmes en mille rencontres , et les couvrit de confusion sous les yeux de ce même peuple dont ils briguaient par leur sévérité , l'estime et l'applaudissement.

Malheur à vous , leur dit-il , *Scribes et Pharisiens hypocrites , parce que vous fermez aux hommes le Royaume des Cieux , et vous n'y laissez pas entrer ceux qui se présentent... Avec vos longues prières , vous dévorez les maisons des veuves : avec votre air hypocrite , vous faites le tour de la mer et de la terre pour faire un Prosélyte : et après l'avoir fait , vous le rendez digne de l'enfer deux fois plus que vous* (2). Ne semble-t-il pas que le Sauveur du monde ait voulu nous peindre traits pour traits certains Directeurs , qui , prenant l'air et le langage de Docteurs rigides , rétrécissent , autant qu'il est en eux , les voies du Ciel pour se faire suivre et écouter ? car il est quantité de Prêtres très-catholiques , qui ne rougissent point d'emprunter des hérétiques cet air, ce caractère de rigueur ; persuadés que les gens du monde craignent bien moins qu'on

(1) Matth. 23. v. 4. — (2) Matth. 23. v. 4.

ne pense , une doctrine sévère , et qu'ils l'aiment même dans ceux qui semblent faire leur devoir en la prêchant.

Dans cette idée, où il entre plus de vanité que de zèle , plus d'amour-propre que de charité , c'est à qui donnera , soit dans l'École et au Tribunal de la Pénitence, soit dans la Chaire de vérité, les décisions les plus rigoureuses. On s'y fait un point de conduite de confondre les conseils de l'Évangile avec les préceptes ; de donner ce qui n'est qu'un pur moyen de perfection pour la plus étroite obligation : et en portant ainsi la sainteté chrétienne à un point de sévérité , où peu de gens peuvent atteindre , on réussit à en donner du dégoût et de l'horreur , au lieu de travailler à la faire aimer.

Ce n'est pas que de tels Docteurs , Missionnaires ou Prédicateurs, ignorent la différence du conseil au précepte , et la distance infinie qui est entre le péché véniel et le mortel. Ils la sentent , ils l'aperçoivent : mais s'ils la faisaient apercevoir aux autres , comme leur devoir le demande , dès lors ils manqueraient leur but , et ne passeraient plus que pour des hommes ordinaires. Il est question de s'annoncer sur un tout autre ton , de faire du bruit dans une ville , de travailler avec éclat dans une mission. Pour en venir là , il faut nécessairement piquer la curiosité , de donner du neuf , agiter et troubler les consciences. Peu importe à ceux qui font naître ces troubles, qu'ils soient bien ou mal fondés. Ils en sont quittes pour les calmer au tribunal de la Pénitence, et pour rétracter à l'oreille ce qu'ils ont témérairement avancé dans la chaire de vérité. Que dis-je ? c'est à ce tribu-

nal que je consomme quelquefois cet ouvrage d'iniquité. Peintures effrayantes, paroles pleines d'aigreur, et toutes propres à révolter, exagérations ridicules, pénitences prolongées avec affectation d'un terme à l'autre, délais réitérés d'absolution pour des fautes légères, restitutions commandées au hasard, et sans vouloir rien écouter; décisions imprudentes qui désunissent des époux et troublent le repos des familles: tout est mis en œuvre pour décourager des âmes faibles et timides, pour éloigner des Sacrements les plus saintes, et pour jeter enfin dans le désespoir celles qui n'ont souvent d'autre crime que de ne pas se défier, suivant l'avis de Jésus-Christ, des faux Prophètes, et de tout ce qui est marqué au coin d'une sévérité outrée.

Voilà ce qu'on entend ici sous le nom d'une *Morale sévère*. C'est une rigueur indiscrette et hors de saison qui se manifeste pour la ruine des pécheurs ou par des paroles aigres, ou par les vaines menaces dont on les étourdit, ou par des pénitences dont on les accable, et qui leur fait enfin secouer le joug du Seigneur. C'est une espèce de dureté dont on fait trophée dans la conduite des âmes, et dont on n'use point pour soi. C'est un parti toujours outré dans les décisions, qui va à taxer d'illicite en soi, ou de défendu par la loi, ce qui dans le fond est innocent et permis, souvent même autorisé par la loi. Elle veut trouver du crime où il n'y en a point; elle préfère la justice à la miséricorde, la rigueur à la douceur, tandis que Dieu, qui connaît la terre dont il nous a formés, plus touché qu'irrité de nos faiblesses, les pardonne

avec bonté, et fait gloire, comme dit David (1), des œuvres de sa miséricorde, bien plus que de celles de sa justice.

§ IV.

Ce n'est point ici un artifice nouveau. Les Phari-siens, comme on l'a déjà dit, et presque tous les sectaires après eux, l'ont mis en œuvre. Couverts du voile de la réforme, à force d'effrayer les pécheurs, ils les ont éloignés des voies de Dieu, au lieu de les y attirer; ils les ont découragés dans leurs chutes, lorsqu'ils devaient leur tendre la main pour les aider à se relever. C'est là précisément ce que Jésus-Christ appelle *fermer aux hommes le Royaume des Cieux, et n'y laisser pas entrer ceux qui se présentent* (2).

On n'examine point ici les intentions de ceux qui font ainsi des crimes de tout, même aux plus gens de bien, et qui souvent prétendent trouver de l'injustice ou de l'usure où il n'y en a pas même l'ombre. C'est à Dieu, et à Dieu seul d'en juger. Si l'on voulait entrer là-dessus dans une exacte discussion, peut-être trouverait-on que ces intentions si pures en apparence, ne sont rien moins que ce qu'elles paraissent. Quoi qu'il en soit des intentions, tenons-nous-en uniquement ici à la conduite, et jugeons de la conduite par les effets.

A quoi aboutissent pour l'ordinaire ces déclama-tions outrées, ces peintures effrayantes qu'on fait de la table de Jésus-Christ et de la justice de Dieu. Quel est le fruit de ces conférences où l'on apporte

(1) Ps. 111. — (2) Matth. 23 v. 13.

des citations sans nombre et souvent sans fidélité , pour donner la couleur du dogme à ce que l'Eglise n'a point décidé , et faire passer une opinion particulière en règle indispensable de morale ? Le voici : c'est d'infatuer certaines âmes faibles et timorées de certains préjugés contre la communion , dont elles ne peuvent ensuite se défaire ; c'est d'inspirer aux pécheurs une crainte immodérée des vengeances du Seigneur. C'est de mettre le trouble dans toute une ville , et quelquefois dans toute une province , en taxant témérairement d'injustice, ce que toute l'Eglise voit pratiquer ouvertement à ses enfants, sans le condamner ; c'est enfin d'aller directement contre les vues de Jésus-Christ qui n'envoya jamais ses Ministres pour effrayer ou pour désespérer les peuples , mais pour les engager , par la douceur , à se convertir et à changer.

Ainsi , du temps des Apôtres , se trouva-t-il déjà des docteurs sévères , qui , comme ceux de nos jours, portèrent le trouble dans l'Eglise d'Antioche , sous prétexte de la réformer. Il fallait , à les entendre, absolument circoncrire les païens devenus fidèles , et leur ordonner de garder la loi de Moïse , s'ils voulaient être sauvés. *La dispute s'échauffa beaucoup , remarque saint Luc (1) , parce que , entre ceux qui avaient cru, il y avait un reste de cette secte Pharisaïque, qui tentait Dieu en imposant aux hommes un joug , que ni eux ni leurs pères n'avaient pu porter.* Mais les Apôtres assemblés en Concile , comme autant de copies vivantes de la douceur de leur Maître , terminèrent

(1) Act. 15. v. 1. etc.

bientôt ce différend (1). *On a mis le trouble parmi vous, écrivirent-ils à ceux d'Antioche, et on l'a mis par des discours qui tendent à la ruine de vos âmes. Mais rassurez-vous. Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, de ne vous charger de rien davantage, que de ce qui est nécessaire.* Tout le reste donné pour obligation rigoureuse, lorsqu'il n'est que pur conseil, tend à la ruine des âmes, et sous l'idée de réforme imaginaire, n'est, à le bien prendre, que de beaux mensonges pompeusement étalés au tribunal de la Pénitence, ou dans la chaire de vérité.

Effectivement, est-il rien de plus odieux pour les Ministres du Seigneur, que de le représenter toujours les armes et les foudres à la main, lui qui est la bonté par essence, et qui sera éternellement un Dieu de miséricorde envers ceux qui le craignent (2)? Pourquoi exagérer les difficultés du salut, et mettre la grâce des pécheurs à un bien plus haut prix que Jésus-Christ lui-même ne l'a mise? Après tout, ses Ministres ne sont que les interprètes de sa loi. S'il leur est défendu de la taire ou de la déguiser, on ne leur permet pas aussi de la rendre pesante ni odieuse par des dédains Pharisaiques, ou par de lourds fardeaux qu'on ne peut porter. Et quand enfin, en l'interprétant, ils auraient à choisir entre la douceur et la rigueur, il est évident qu'ils devraient, comme leur Maître, toujours pencher vers la clémence, et adoucir l'amertume du remède, de peur que les pécheurs ne le fuient au risque de périr et de ne guérir jamais.

Et quant aux scrupules que pourraient avoir les

(1) Act. 15. v. 4. etc. — (2) Ps. 102.

directeurs , en se donnant ainsi pour moins sévères , saint Chrysostôme leur répond : *Si vous imposez de légères pénitences, ne vaut-il pas mieux vous distinguer par la miséricorde , que par une espèce de cruauté ? Lorsque le maître est libéral , il ne convient pas à l'économe d'être avare. Si Dieu est plein de clémence , pourquoi son Ministre aurait-il de la dureté ? Voulez-vous paraître véritablement saints ? soyez sévères envers vous-mêmes, et doux à l'égard d'autrui (1).* Ainsi s'expliquait ce saint éloquent Evêque , à l'occasion des directeurs rigides de son temps.

Saint Jérôme , parlant du receveur infidèle , dont il est fait mention dans l'Évangile , dit dans le même sens : *Si le père de famille , qui avait souffert et fait une perte par l'infidélité de son fermier , le loua néanmoins d'en avoir usé habilement , en se faisant des amis de tous les débiteurs de son maître , à combien plus forte raison Jésus-Christ qui ne peut rien perdre , ni souffrir de la part des hommes , et qui est toujours porté à la clémence , louera-t-il ses disciples , s'ils usent de miséricorde envers les pécheurs qui veulent revenir à lui (2) ?* Assis au tribunal de la réconciliation , ils sont les juges des péchés des hommes , il est vrai , mais ils sont encore plus leurs sauveurs. Qu'ils pèsent donc , tant qu'il leur plaira , les iniquités des pécheurs , mais qu'ils n'oublient pas le prix de leur retour , et le mérite de leur pénitence ; qu'ils examinent dans la balance ce que la cupidité leur a fait faire ; mais , à l'exemple de Jésus-Christ, qu'ils aient autant et plus

(1) Chrys. hom. 43. imperf. C. alligant 27.

(2) Luc, 15. Hieron. Epistol. 451. ad Algast.

d'égard à ce que leur charité a produit. Ministres du Sauveur , ne vous piquez pas de plus de sévérité que le Sauveur même ; et bientôt on vous verra accorder grâce à ces mêmes pécheurs, que vous avez peut-être désespérés jusqu'ici par vos anathèmes. Pour prendre ces sentiments de douceur , et les assaisonner des règles de la prudence , il ne faudrait qu'envisager la conduite et l'esprit de l'Eglise, et ne se croire pas plus éclairé sur ses véritables intérêts qu'elle-même. Toujours guidée par l'Esprit saint , elle ne pencha jamais à la sévérité; mais, également en garde contre toute extrémité vicieuse, et attentive à la faiblesse de ses enfants , elle leur a toujours facilité les voies au retour , jusqu'à se relâcher en leur faveur de cette ancienne et sévère discipline , qui effrayait la délicatesse des pécheurs , et le retenait par crainte ou par faiblesse , dans l'apostasie. Elle a plus fait : ne pouvant allier l'amertume du zèle de Tertullien avec la douceur de Jésus-Christ , l'Eglise laissa sortir ce grand homme de son sein , plutôt que d'adhérer à sa sévérité , et de refuser grâce, comme lui , à ceux qui recouraient à la pénitence. Quelle chute pour cet illustre défenseur du nom chrétien ! Mais quelle en fut la cause , que cette âcreté de génie, et cette austérité de mœurs, qui l'engagea à déclamer contre les lettres humaines, les charges publiques, la profession des armes, le pardon accordé aux apostats pénitents? Austérité de mœurs excessive, qui le fit passer lui-même dans le schisme et l'hérésie des Montanistes.

A en juger par ses funestes suites , il y a donc autant à craindre d'une morale sévère, telle que nous l'avons dépeinte et qu'on la prêche de nos jours , que

d'une morale relâchée : Toutes deux conduisent , quoique par différentes routes , à une dépravation de mœurs qui tôt ou tard ne souffre plus de barrière. Toutes deux vont à la ruine des âmes , en leur faisant secouer le joug du Seigneur , avec cette différence néanmoins , que la Morale relâchée se décrie et tombe d'elle-même ; au lieu que l'autre , prêchée par des hommes qui vivent avec nous dans le sein de l'Eglise , qui paraissent réguliers , sévères et zélés contre le relâchement , est d'autant plus dangereuse , qu'on ne se défie point ; et que , pour porter plus sûrement ses coups , elle emprunte habilement le masque de la vertu.

§ V.

On me demandera peut-être quel art divin peut mettre les Ministres de Jésus-Christ à couvert de ces deux écueils , quelles bornes ils doivent se prescrire dans la morale , et quelle conduite ils doivent tenir pour ne s'en écarter jamais ? Saint Grégoire nous l'apprend : *Il y a , dit-il , un heureux tempérament de sévérité et de douceur , dont tout Ministre de Jésus-Christ doit faire son étude. Le secret est de les tellement assortir , que les pécheurs ne soient ni rebutés de l'une , ni rassurés dans leur faiblesse par l'autre* (1). Ainsi en usa le prudent Samaritain envers le malheureux qu'il trouva percé de coups sur le chemin de Jéricho : *Il banda ses plaies* , dit l'Évangéliste , *après y avoir versé de l'huile et du vin* (2). C'est-à-dire , que comme le vin seul ne lui parut pas suffire à tant de plaies , et que

(1) Libr. Moral. c. 6. — (2) Luc. 40. v. 34.

pour y remédier , il y mêla de l'huile , afin de tempérer la force et le piquant du vin ; de même doit-on employer la force et la douceur en traitant les plaies de l'âme : sans cet heureux mélange , vous pourrez les aigrir , ou les trop épargner , mais vous ne les guérirez jamais.

Telle fut toujours la conduite du Fils de Dieu , à l'égard des plus grands pécheurs , mais en particulier envers la femme adultère (1). Elle lui est amenée par les Scribes et les Pharisiens , c'est-à-dire ; par les docteurs de la loi , mais des docteurs aussi outrés et sévères pour autrui dans leur morale , que nous et indulgents en leur faveur , quand il était question de leurs propres faiblesses. Maître , lui disent-ils , la loi ordonne de lapider toute femme surprise en adultère. On vient d'y surprendre celle-ci : prononcez donc , et décidez de son sort. Que fait le Fils de Dieu dans une conjoncture aussi délicate ? que dit-il à cette adultère ? qu'en pense-t-il ? lui reproche-t-il son crime avec un zèle amer ? augmente-t-il ses craintes ? ajoute-t-il à la honte dont elle est déjà couverte , une nouvelle confusion ? Rien moins : Il trouve un expédient tout divin pour la tirer de ce mortel embarras , et laisse à la loi toute sa force , sans rien relâcher de sa bonté ordinaire. D'abord il dissipe d'un seul mot tous ces docteurs hypocrites : *Que celui d'entre vous , leur dit-il , qui est sans péché , jette le premier la pierre contre elle* (2). Voilà la loi à couvert et maintenue dans toute la force. Ensuite s'adressant à cette adultère : *femme , lui dit-il , où sont vos accusateurs ?*

(1) Joan. 8. v. 3. etc. — (2) Joan. v. 27.

aucun d'eux ne vous a condamnée; ni moi aussi ne vous condamnerai point. Allez donc, et désormais ne péchez plus (1). Conduite toute divine, qui apprend aux Ministres de la pénitence, non pas à accabler les pécheurs de réprimandes amères, ou de fardeaux excessifs qu'ils ne sauraient porter; mais à assaisonner leurs corrections d'une douceur paternelle qui les fasse goûter; et à maintenir les droits de la justice de Dieu, sans oublier jamais qu'il est encore plus jaloux de ceux de sa miséricorde.

Dans cette vue, un Ecclésiastique doit prendre la morale du Sauveur pour unique règle de la sienne, sans en diminuer le poids ni entreprendre de l'aggraver. L'un ne lui est pas plus permis que l'autre; parce qu'enfin il ne parle pas en son nom, mais au nom de Jésus-Christ, dont il est l'interprète ou comme s'exprime saint Paul l'*ambassadeur* (2). En l'une ou l'autre de ces qualités, rien ne peut l'autoriser à parler autrement que son maître; il en sera toujours désavoué et très-sévèrement puni, soit qu'il ait exagéré et fait craindre à l'excès ses ordres, soit qu'il les ait affaiblis ou dissimulés. La loi est faite; le doigt de Dieu l'a tracée. Il n'est question que de l'imiter, et de la rendre en l'intimant, telle qu'elle est émanée de la divine sagesse. Nul homme, quel qu'il soit, n'eut et n'aura jamais le droit d'y ajouter, ni d'en retrancher *un iota, ou un seul point* (3).

En vain prétendrait-on que pour la maintenir dans sa vigueur, il est permis de l'exagérer, de lui prêter une couleur de sévérité qu'elle n'a point, de donner

(1) Joan. v. 40. — (2) 2. Cor. 5. 20. — (3) Matth. 5. v. 18.

aux conseils l'étendue des préceptes , de rendre la force à d'anciens Canons que l'Église a sagement portés en certains temps , mais qu'elle a laissés tomber dans d'autres avec une égale sagesse. Zèle indiscret que tout cela ; attentats téméraires contre la loi de Dieu , et d'autant plus criminels , que cette loi , et *l'Écriture* qui lui sert de base , *ne s'explique point ainsi par une interprétation particulière de l'esprit humain* (1). La vérité est une dans tous les temps : elle n'est pas plus susceptible d'exagération que d'adoucissement. Ce qui a été mauvais et opposé aux bonnes mœurs dès les commencements, le sera toujours. Jamais un docteur particulier n'aura le droit de dire , il y a du péché en cela , quand Jésus-Christ et l'Église n'y en ont point aperçu. Il y a même de l'orgueil et de la témérité à vouloir , dans la pratique , donner son sentiment particulier pour règle nécessaire de conduite , lorsqu'on sait que l'Église ne désapprouve point le sentiment opposé.

Quant à la discipline , ou à certains Canons depuis longtemps abrogés dans l'Église par le défaut d'usage, et si l'on veut encore , par un usage contraire , il ne convient à aucun particulier de les donner aujourd'hui pour règles , encore moins de taxer de péché mortel, et de condamner les plus gens de bien , lorsqu'ils manquent à les observer. Pourquoi ? parce que l'Église toujours invariable dans le dogme , peut et doit même varier dans la discipline , suivant les temps et les besoins. Ce qu'elle veut qui tombe , doit tomber : ce qu'elle déclare être en vigueur, de vive voix,

(1) 2. Petr. c. 4. v. 20.

ou par la seule pratique, doit y être indépendamment de tout sentiment particulier. Cette règle bien entendue, loin d'abolir d'anciens usages, où certaines églises particulières se sont conservées, les maintient dans toute leur force. Elle ôte seulement à chaque docteur particulier la manutention arbitraire de la discipline, qu'ils voudraient témérairement s'arroger.

On ne dit rien ici du bien qui doit nécessairement résulter d'une pareille morale, toujours également ennemie du relâchement et de la sévérité. Les mauvais scrupules bannis, les fausses terreurs dissipées, l'uniformité dans la conduite des âmes rétablie, le choix des confesseurs devenu moins critique, les âmes saintes plus en sûreté, les jalousies de dévot à dévot, et les préférences de directeur à directeur détruites; que sais-je enfin, au moyen d'une morale unie et exempte de fard, telle, en un mot, que Jésus-Christ nous l'a tracée, on n'entendra plus dire parmi nous : *Pour moi je suis à Paul, moi à Cephass, et moi à Apollo* (1). La paix, l'aimable paix renâtra bientôt dans l'Église; les consciences seront plus tranquilles, le troupeau de l'un n'excitera point la jalousie de l'autre: il y aura de l'ouvrage pour tous, et même plus qu'on n'en pourra faire. Toutes les bergeries seront pleines, toutes les ouailles conduites dans d'excellents pâturages, tous les pasteurs amis, parce qu'ils n'auront tous qu'un même langage, un même intérêt, qui est le salut des âmes, et la gloire de Jésus-Christ dont ils sont solidairement chargés.

C'est là le point essentiel; et toutefois des vues

(1) I. Cor. c. 1. v. 42.

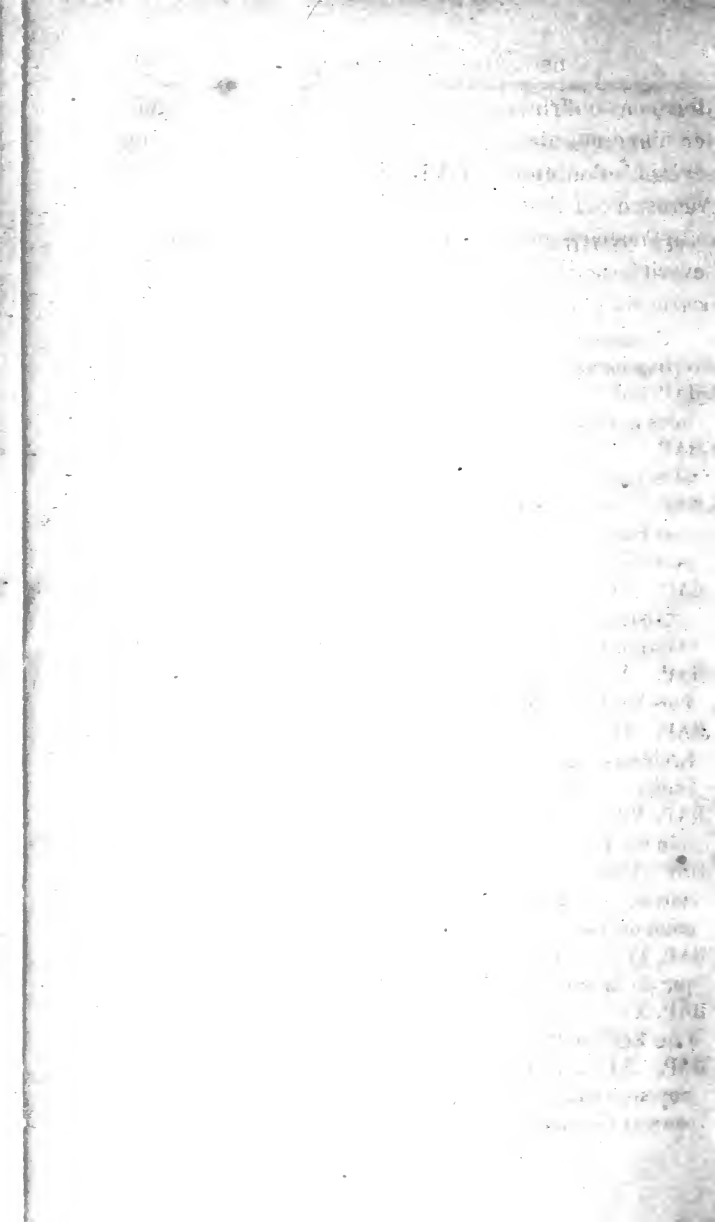
humaines ou criminelles le font abandonner à toute heure. On veut être goûté dans la direction, et suivi dans l'exercice de la chaire. La réputation d'habile homme, et si je l'ose dire, d'homme à la mode, tient au cœur. A quelque prix que ce soit, on veut l'acquérir; et pour y réussir, il n'est point de stratagèmes dont on ne s'avise. La vérité en souffre, la morale de Jésus-Christ s'altère, les cœurs se divisent, les peuples sont séduits; l'homme devenu à la mode, devient lui-même un réprouvé: tout cela, parce que, pour parler au gré du monde, on renonce à sa conversion, et qu'on se propose sa gloire dans le sacré ministère, au lieu d'y chercher celle de Jésus-Christ.

Laissons là toutes ces vues humaines, défaisons-nous de nos préjugés et de tout intérêt de parti. Comme il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi et qu'un baptême, qu'il n'y ait aussi (1), parmi les Ministres de l'Église, qu'un même langage et qu'un même esprit, parce qu'ils sont tous appelés à la même espérance. La vérité simple et sans fard eut toujours droit de plaire, elle n'a besoin ni d'affaiblissement, ni d'exagération. Si elle nous paraît douce, dit saint Augustin, quand elle ménage nos faiblesses, elle ne peut manquer d'être amère quand elle nous guérit (2). D'ailleurs, la morale de l'évangile, assez sévère par elle-même, a dans son propre fond, sans le secours de l'hyperbole, de quoi satisfaire le goût le plus décidé en faveur de la sévérité. Il n'est question que de la donner telle qu'elle est; et elle opérera toujours sur les cœurs les effets les plus merveilleux. Quoi qu'il en soit, que la vanité

(1) Ephes. 4. v. 5. — (2) Epist. 257.

doive en souffrir , et le troupeau particulier se dégoûter d'une morale qui ne serait ni trop douce ni trop sévère ; n'oublions jamais ce beau mot de saint Augustin : *Il n'est point utile à un homme de vaincre un autre homme , ou par trop de douceur ou par trop de sévérité ; mais il lui est utile d'être vaincu par la vérité , pourvu qu'il y consente , et qu'il la prêche sans l'altérer.*

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE

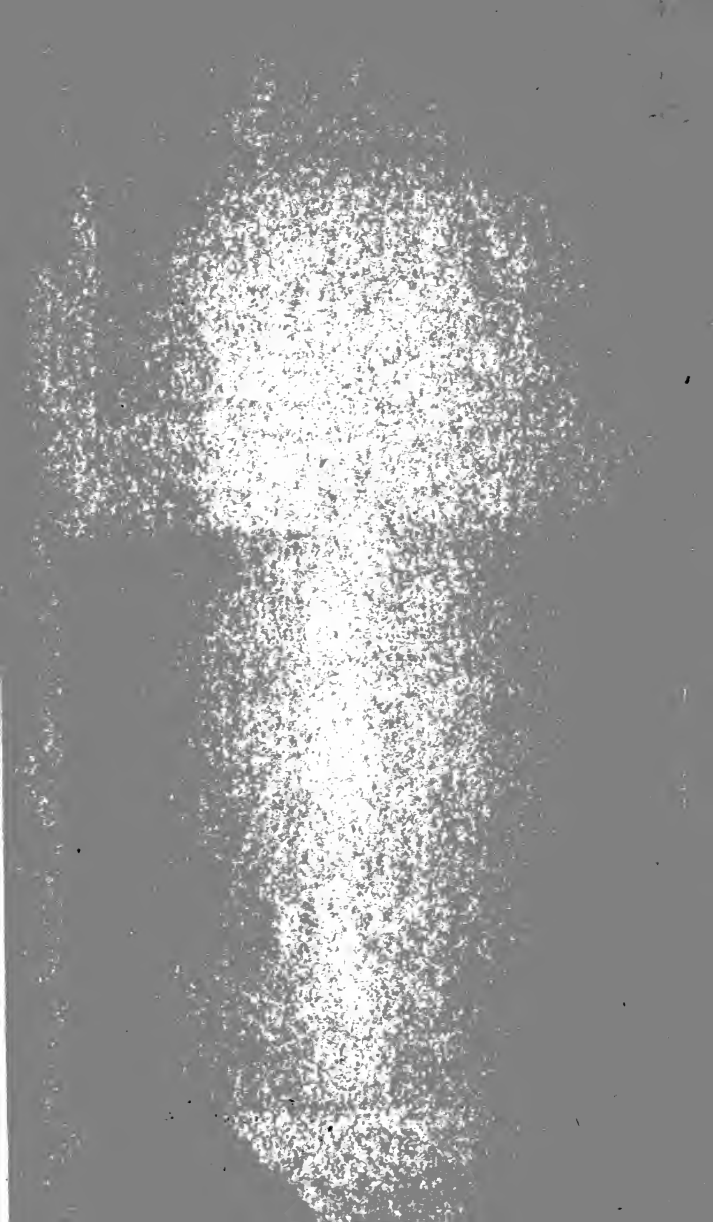
DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE TOME PREMIER.

Avertissement.	v
CHAPITRE I. — De la fin que Dieu s'est proposée en nous appelant à l'État ecclésiastique.	9
CHAP. II. — Que la sainteté est le caractère le plus marqué de l'État ecclésiastique.	17
CHAP. III. — Qu'un Ecclésiastique doit estimer son état , et travailler sans relâche à en acquérir la perfection.	25
CHAP. IV. — Que la perfection d'un Ecclésiastique consiste non-seulement à s'acquitter de ses fonctions extérieures , mais à régler son intérieur.	35
CHAP. V. — Combien le péché mortel est énorme dans les Ecclésiastiques.	46
CHAP. VI. — Avec quelle sévérité les péchés des Ecclésiastiques sont punis en cette vie et dans l'enfer.	60
CHAP. VII. — Les Ecclésiastiques doivent éviter avec soin les fautes les plus légères.	77
CHAP. VIII. — Qu'un Ecclésiastique, qui sort de son état, se rend méprisable; et que celui qui ne le perd point de vue, est généralement estimé.	98
CHAP. IX. — Des dangers que court un Ecclésiastique de la part du monde.	107
CHAP. X. — L'amour de la retraite est nécessaire à un Ecclésiastique.	115
CHAP. XI. — Le Recueillement et l'Oraison sont des moyens efficaces pour mettre un Ecclésiastique à couvert des dangers de son état.	151

CHAP. XII. — Des dangers qu'un Ecclésiastique trouve dans l'exercice de ses fonctions.	149
CHAP. XIII. — Que la défiance de soi-même et la prudence sont nécessaires à un Ecclésiastique contre les dangers inséparables de ses fonctions.	164
CHAP. XIV. — Combien la prière est nécessaire aux Ecclésiastiques.	177
CHAP. XV. — Des dangers que court un Ecclésiastique du côté de l'ambition et de la vanité.	203
CHAP. XVI. — On prouve, par la conduite des Saints, qu'un rang élevé est plus à craindre pour un Ecclésiastique, qu'il n'est à désirer.	220
CHAP. XVII. — Que la science n'est pas moins nécessaire à un Ecclésiastique, que la sainteté.	230
CHAP. XVIII. — De la science qui convient à un Ecclésiastique.	249
CHAP. XIX. — Qu'un Ecclésiastique ne peut acquérir la science de son état sans une étude constante ; et comment il doit y vaquer.	267
CHAP. XX. — Qu'un Ecclésiastique doit être autant en garde contre une morale trop sévère, que contre une morale relâchée.	28

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.





BX 1912 .B3961 1852

v.1 SMC

Belon, Nicolas, 1690-

Traiti de la perfection
de l'itat

AWP-0961 (mcsk)



